

UN VIOLON RUSSE



BIBLIOTECA  
FVNDATIVNEI  
VNIVERSITARE  
CAROL I.



n<sup>o</sup>: Curent 35153      Format

n<sup>o</sup>: Inventar A. 16211      Anul

Sectia Defozitii      Rastul

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1879.

*Inv. A. 15. 211* UN

# VIOLON RUSSE

PAR

*G. B. R.*

HENRY GRÉVILLE

—  
TOME PREMIER  
—

*34 9778*

**Quatrième Édition**

*38026*



**Donatja Th. Rosetti**

PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—  
1879

*Tous droits réservés*

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARIA  
BUCURESTI  
CONTROL 1956  
COTA 35/53

1956

1100

RC 70/01

**B.C.U. Bucuresti**



**C38026**

# UN VIOLON RUSSE

---

## I

Le Père Kouzma, assis devant son bureau de bois blanc, jauni par les années et orné d'innombrables taches d'encre de toute taille, préparait laborieusement un sermon pour le premier dimanche de Carême. A cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, mais plus encore qu'aujourd'hui, les prêtres de paroisse en Russie n'abusaient guère des sermons. Cinq ou six fois par an, tout au plus, ils s'adressaient à leurs ouailles : celles-ci, debout, la tête basse, recevaient ce supplément d'office divin à peu près avec la même résignation qu'une ondée au sortir de l'église ; ce devoir accompli de part et d'autre, c'est avec un soulagement véritable que le pasteur et les brebis se séparaient ami-

calement. Qu'importait le dogme à ces âmes simples, profondément croyantes; et, d'un autre côté, quelle habileté ou quelle connaissance du cœur humain ne faut-il pas pour trouver ces paroles émues qui vont au cœur des plus humbles, des moins civilisés, et qui toucheraient des êtres fatigués par la vie, usés par le travail, indifférents presque à tout sous le joug du servage, et résignés d'avance à toutes les calamités?

Ce n'était pas le Père Kouzma qui pouvait trouver de tels accents; sa vie s'était écoulée, non à lutter avec les peines journalières, mais à les subir comme on subit la maladie et la mort; parfois avec un sourd mécontentement, souvent avec une résignation bourrue, quelquefois, mais rarement, avec une sorte de moquerie intérieure.

— Tu as beau t'acharner, disait-il au sort, tu ne seras jamais si malin que moi, qui ai trouvé le moyen, avec de beaux commencements, de diminuer mes chances de bonheur et de mener une piètre existence.

Kouzma Markof s'était marié, comme tous ceux de sa profession, un peu avant de recevoir les derniers ordres. La règle ecclésiastique veut que le jeune homme ait dépouillé les premiers

troubles, les émotions nouvelles du mariage, avant de recevoir le complément de son sacerdoce. Il avait épousé une jeune fille douce, insignifiante de visage et d'esprit, sans énergie pour le bien ni pour le mal; de cette union étaient nés cinq enfants, dont trois seulement avaient survécu. Avec les enfants, les soucis et les dépenses s'étaient accrus; la *popadia* n'avait pas beaucoup d'ordre; peu à peu les meubles s'écornèrent, la paille des chaises s'effondra, les rideaux de calicot eurent de longues déchirures où la main de la femme usée et lassée ne se pressait pas de faire des reprises; ce ménage s'assombrit. Le Père Kouzma prit de temps en temps un peu de *consolation* sous la forme d'un verre d'eau-de-vie, et ses idées n'en devinrent pas plus claires; les paroissiens, sans le mépriser pour une faiblesse qui nulle part en ce pays n'est réputée à crime, ne prirent plus la même diligence à le saluer dans la rue, ni à lui apporter leurs offrandes; peu à peu la cure de Gradvka, autrefois réputée comme l'une des meilleures de la province, perdit de sa splendeur, et retomba au rang d'une cure médiocre.

Le Père Kouzma savait cela, et ce n'était pas sans de cruels déchirements d'amour-propre qu'il avait passé sous les fourches cau-

dines de cette déchéance ; c'est parce qu'il avait conscience de son abaissement qu'il avait renoncé à lutter avec le sort.

— Je n'ai pas de chance, disait-il, et c'était vrai.

Avec une femme active, soigneuse, pleine de courage, la cure fût restée ce qu'elle était. Mais à qui s'en prendre ? La popadia était ce que Dieu l'avait faite ; elle n'apportait aucun élément de trouble dans leur existence ; résignée à toutes les calamités, elle supportait le désordre aussi bien que la pluie et la fièvre. Tout ce qui la dérangeait se groupait pour elle dans une même désignation : elle appelait cela des désagréments.

— Qu'y faire ? ajoutait-elle, c'est la volonté de Dieu !

Et grâce à ce bel argument, ses enfants avaient des chemises trouées, son mari des robes grasseuses, elle-même des vêtements effrangés du bas, élimés du haut ; — sa servante ne lui obéissait point, les repas étaient détestables, et rien n'allait que de travers, sauf, le samedi soir, la confection des pains azymes destinés à la messe du lendemain, et toujours admirablement réussis. Sur ce point seul, la popadia avait gardé son amour-propre de jeune fille.

Le Père Kouzma essayait de faire un sermon avec de vieilles homélies déjà employées par son prédécesseur, qui avait été en même temps son beau-père, car il était entré en possession de la cure par le fait de son mariage avec la fille du titulaire.

Ces sortes de transactions se concluent ordinairement à l'amiable, sauf l'agrément supérieur, qui ne fait défaut que bien rarement et dans des cas graves; ils arrangent tout le monde, quand le prêtre n'a pas de fils ou que ses fils ont choisi une autre carrière, ou encore quand les enfants, ce qui n'est pas un cas exceptionnel, préfèrent chercher un autre nid. Nul n'est prophète en son pays; les paysans pourraient se ressouvenir des farces enfantines de celui qui vient pour être leur pasteur, et les fils de prêtres, prêtres eux-mêmes, tentent souvent de se marier à des filles dotées d'une cure aussi belle que possible.

Kouzma n'avait point de souci pour l'avenir de sa cure; de ses deux fils, un au moins se sentirait touché par la grâce, ce fait n'était pas douteux. D'ailleurs, l'aîné, préparé dès l'enfance à entrer dans les ordres, mordait déjà fort joliment au latin et au slavon; il connaissait à la perfection les textes sacrés, et promettait d'ob-

tenir au séminaire quelque récompense hors ligne. C'était un garçon réfléchi, sérieux, non sans sa part de gaieté juvénile, bien entendu, mais dont l'esprit rangé paraissait devoir lui épargner bien des déboires que son père avait connus.

— Pourvu qu'il trouve une bonne femme ! soupirait le père en songeant à la sienne, bonne assurément, mais si peu faite pour le seconder.

Les vieilles homélies n'inspiraient point le pasteur d'un troupeau peu accessible à l'éloquence sacrée ; il referma le cahier jauni, prit sa tête dans ses mains et se mit à creuser sa pauvre cervelle fatiguée.

Le vent d'août battait les vitres avec une petite pluie fine et rageuse qui s'arrêtait de temps en temps pour reprendre avec plus de force ; le jour terne et gris n'indiquait pas d'heure, bien que le soleil fût encore haut sur l'horizon ; mais tant de nuages le cachaient, ce pauvre soleil, qu'il en avait au moins pour quatre ou cinq jours avant de parvenir à les percer. L'automne allait venir ; les feuilles jaunies qui se détachaient des bouleaux et qui venaient se coller aux vitres sous l'effort de la pluie, parlaient de jours abrégés, de longues soirées tristes, de chemins boueux et imprati-

cables, de ces trois mois de transition si durs à supporter avant les belles nuits claires et le franc tapis de neige durcie de l'hiver encore lointain. Le Père Kouzma frissonna; la mélancolie de l'automne précoce le pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il se leva et ouvrit une porte.

— Femme, dit-il, il fait triste, prépare-nous du thé.

La popadia aimait le thé et son accompagnement naturel de petits pains et de confitures. Elle courut à la cuisine, et ordonna à la servante de faire chauffer le samovar. Celle-ci obéit avec empressement. Sur l'espace immense qu'occupent toutes les Russies, le thé ne laisse personne indifférent.

Réconforté par l'espoir d'une distraction prochaine, le Père Kouzma retourna à sa table de travail et se mit à feuilleter plus activement ses livres et ses cahiers.

— Que leur dirais-je bien? murmurait-il. « Sur le détachement des biens de ce monde? » Pauvres gens! ils n'ont guère à quoi s'attacher; passe pour les seigneurs, mais ce sont de bons seigneurs, et qui font du bien tant qu'ils peuvent... Ils ont encore donné un violon à mon plus jeune la Noël dernière... Cela l'amuse, ce petit, et il n'en joue pas mal pour quelqu'un

qui n'a jamais appris! « Les preuves de l'existence de Dieu? » Ils n'ont pas besoin qu'on la leur prouve, ils y croient bien sans cela. « De la résignation aux volontés de la Providence?... » Ah! oui, la résignation, tout le monde a besoin de cela! La résignation!

Le Père Kouzma soupira; il soupirait naturellement, comme on respire; puis il se mit à lire attentivement le texte qu'il avait sous les yeux. C'était une homélie très-simple; le vieillard qui l'avait écrite était détaché de toute chose, et la résignation lui était d'autant plus facile qu'il avait eu en lui un fond d'égoïsme bien conditionné. On se résigne facilement aux malheurs qui vous arrivent et qui ne touchent ni votre existence ni votre fortune, quand on a le bonheur de n'aimer que soi! La fortune du vieux prêtre avait été assurée, bien que médiocre, et le seul coup fâcheux pour lui avait été sa mort, dont il n'avait pas eu le temps de s'affliger, ayant succombé à une apoplexie. Il parlait donc de la résignation avec une calme assurance, comme d'une chose toute simple, toute naturelle, et semblait trouver très-répréhensibles ceux qui n'en faisaient pas profession absolue.

— Cela lui était facile! murmura le Père

Kouzina en terminant sa lecture. Nos paysans ont beau être résignés d'avance, je crois qu'ils ne prennent pas si facilement leur part des malheurs de ce monde. Et pour ce qui est de les considérer comme une bénédiction du Seigneur, qui châtie ceux qu'il aime, voilà bien longtemps que je le répète, et je ne peux m'y soumettre. Je me résigne, oui; mais pour remercier... C'est très-mal, ce que je pense là, moi, un prêtre!

Il soupira derechef; mais heureusement la tête de sa femme passa par la porte entr'ouverte.

— Père Kouzma, dit-elle, le thé est prêt, viens-tu?

Il se leva et la suivit dans la salle à manger.

Rien de particulièrement réjouissant ne reposait l'œil dans cette pièce de moyenne grandeur; le samovar lui-même, qui, dans les ménages russes, tire l'œil comme le chaudron dans les tableaux de Téniers, le samovar était terne et mal nettoyé. Cela n'empêchait pas le thé d'être bon cependant, et le prêtre en but un verre avec une évidente satisfaction. Comme sa femme lui en versait une seconde ration, il promena son regard autour de lui.

— Où sont les enfants? dit-il.

— Prascovie repasse le linge à la cuisine, et

les garçons sont partis voir leurs pièges dans les bois; Victor pensait qu'il y aurait du gibier de pris.

— Par ce temps?

— Oui. Les oiseaux se cachent sous les feuilles quand il pleut.

Le Père Kouzma ne fit pas d'objection; d'ailleurs, que lui importait? Son aîné Victor jouissait de son reste: dans dix jours, il retournerait au séminaire, et puis, adieu les courses dans les bois, jusqu'à l'année prochaine. Un autre souci lui vint alors, souci déjà tourné et retourné cent fois: que ferait-il de son fils cadet, Démiane, dont le caractère énergique et volontaire lui donnait parfois du fil à retordre? Jusqu'alors il avait partagé les études et les jeux des enfants du seigneur; mais les fils de M. Rousof allaient entrer au gymnase à Moscou pour y commencer leurs classes; il n'avait pas le moyen d'envoyer son fils au gymnase, lui; que ferait-il de ce garçon bizarre?

— Il n'aime que la musique, se dit le Père Kouzma, et la musique, ce n'est pas un état, cela ne conduit à rien! Ce violon qu'ils lui ont donné l'a rendu encore plus toqué qu'auparavant...

Il but le contenu de son verre et le tendit à

sa femme pour en avoir une troisième fois; elle le prit et se mit en mesure de le remplir; mais au milieu de cette opération elle s'arrêta; la main en l'air, le bec de la théière relevé :

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-elle en penchant la tête du côté de la fenêtre.

Un bruit confus de pas et d'exclamations étouffées s'approchait de leur demeure. Ce bruit n'était pas un tapage comme en tout pays occidental il n'eût pas manqué de se produire : c'était une sorte de plainte, de lamentation à demi-voix; les pas eux-mêmes semblaient vouloir se dérober. Cependant ce mouvement inusité s'arrêta à quelques mètres de la maison; on semblait se concerter. Enfin le diacre se détacha et vint seul vers le petit perron de bois qui ornait la maison du prêtre. Il était tête nue, et une gravité inusitée assombrissait sa figure joviale.

— Qu'est-ce qu'il nous veut? demanda le prêtre, un peu inquiet sans savoir pourquoi.

Avant qu'il eût pu aller au-devant du nouveau venu, celui-ci se présenta sur le seuil. Sans lever les yeux, il fit trois fois le signe de la croix et salua les époux en s'inclinant jusqu'à la ceinture.

— Dieu soit avec vous, dit-il de sa riche

voix de basse qui fit résonner les vitres et les porcelaines. Le Seigneur éprouve ceux qu'il aime.

Le Père Kouzma voulut parler, mais sa langue ne put faire aucun mouvement; il agita sa main droite pour questionner.

— Il est arrivé un malheur dans votre maison, reprit le diacre, dont la voix trembla; mais la Providence, en vous frappant, vous épargne encore...

— Mes fils? s'écria la mère éperdue.

— Un seul, et il vit encore...

— Lequel? demanda le père Kouzma pendant que sa femme se précipitait au dehors.

— L'aîné; il est tombé d'un arbre et doit s'être fait quelque chose de grave, car il a une jambe cassée, et il ne peut pas du tout se tenir debout sur l'autre...

Le Père Kouzma se laissa tomber sur une chaise, et le texte de son sermon lui revint à la mémoire.

— La résignation aux volontés de la Providence! dit-il. J'avais blasphémé, le châtement ne s'est pas fait attendre!

Il resta un moment immobile, la main sur ses yeux, pendant que de grosses larmes roulaient de ses joues jusque sur la grande croix

de cuivre qui battait sur sa poitrine ; puis il se leva et alla se prosterner devant les images qui garnissaient le coin de la salle.

— Le Seigneur me l'avait donné, dit-il tout haut après une courte prière ; si le Seigneur veut me l'ôter, que son saint nom soit béni !

Mais sa résignation n'était qu'apparente ; au même moment son fils entra, porté par deux robustes paysans. Le jeune homme évanoui semblait mort. Ses cheveux bouclés tombaient sur ses yeux fermés ; ses joues pâles, ses traits affinés, tirés par l'angoisse, lui faisaient un visage de cire. Les porteurs passèrent silencieux dans la chambre des enfants, où ils déposèrent Victor sur son lit. Malgré leurs précautions, si tendres et si étonnantes chez ces hommes grossiers, la douleur le tira de sa syncope, et il poussa un cri déchirant.

— Il vit ! s'écria le père ; et devenu ferme tout à coup, il envoya sur-le-champ un messager à la maison des seigneurs, pour que le maître vint lui-même, car il était médecin et devait pouvoir sauver son enfant.

## II

M. Roussof était médecin ; au reste, non pas un médecin bien illustre ; mais ce qu'il avait gagné, joint au patrimoine de sa famille, lui assurait une existence fort agréable. Il pouvait se passer d'exercer pendant l'été, grâce à l'habitude invétérée de la villégiature, qui chasse les Russes dans une autre ville où ils se trouvent très-mal, plutôt que de leur faire accepter la ville où ils sont nés avec un jardin et toutes les commodités de l'existence. Il faut avoir passé l'été ailleurs que chez soi, c'est un fait acquis. M. Roussof ne protestait pas contre cet arrangement, qui lui permettait de faire respirer à sa femme et à ses enfants l'air de la campagne pendant quatre mois de l'année, sans lui faire rien perdre des bénéfices de sa position.

Il arriva aussitôt chez le Père Kouzma et procéda à l'examen du blessé. Quand il eut réduit la fracture de la jambe, il passa doucement les doigts le long de l'épine dorsale du jeune homme. Le père, qui le regardait, vit

son visage prendre une expression grave, qu'il connaissait pour l'avoir vue à plus d'un lit de mort, et ses traits à lui se contractèrent horriblement.

— Je pense qu'il vivra, dit le médecin en levant la tête; mais je crains qu'il ne reste difforme.

— Difforme! répéta le prêtre en levant les mains au ciel pour l'implorer. Qu'a-t-il donc?

— Il y a quelque chose à la colonne vertébrale... Puisqu'il vit à présent, c'est que selon toute probabilité il vivra; mais il pourrait devenir bossu.

— Bossu!

— Sa taille serait déjetée, tout au moins. L'immobilité complète, n'est-ce pas?

Le prêtre promet tout ce que voulut le médecin, et celui-ci se retira afin d'envoyer de chez lui tout ce qui pourrait soulager le malade.

Quand le Père Kouzma se trouva seul auprès de ce lit de souffrance, il regarda longuement son fils endormi, grâce au narcotique donné par Roussof.

La nuit était venue, la petite pluie battait toujours les vitres, et la tristesse la plus morne se répandait dans cette chambre mal éclairée par une seule bougie et la lampe fumeuse des

images. Le prêtre alluma un cierge devant le patron de l'enfant, puis revint près de lui.

Était-il possible que cette stature élégante, ces membres fins et gracieux pussent devenir un objet difforme et ridicule ? que son premier-né fût un être chétif et misérable, privé des joies de la vie, quand le matin encore il jouissait de toutes les prérogatives de l'homme sain et vigoureux ?

— Il est jeune, se dit-il ; il n'a que dix-neuf ans ; à cet âge il y a tout à espérer ; Rousseau se trompe ; ce n'est pas possible !

Le dimanche venu, quand, le service divin terminé, il s'avança jusqu'au bord de la balustrade qui sépare le chœur de l'église proprement dite, afin de dire son sermon au peuple rassemblé, il vit tous les yeux fixés sur lui avec l'expression de l'attente. Ces gens étaient prêts à écouter respectueusement ce qu'il allait leur dire, sans espérer en retirer grand profit pour leurs corps ou pour leurs âmes.

— Mes frères, dit le Père Kouzma en promenant son regard sur l'assistance, je vais vous parler aujourd'hui de la résignation aux volontés de la Providence. Nous sommes tous nés dans l'angoisse et dans la douleur, et nul de nous ne sait ce que Dieu lui réserve ; il est donc bon de

se préparer d'avance à subir les calamités qu'il voudra nous envoyer; car le mal, nous prenant à l'improviste, vous terrasse et vous laisse sans force.

Sa voix trembla; il essaya de l'éclaircir en toussant deux fois, puis il reprit :

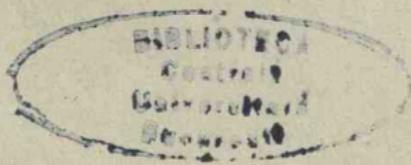
— Dieu châtie ceux qu'il aime, et nous devons baiser avec reconnaissance la main qui nous frappe; ainsi, moi, j'avais deux fils pleins de santé...

La parole lui manqua soudain; il voulut reprendre, mais il ne put : deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux pendant qu'il se retournait brusquement pour les cacher au peuple.

Mais ces hommes simples le comprenaient tous, et un murmure sympathique parcourut leurs rangs.

— Mes frères, dit le diacre, prions pour ceux qui souffrent, pour les malades et les affligés.

La foule entonna, en même temps que les chantres, le *Parce, Domine*, et il ne fut plus question de sermon pour ce jour-là.



38026

## III

L'automne vint, puis l'hiver. Les longues nuits ouatées de neige, dont rien ne trouble le silence, passèrent l'une après l'autre sur le lit où gisait Victor, devenu aussi blanc que les champs au dehors, aussi frêle que les minces branches de bouleau balancées par le vent, devant la fenêtre qui lui faisait face.

La seule distraction du pauvre être ainsi brisé dans sa force et sa grâce, était d'écouter les sons que son frère Démiane tirait d'un petit violon rauque, mais toujours bien accordé. Étendu sur le dos, presque à plat, ses mains de cire allongées sur la couverture, les yeux perdus dans l'air gris de l'hiver morose, il se laissait enchanter par la musique bizarre de cet artiste inconscient. Pendant que Démiane, les sourcils froncés par la concentration de son travail, s'appliquait de toute son âme à rendre la douceur mystique des hymnes d'Église; pendant qu'avec l'audace de ceux qui ne savent pas, il cherchait à trouver la tierce et la quinte des accords qu'il entendait en lui-même sans se douter que c'était un tour de force, recommen-

çant jusqu'à ce qu'il eût acquis le moelleux qu'il cherchait, Victor rêvait à mille douceurs perdues pour lui.

C'était la forêt, au printemps ; les mugets croissaient par milliers dans l'herbe encore menue ; les petites plantes en forme de thyrses qui sentent la fleur d'oranger et qui ont une élégance incomparable, tapissaient les creux où les racines des sapins avaient jadis vécu ; les pinsons jasaient, les merles sifflaient, et bien loin, à l'orée du bois, le coucou faisait retentir à intervalles égaux son appel mélancolique. C'était bon de sauter à pieds joints dans les feuilles mortes de l'automne précédent, puis de rebondir sur le bord et de courir dans les clairières, en s'élançant par-dessus les maigres buissons et les troncs abattus par les tempêtes de l'hiver. Le soleil descendait peu à peu dans le ciel, et l'on oubliait parfois de retourner au logis ; soudain un rayon rouge enfilait le dessous des grands pins, tout là-bas, là-bas, à une demi-lieue plus loin, et dépassant nos jeunes vagabonds, s'en allait pailleter au plus épais de la forêt le tronc blanc d'un bouleau crû par hasard au milieu des arbres résineux.

— Il est temps d'aller à la maison, grand temps, Démiane, nous serons grondés !

Et de courir encore plus fort et plus vite, sautant plus haut, dans le rayon de soleil en ligne droite vers la maison, sous prétexte de raccourcir le chemin, en réalité pour l'allonger un peu; on arrivait au logis, rouges, échauffés, haletants, mais personne n'y prenait garde, et le souper semblait si bon!

— Encore, Démiane, encore! disait Victor à son frère, qui s'était interrompu pour interroger sa chanterelle.

Démiane recommençait, et les rêves avec lui. C'était en automne; les feuilles tombaient déjà, comme des pièces d'or semées par une main prodigue. Ceux qui avaient des fusils allaient à la chasse, mais les fils du Père Kousma n'avaient pas de fusil. Alors on préparait les filets, les appeaux; puis on allait les tendre de grand matin, pour que le soir les oiseaux n'en eussent pas méfiance. C'était sur une branche mince, mais non flexible, que Victor avait placé son meilleur piège. D'en bas on ne pouvait le voir, grâce aux feuilles encore épaisses en cet endroit-là. Alors le jeune homme s'aventurait sur la branche: elle eût dû plier sous son poids, mais elle ne pliait pas: sans doute le bois n'avait plus toute sa sève. Soudain, un craquement effroyable se fait entendre avec

une plainte douloureuse, et Victor, frémissant de la tête aux pieds, se retrouve dans son lit...

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il, tout pâle, à son frère, dont le visage s'assombrit.

— J'ai cassé ma chanterelle, répond Démiane avec tristesse. Je vais être obligé de m'en passer jusqu'au retour de M. Roussof.

C'est ainsi que, privé de sa chanterelle, Démiane passa l'hiver à essayer de la remplacer par d'ingénieux artifices, au moyen des cordes qui lui restaient, et qu'il apprit tout seul à vaincre des difficultés qui sous l'œil d'un maître l'eussent découragé.

Cependant, Victor ne se levait pas. Sa fracture était guérie depuis longtemps, mais une faiblesse extraordinaire l'empêchait de se tenir assis plus de quelques minutes à la fois. Ses traits avaient pris une forme nouvelle, son visage devenait pointu, ses yeux autrefois petits et enfoncés s'agrandissaient étrangement; il était plus beau qu'avant, mais sa beauté faisait peine à voir.

Enfin le printemps revint; la famille Roussof arriva un peu plus tôt que d'ordinaire, et à peine descendu de voiture, le médecin se dirigea vers la maison du prêtre.

La fenêtre de la chambre des deux garçons

était ouverte; il tourna la tête de ce côté, et fut surpris de rencontrer deux yeux noirs, mélancoliques, qui le regardaient avec une expression d'attente douloureuse et résignée.

— Je connais ces yeux-là, se dit-il, et cependant...

Il s'avança, et la voix de Victor, si faible qu'elle semblait venir d'un rêve, lui souhaita le bonjour.

— Ah! mon pauvre garçon! dit-il, en se hâtant de franchir le seuil.

Il examina le jeune homme, le fit lever, le força à se tenir debout; la mère et le père, anxieux, se demandaient pourquoi il tourmentait ainsi leur enfant malade — quand il passa doucement sa main depuis la nuque de Victor jusqu'aux reins... Les parents étouffèrent un cri.

Une légère protubérance s'accusait nettement sous la chemise légère, et se profilait sur la fenêtre. D'un regard, M. Roussof imposa silence aux lamentations prêtes à se déchaîner. Les yeux dilatés, le visage couvert de larmes, Démiane regardait son frère avec l'expression de la plus tendre pitié.

— Cela ne fait rien, monsieur Roussof, dit le jeune infirme. Je suis bossu, n'est-ce pas? Il y

a longtemps que je le sais ! J'ai passé tant de fois ma main derrière mon dos quand j'étais tout seul ! Et puis cela me faisait si mal !

Après la première explosion de douleur, le Père Kouzma s'adressa au médecin :

— Qu'allons-nous faire ? S'il est difforme, mon pauvre fils, que Dieu épargne ! ne peut plus se consacrer au service du Seigneur !

L'Église n'admet dans le clergé slave que les hommes sans défaut physique.

— Eh bien, fit M. Rousof, voilà votre successeur !

Il indiquait Démiane, qui, les yeux toujours remplis de la même horreur, de la même pitié, n'avait cessé de regarder son frère.

— Tu seras prêtre à ma place, n'est-ce pas, Démiane ? dit Victor de sa voix douce et plaintive. C'est toi qui célébreras l'office divin et qui porteras dans tes mains le Saint des saints en passant sous la porte impériale qui ouvre le tabernacle. J'ai pensé souvent à cela, mon frère, et sais-tu ? je n'ai presque pas regretté mon accident, en pensant que tu es plus beau, plus fort et plus spirituel que je n'ai jamais été.

— Veux-tu être prêtre ? demanda M. Rousof, en posant affectueusement la main sur les cheveux frais du jeune garçon.

— Je ne sais pas, répondit celui-ci. Est-ce que je pourrai jouer du violon ?

A cette question, que la théologie du Père Kouzma n'avait pas prévue, tout le monde s'entre-regarda, un peu surpris et fort en peine de répondre.

— Pourquoi pas ? dit enfin M. Roussof. Le roi David a bien dansé devant l'arche en s'accompagnant de divers instruments de musique ! Et d'ailleurs, il avait charmé naguère avec sa harpe les fureurs du roi Saül. Je ne vois pas que les ordres sacrés doivent interdire le plaisir innocent de jouer du violon.

— Je veux bien être prêtre, répondit Démiane d'un ton soumis.

Son père leva la main droite, et le jeune garçon se prosterna jusqu'à toucher le sol de son front ; le prêtre lui donna sa bénédiction pendant que ses yeux se mouillaient de larmes amères au souvenir du jour où il avait béni son premier-né. Mais il avait appris la résignation depuis les tristes jours de l'automne. La mère bénit aussi son fils, puis Victor fit signe à son frère de s'approcher.

— On m'avait donné au séminaire des images saintes pour me porter bonheur pendant ma carrière ; tiens, prends-les, dit-il, elles doivent t'appartenir.

Il passa au cou de son frère le petit cordon de soie qui supportait quelques menus objets de piété, et l'embrassa trois fois, puis se laissant aller sur ses oreillers avec l'air heureux et fatigué des convalescents :

— Je suis content, dit-il, très-content ! C'est Démiane qui sera l'homme de la famille. Moi, je n'aurais jamais été qu'une bête.

Et ses bons yeux agrandis, spiritualisés par la souffrance, enveloppèrent son frère d'une bénédiction aussi tendre, plus tendre que celle de leur mère.

#### IV

— Tu vas donc aller au séminaire ? demanda Benjamin Roussof à Démiane, qui essayait de se fabriquer une espèce de guitare rustique avec du bois blanc. Crois-tu qu'ils te permettront de faire de la musique ? Est-ce que tu emporteras ta *balalaïka* ?

Le jeune garçon contempla l'œuvre de ses mains inhabiles, puis se remit à tailler le bois avec son couteau.

— Je n'en sais rien, dit-il; si je ne puis pas l'emporter, je te la donnerai.

— C'est cela, fit le jeune Roussof avec un signe de tête énergique. Je pensais bien que tu me la donnerais. Et ton frère, est-ce qu'il en a une?

— Non : Victor aime bien la musique quand c'est moi qui joue, mais il n'entend rien à en faire lui-même.

— Qu'est-ce qu'il fait donc pour s'amuser?

— Il m'écoute.

Benjamin avait l'air de penser que cela ne suffisait pas. Ce n'est point lui qui eût laissé dormir à son clou une *balalaïka* neuve ! Dût-il en tirer les sons les moins harmonieux, il l'eût persécutée sans merci, prisant, en fait de sons, la quantité plus que la qualité. Néanmoins, il tira de sa poche un petit papier qu'il montra mystérieusement à son camarade.

— Sais-tu ce que c'est ? dit-il d'un air important.

— Non ; c'est bien petit.

— Devine !

— Fais-moi toucher un peu... Il avança deux doigts, fit craquer le papier, et rouge de plaisir : — Des cordes, s'écria-t-il.

— Oui, des cordes ! des cordes neuves pour ton violon.

— J'avais justement cassé ma chanterelle pendant le carême! dit Démiane encore tout saisi de joie. Oh bien, si je puis emporter ma balalaïka, je t'en ferai une autre pour toi tout seul! Comment as-tu eu cette idée?

— C'est papa; je lui demandais ce qu'il fallait t'apporter en cadeau pour ces vacances-ci; je ne suis pas riche, tu sais, je ne pouvais pas dépenser plus de cinquante kopeks; il m'a dit que des cordes de violon te feraient plus de plaisir que tout au monde.

— Ton père est bon, dit gravement Démiane.

Il réfléchit un instant, puis se remit à faire des copeaux de bois avec une activité nouvelle.

Il faisait très-chaud; la mi-juillet apporte presque toujours des orages que le vulgaire attribue au char du prophète Élie roulant dans les cieux à l'occasion de sa fête, qui tombe le 18; l'air était lourd, et si nos jeunes gens ne s'en apercevaient pas, Victor, à peine assez remis de sa terrible chute pour se tenir debout et marcher avec l'aide d'une canne, se sentait tout à fait brisé. Couché dans l'herbe à deux pas de ses camarades, sous l'abri protecteur d'un énorme bouleau, isolé sur la pelouse du jardin seigneurial, il semblait chercher la fraîcheur

dans le gazon même, et plongeait sa figure dans les touffes épaisses d'une herbe robuste.

— Et toi, Victor, reprit Benjamin, qui ne savait rester silencieux plus d'une minute, qu'est-ce que tu feras pendant que ton frère sera parti?

— J'attendrai qu'il revienne, répondit Victor, toujours résigné. Il m'attendait autrefois quand c'était moi qui allais au séminaire.

— Et Paracha? que dit-elle de ce changement?

Prascovie Markof, ainsi familièrement désignée sous le diminutif de son nom, ne se préoccupait guère de ce qui se passait autour d'elle. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, sérieuse, positive, absorbée dans des calculs et des espérances connus d'elle seule, et qui n'avait au monde qu'une idée : se marier le plus avantageusement possible. Malheureusement son père n'avait pas de dot à lui donner, et les filles sans dot sont difficiles à marier sous toutes les latitudes européennes, et même sous quelques autres.

— Paracha ne dit rien du tout; ça lui est bien égal. Elle se coud des chemises, répondit Démiane.

Benjamin resta pensif. Se coudre des che-

mises lui paraissait un idéal fort restreint, mais peut-être n'était-il pas bien au courant des mystères du trousseau ; il ignorait qu'à mettre des points dans la toile qu'elle emportera chez son mari, une fille de prêtre passerait volontiers la moitié plus le quart de ses journées.

Une grande jeune fille d'environ vingt ans traversa la pelouse en se dirigeant vers les jeunes gens.

— Maman demande si vous voulez faire un peu de musique ? dit-elle à Démiane.

Son bon regard et son sourire s'adressaient plus à Victor qu'à son frère ; ces enfants Roussof étaient pleins de bonté, comme leurs parents, et cette bonté compatissante, depuis l'accident, s'adressait plus particulièrement au pauvre infirme.

— Allons ! s'écria Démiane, qui courut en avant avec Benjamin pendant que mademoiselle Roussof marchait plus lentement à côté de Victor, qui se traînait encore péniblement avec l'aide d'une canne.

Comme ils approchaient du salon, les accords bien connus d'une sonate pour piano et violon résonnèrent à leurs oreilles, et ils s'arrêtèrent pour entendre.

Démiane jouait de son instrument chétif avec

une adresse étonnante. Son doigté fantasque se souciait peu des règles de l'art; bien des notes n'eussent pas trouvé grâce près de l'oreille d'un maître; mais un sentiment sauvage, fougueux, passionné, emportait l'enfant musicien au delà du monde réel, du piano médiocre, du violon mauvais, de la musique difficile à lire, difficile à exécuter. Après dix mesures de bredouillage complet, une phrase mélodique se dessinait-elle, Démiane la cueillait du bout de son archet et l'emportait à des hauteurs où le compositeur lui-même n'eût pas dédaigné de la saluer au passage.

— Asseyons-nous ici, nous entendrons aussi bien, et il fera moins chaud, dit mademoiselle Roussof en indiquant un banc placé sous les fenêtres du salon.

Ils s'assirent en silence et écoutèrent longtemps. Par moments, lorsque le désaccord entre les instruments s'élevait à la hauteur d'une véritable querelle, madame Roussof s'arrêtait court. — Re commençons, disait-elle de sa voix tranquille; et Démiane, maté par ce sang-froid, reprenait la page embrouillée et la débrouillait plus lentement.

C'étaient ces leçons patientes qui avaient formé le talent naissant du jeune garçon. Sans

elles, il n'eût été qu'un violoneux vulgaire ; grâce à cette éducation quasi maternelle, il se sentit devenir un artiste, de même que son caractère s'assouplissait et que ses manières s'élevaient peu à peu au-dessus de celles de ses pareils.

Agrippine Roussof, que ses parents et amis appelaient familièrement Groucha, se tourna vers son chétif compagnon.

— Il va bien ! dit-elle en souriant.

— Vous croyez ? fit timidement Victor en répondant à son sourire.

— Il a fait beaucoup de progrès depuis l'été dernier. Il a l'étoffe d'un artiste en lui.

Les yeux de Victor brillèrent d'orgueil, mais il éteignit son regard et soupira.

— A quoi cela lui servira-t-il quand il sera prêtre ? demanda-t-il tristement.

— Cela sert toujours, quand ce ne serait que pour les belles pensées que la musique fait naître ! Est-ce qu'il ne vous semble pas parfois qu'elle est comme une prière ? Et à l'église, est-ce qu'on prierait la moitié aussi bien si les chantes ne chantaient pas les hymnes ?

— Oui, certainement, répondit Victor avec quelque hésitation ; chanter, c'est permis ; mais le violon... je n'ai jamais entendu parler d'un prêtre qui jouât du violon.

— Eh bien, Démiane sera le premier ! dit Groucha.

Cette aimable fille, si elle avait une devise, eût certainement arboré sur son pavillon : « Tout pour le mieux ! » Mais son optimisme ne se bornait pas à déclarer que tout est parfait sous les rayons de la lune ; elle travaillait sans cesse du cœur et de ses mains agiles à améliorer ce qu'elle déclarait excellent. Aidée par ses parents, dont la largeur de vues et la charité efficace ne connaissaient de bornes que dans la modicité relative de leurs revenus, elle était ainsi devenue une providence palpable, souriante et paisible, dont émanait une douceur réchauffante sur tous les êtres grands et petits qui souffraient autour d'elle.

Victor, la voyant absorbée par l'audition d'un adagio favori, se hasarda à porter les yeux sur ce blanc visage, plus touchant que beau, plus aimable que régulier, et dont le charme principal était la clarté de deux yeux gris foncé, doux et lumineux, qui, on ne sait pourquoi, en présence de cette jeune fille, faisaient songer aux images de la Charité tenant deux enfants dans ses bras.

Cette figure calme, ces joues teintes par un rose délicat, ce corps charmant, ni trop grêle

ni trop puissant, mais doux à l'œil comme une matinée de mai, avaient toujours présidé aux destinées de Victor. Tout petit, quand il n'était pas sage, on le menaçait de ne pas le laisser jouer avec mademoiselle Roussof. Celle-ci, grave comme une infante, grâce aux trois ans qu'elle avait de plus que son camarade de jeux, lui faisait un peu de morale, acceptait dignement ses promesses de ne plus recommencer, et le tout finissait par une dinette et pas mal de confitures.

C'est ainsi, par un ascendant moral aussi bien que matériel, que Groucha avait pris une place prépondérante dans la vie de son jeune ami. Il la respectait à ce point qu'en lui-même il la nommait mademoiselle Roussof, et ne se fût jamais permis de la désigner sous le nom de Groucha, depuis qu'il avait eu six ou sept ans. Il ne savait guère de quel nom appeler le sentiment qu'il éprouvait pour elle : cette tendresse émue et confiante, cette sécurité près d'elle, ce découragement quand elle était au loin ; et pourquoi donner un nom à ces impressions délicieuses ? En les classant, on leur ôte le velouté de la pêche, le satin des blancs pétales de jasmin. Ces choses-là se ressentent, se devinent et ne s'expriment pas.

Un jour, cependant, quelques mois avant

l'accident qui avait brisé sa carrière, Victor avait eu une sorte d'éclair dans l'âme, qui lui eût révélé, s'il l'eût voulu, quelque chose de plus précis. Son père et sa mère parlaient devant lui de son avenir, des sacrifices qu'il leur coûtait, et tout naturellement le mariage futur du jeune aspirant à l'apostolat se trouva sur le tapis.

— Il faudra donc que je me marie? demanda Victor assez brusquement.

— Tu sais cela depuis le berceau! répondit sa mère. On dirait que tu y songes pour la première fois.

— On m'a parlé, dit-elle, en se tournant vers le Père Kouzma, de la seconde fille du prêtre de Bérézovka; elle aura de l'argent, et elle n'a que onze ans. Il faudra nous mettre bien avec ces gens pour que le mariage s'arrange de lui-même quand ce garçon-là aura l'âge voulu.

Victor ne répondit rien, et laissa ses parents débattre les avantages et les désavantages du marché, — car ce n'était pas autre chose. Une grande répugnance l'avait saisi tout à coup à la pensée de cette fille de onze ans, qu'il ne connaissait pas, que personne ne connaissait dans sa famille, dont on avait parlé comme d'un objet à acquérir. Sa répugnance s'étendit jusqu'à l'idée du mariage en lui-même, et comme c'était un

garçon réfléchi, il se demanda pourquoi ce sentiment nouveau et extraordinaire.

— Quitter cette paroisse! se dit-il le cœur serré; voilà ce qui serait dur!

Puis il se dit que ce n'était pas lui qui quitterait la paroisse, puisqu'au contraire il y amènerait sa jeune femme.

— Si elle allait déplaire à la famille Roussof! pensa-t-il avec un petit frisson.

Il lui semblait voir les yeux gris de mademoiselle Roussof se détourner de la nouvelle mariée avec le calme dédain qui caractérisait son extrême mécontentement.

— Jamais! se dit-il; jamais une femme qui déplairait à mademoiselle Roussof.

Au lieu de creuser ce problème dangereux, il s'était adonné à la chasse des petits oiseaux, qui ne lui avait, hélas! pas mieux réussi, et depuis, c'est avec une sorte de joie qu'il avait vu passer sur la tête de son frère les honneurs et prospérités dus à l'aîné de la famille.

— Je ne me marierai pas avec la fille du prêtre de Bérézovka, s'était-il dit; je ne me marierai pas du tout! Qui est-ce qui voudrait d'un vilain bossu comme moi?

Et ces réflexions, loin de l'attrister, avaient mis une sérénité nouvelle dans son existence.

C'est donc avec un sentiment de modestie et de timidité fort naturel auprès d'une personne aussi imposante, qu'il leva les yeux sur Groucha et qu'il s'adonna au plaisir de contempler ce visage doux et reposant. Mais elle ne s'aperçut pas de l'admiration de Victor; les yeux fixés sur une touffe de rosiers blancs, que certes elle ne voyait pas, elle rêvait en écoutant l'adagio, et sa rêverie prenait une teinte mélancolique, car sa bouche s'attrista, et ses cils châtons tombèrent sur ses joues légèrement pâlies.

— C'est beau, n'est-ce pas? dit tout bas Victor, qui eût fait n'importe quel sacrifice pour lui rendre la première expression de son visage.

Elle répondit par un signe de tête et resta muette, absorbée dans sa vision intérieure. Le roulement d'un tonnerre lointain couvrit un *pianissimo* délicat, exécuté à l'intérieur par les deux instruments; puis la musique reprit avec force.

— A quoi pensez-vous, mademoiselle? reprit Victor, incapable de garder sa question plus longtemps.

Elle rougit légèrement, puis sourit.

— A mille choses lointaines, dit-elle.

— Lointaines?

Elle indiqua de la main les nuages menaçants qui venaient à eux avec rapidité.

— Plus lointaines que l'orage, dit la jeune fille avec le même sourire un peu mélancolique.

Les grondements du tonnerre se rapprochèrent, et leur dernier écho parut mourir au-dessus de la maison.

— Ils jouent du piano, dit Victor un peu nerveux; faut-il les avertir qu'il tonne? ils n'entendent peut-être pas.

— L'orage peut passer, dit Groucha; attendons un peu.

La sonate continuait à l'intérieur; mais Victor, inquiet, ouvrait et fermait ses mains fiévreuses. Une superstition universelle en Russie, et qui atteint les classes les plus élevées comme les plus humbles, interdit de faire de la musique pendant l'orage; il semblerait que l'audacieux exécutant voulût braver les éclats de la foudre et lutter avec la puissance que Dieu manifeste ainsi. La famille Roussof ne partageait pas ce préjugé, mais s'y soumettait, pour ne pas choquer les inférieurs ou même les égaux, moins délivrés qu'eux-mêmes des mille entraves de la superstition.

Un éclair lilas brûla les yeux de nos amis et les fit lever avec précipitation de leur siège rustique pendant que le bruit du tonnerre les assourdissait. Ils mirent leurs mains sur leurs

oreilles et rentrèrent aussi vite que possible dans le salon, où madame Roussof et Démiane reprenaient leur allegro interrompu par tout ce fracas. Seulement, comme le ciel s'était fort assombri, ils avaient allumé des bougies, et c'est à cette clarté artificielle qu'ils continuaient leurs études.

— Maman, fit doucement Groucha, avec un sourire qui excusait toutes les faiblesses et ramenait sa mère à la nécessité de toutes les concessions, il tonne très-fort.

— Démiane, fit Victor, encore tremblant d'émotion et un peu de colère à la vue du sang-froid de son puiné, il tonne ! comment peux-tu jouer du violon ?

— Nous attendrons que l'orage soit fini, dit madame Roussof en se levant tranquillement, et nous recommencerons.

— C'est ennuyeux ! gronda Démiane, vexé de se voir interrompre dans la chaleur de son travail ; qu'est-ce que cela peut faire qu'il tonne ou non ?

— C'est le prophète Élie qui se promène là-haut ! dit M. Roussof qui venait d'entrer ; car le propre de l'orage est d'amener dans la même pièce tous les habitants d'une maison, mus absolument par le même sentiment que les

moutons, qui se groupent en tas au premier éclair.

— Qu'est-ce que cela me fait, le prophète Élie ! grommela le jeune révolté.

— Oh ! Démiane ! s'écria Victor tout à fait scandalisé.

Un autre éclair, moins vif, traversa le ciel assombri ; tout le monde fit le signe de la croix, sauf M. Roussof, qui continuait à promener sur l'assemblée son regard tranquille et quelque peu railleur ; puis on attendit encore un peu, et l'orage paraissant en fuite, les musiciens se dirigèrent vers le piano ; la sonate reprit, mais Victor n'avait plus le même plaisir à l'écouter, ni les autres à l'exécuter. Après un premier morceau, tout le monde se déclara fatigué, et chacun s'en retourna à ses occupations.

Pendant que Victor se dirigeait avec son frère vers leur humble maisonnette, non sans lui reprocher son indifférence à l'endroit du tonnerre, M. Roussof arrêta au passage sa femme qui allait jeter un coup d'œil à la cuisine.

— Si ce Démiane est jamais prêtre, dit-il, je connais quelqu'un qui sera bien surpris !

— Tu ne crois pas qu'il en ait la vocation ? demande madame Roussof sans paraître éton-

née. On ne s'étonnait jamais de rien dans cette famille.

M. Roussof rit silencieusement et conclut en manière de péroraison à un discours qu'il avait gardé pour lui.

— Ils ont tous deux manqué leur affaire : Victor en n'étant pas prêtre, et Démiane en se préparant à le devenir. Mais le jeune scélérat n'a pas encore prononcé de vœux, et la Providence a des voies impénétrables.

— Et toi, tu te sens disposé à lui venir en aide? demanda madame Roussof.

Son mari hocha affirmativement la tête; après quoi ils échangèrent un sourire et se tournèrent le dos, chacun allant à sa besogne.

## V

Démiane entra pourtant au séminaire, et y passa toute une année scolaire. Il avait emporté dans sa malle quelques livres et son précieux violon; mais les rares lettres qu'il écrivit à ses parents ne parlaient ni des uns ni de l'autre : d'ailleurs, le sort de ces objets intéressait le prêtre et sa femme infiniment moins que celui

des chemises et des bas qu'il faudrait remplacer au premier jour.

L'année finie, Démiane rentra, et tout le monde le trouva très-changé. Sa gaieté enfantine ne revenait plus que par accès; son caractère s'était assombri comme son visage. Il n'avait pu plier son corps à la démarche posée de ses camarades; de brusque et impétueux, il était devenu gauche et maladroit.

— Ils ne nous l'ont pas embelli! dit madame Roussof à son mari, quand le jeune homme leur eut fait sa première visite de retour.

— C'est l'âge ingrat! répondit le philosophe.

— Il a dix-sept ans et demi, il n'a pas le droit d'être aussi encombrant. Que fera-t-il de ses bras l'année prochaine, si cette année il en est déjà si embarrassé?

— Dieu y pourvoira! répondit le médecin sceptique. Et la musique, en avez-vous parlé ensemble?

— Il n'a pas fait mine d'entendre. Je crois qu'il y a eu un drame au séminaire.

— Fais-le-lui raconter!

— Il ne voudra pas, mais Groucha essayera de le soutirer à Victor.

— Puissance du machiavélisme! fit Roussof

tranquillement. Quand tu l'auras appris, tu me le diras.

— Bien entendu.

Hélas ! il s'était, en effet, passé un drame au séminaire.

D'abord les livres de Démiane avaient disparu sans retour, parce que toute lecture profane est inutile dans un asile consacré uniquement à l'étude des livres saints. Le jeune homme se fût consolé de ce déboire si un autre bien plus grave n'eût succédé à celui-là.

Après avoir pris langue, Démiane, se trouvant un jour une heure de liberté, était monté à sa cellule, avait démailloté son précieux violon, et après l'avoir accordé, s'était empressé de s'assurer qu'il n'avait rien perdu de ses qualités ni de ses défauts.

Pour se mettre en harmonie avec les murs d'un endroit aussi vénérable, il commença par jouer une hymne d'église; aussitôt les têtes curieuses de ses camarades se montrèrent à la porte du corridor.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda le plus hardi.

— Je joue du violon, comme tu le vois.

— Le Père supérieur te l'a permis?

— Non. Est-ce qu'il faut une permission?

— Je ne sais pas.

Un Père inspecteur arriva sur ces entrefaites, et le même dialogue se répéta mot pour mot.

Un peu ahuri, le Père inspecteur se dirigea vers le Père supérieur, auquel il rapporta ce qu'il venait d'entendre. Celui-ci se plongea dans la méditation et implora les lumières de l'Esprit-Saint.

Or, tout le monde sait que l'Esprit-Saint ne refuse jamais ses lumières à ceux qui l'implorent, et la raison de cette condescendance est facile à comprendre : chacun, implorant le secours d'en haut dans son for intérieur, est seul juge relativement au moment choisi par la lumière pour se produire ; on applique cela à ses théories et à ses besoins ; après quoi l'on remercie la Providence. C'est ainsi que la chose se pratique sous toutes les latitudes et même toutes les longitudes explorées jusqu'à présent, depuis le Peau-Rouge qui consulte son Manitou, jusqu'au Révérend Père du séminaire de Z...

Quand ce digne personnage eut reçu du ciel le supplément de lumières qu'il avait demandé, ou se figura qu'il l'avait reçu, — ce qui est exactement la même chose, — il fit mander l'élève Démiane : — « Avec l'objet qu'il a introduit dans notre établissement », ajouta le brave homme.

Démiane et « l'objet » arrivèrent, l'un portant l'autre, et le dialogue suivant étonna les murs du séminaire :

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le supérieur.

— Révérend Père, c'est mon violon.

— Qu'est-ce que vous en faites?

— De la musique.

Le Révérend réfléchit un moment.

— Faites voir, dit-il.

Démiane « fit voir » ou plutôt entendre, et joua — car il était rusé — une hymne pieuse, avec toute la lenteur et l'onction désirables.

— Hem! fit le supérieur en caressant sa barbe. Hem! ce n'est pas vilain. Qui est-ce qui vous a donné cela?

— C'est M. Roussouf, le seigneur de notre village.

— Un noble?

— Oui, Révérend Père, un noble.

— Il sert l'État?

— Non, Révérend Père, il est médecin.

— Ah! il est médecin, et il vous a donné cela?

Démiane pensa que le Révérend Père supérieur cachait ses lumières sous une épaisse couche d'humilité réelle ou d'ignorance affec-

tée, à moins que l'adjectif de l'une ne passât à l'autre, et réciproquement; mais il se tut respectueusement.

— C'est avec des violons qu'on fait danser les gens, n'est-ce pas? demanda le supérieur.

— Oui, mon Révérend Père, et avec beaucoup d'autres instruments.

— Hum! fit le dignitaire, soit. Mais le violon n'est pas un instrument canonique; il ne se trouve pas mentionné dans les Écritures. Ainsi la trompette se trouve dans les Écritures: c'est au son des trompettes que tombèrent les murailles de Jéricho; la harpe est un instrument canonique: le saint roi David l'eut en affection durant tout le cours de son existence; mais nulle part on ne fait mention du violon.

Démiane écoutait, serrant sur son cœur l'instrument non canonique qu'il sentait menacé.

— Vous ne toucherez pas à cet instrument pendant que vous resterez dans notre sein, reprit le supérieur, et même je vous prie de le remettre dans mes mains. Quand vous retournerez dans votre famille, je vous le rendrai; à présent il ne pourrait que vous distraire de vos études et de la destinée qui vous attend.

Démiane, excité par la grandeur du péril, eut un trait de génie :

— Je suis prêt à obéir, mon Révérend Père, dit-il. Mais permettez-moi de vous faire voir que tout le bruit de mon violon réside dans les cordes que voilà. Je vous remettrai les cordes, mais, je vous en supplie, permettez-moi de garder le violon !

Tout en parlant, il avait défait les cordes et les avait déposées devant le supérieur.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce morceau de bois ? demanda celui-ci en fronçant le sourcil d'un air soupçonneux.

Démiane rougit, car il allait proférer un demi-mensonge ; mais il fallait sauver son cher trésor.

— Excusez-moi, mon Révérend Père, dit-il ; quand mon frère était très-malade, je lui jouais des hymnes d'église ; il ne pouvait plus assister aux offices, et mon violon lui faisait plaisir ; c'était sa seule consolation.

L'excellent homme se laissa toucher par cet argument si simple.

— Gardez le bois, dit-il, et donnez-moi les cordes. Mais il ne faut plus qu'on vous entende !

— Puisque je laisse les cordes à Votre Grâce ! dit hypocritement l'heureux Démiane.

Il reçut la bénédiction de Sa Grâce, et s'enfuit dans sa cellule. La nuit, quand tout le sémi-

naire ronfla, il tira d'une cachette les cordes de Benjamin Roussof et les ajusta à son violon, puis les fit résonner sous ses draps, la tête enfoncée dans le lit, au risque de se perdre.

Il tenait son trésor, mais il ne pouvait pas s'en servir. Ce supplice de Tantale le rendit morose. Puis, un jour qu'il était seul, il eut l'idée d'exercer les doigts de sa main gauche sans se servir de l'archet. A ce jeu muet, il acquit une grande habileté de doigté, et sa mémoire, n'étant plus guidée par l'oreille, prit un développement extraordinaire.

Mais tout lui déplaisait au séminaire; il y était entré trop tard pour ne pas remarquer les défauts de ce genre d'éducation, et d'ailleurs, grandi en liberté comme un jeune cheval sauvage, la bride et le mors de la règle lui paraissaient intolérables.

Le fond de résignation qui accompagne chez les Russes l'indiscipline la plus apparente et même la plus réelle fit endurer à Démiane des choses qui eussent décidé un Français à sauter sans plus tarder par-dessus les murailles; mais quand il revint au logis, il y rapporta une sorte de résolution bourrue de ne pas supporter plus longtemps ce qui lui déplaisait si fort.

Cette résolution n'était pas de celles qu'on

annonce à son père un beau soir après diner. Il fallait des précautions et surtout des alliés. Les précautions, ce n'était pas impossible, malgré l'inexpérience de Démiane; mais des alliés, où en trouver? Le cœur du jeune homme battait bien fort la première fois qu'il effleura ce sujet avec son frère.

La soirée était superbe, et la lune se réfléchissait dans l'étang de façon à contenter tous les poètes du globe. Les grenouilles, qui ne peuvent pas plus manquer à un étang russe que des rives pour l'enserrer, coassaient avec cet ensemble admirable que chacun connaît, Est-ce que les grenouilles en sauraient aussi long, plus long que les musiciens modernes en fait de composition et de science? Depuis l'antiquité la plus reculée, ces batraciens harmonieux groupent leurs solos et leurs chœurs avec une sagesse, une élégance que bien peu d'opéras nous offrent aujourd'hui. N'est-ce pas la mesure pondérée de leurs hymnes nocturnes qui a inspiré aux tragiques grecs les reprises de chœurs et les plaintes rythmées de leurs œuvres magistrales? Je défie quiconque a écouté par une belle nuit d'été le coassement d'une grenouille isolée, bientôt accompagné par un ensemble formidable, avec des *piano* et des *crescendo*

éloquentes, pleins de majesté, de ne pas songer à quelque chef-d'œuvre de l'art moderne, tel que la *Bénédiction des poignards* — toute proportion gardée, d'ailleurs, et révérence parler.

L'âme de Démiane était pleine d'angoisses secrètes ; l'amitié étrange, presque malade, que lui portait son frère lui faisait espérer un concours efficace. Mais, d'un autre côté, il sentait en Victor des faiblesses, des frayeurs, dues sans doute à son éducation première et dont lui s'était affranchi, on ne sait comment, en vivant seul dans les bois presque toujours, et le reste du temps avec son violon.

— Tu m'aimes? dit-il, en passant un bras autour du cou de l'infirmes, pendant qu'ils étaient assis sur un banc, au bout du jardin de leur père, tout près de la rive herbeuse.

— Si je t'aime! Ah! mon pauvre Démiane, c'est-à-dire que tout l'hiver j'ai à peine vécu; je ne me souviens de rien depuis que tu es parti pour le séminaire.

Le jeune séminariste pressa affectueusement son frère contre lui.

— Tu ne voudrais pas me voir malheureux, n'est-ce pas?

— Certes non! Mais pourquoi serais-tu malheureux?

Démiane se recueillit, puis d'une voix ferme, quoique modérée à dessein :

— Victor, dit-il, je ne veux pas être prêtre.

Son frère tressaillit brusquement et fit le signe de la croix.

— Toi! tu as perdu l'esprit, Démiane. Qu'as-tu dit?

— Je ne veux pas être, je ne serai pas prêtre, répéta Démiane avec la même fermeté.

— Que Dieu nous protège et tous les saints! L'esprit malin t'a tourné la tête! Reviens à toi, mon frère! Pourquoi voudrais-tu résister à la volonté du Seigneur?

— La volonté du Seigneur n'est pas que je sois prêtre, Victor, car il ne m'aurait pas mis dans le cœur cet amour insensé pour la musique, ou bien les Pères au séminaire ne m'auraient pas défendu de jouer du violon. Si l'on m'avait permis de faire de la musique, j'aurais peut-être été un bon prêtre, pas plus mauvais qu'un autre, — mais on me le défend... je veux jouer du violon, — oui, je le veux! ou je deviendrai méchant et je ferai du mal à tout le monde.

— Tais-toi, Démiane, tais-toi! Si on t'entendait! fit Victor terrifié.

— Eh bien, qu'on m'entende! Il faudra bien que je le dise un jour ou l'autre; jamais je

n'embrasserai une carrière où je ne pourrais pas jouer du violon. Et qu'est-ce qu'il y a de mal à aimer la musique ? Est-ce que le cœur n'est pas tout plein de bonnes choses, plein à en pleurer, quand on joue quelque beau morceau ?

— C'est vrai, elle a dit que la musique est comme une prière, dit Victor à demi-voix.

— Qui cela ? Elle a bien dit !

— Mademoiselle Roussof, murmura le jeune homme, honteux d'avoir désigné avec si peu de cérémonie une personne aussi respectable.

— Elle est bonne, celle-là ; elle m'aidera de toutes ses forces, reprit Démiane, sans faire attention à la confusion de son aîné. Elle comprend qu'on aime mieux la musique que tout au monde ! Et sa mère, et son père ! Ils m'aideront.

Victor secoua la tête d'un air de doute.

— Qu'est-ce que tu veux faire, alors ? demandait-il avec son sens pratique.

— Je veux jouer du violon.

— Et puis ?

— C'est tout ! Est-ce que cela ne suffit pas ?

— Mais ce n'est pas une carrière, fit observer Victor. On joue du violon pour son plaisir, comme les Roussof jouent du piano. Mais le reste du temps, que feras-tu ?

— Tu ne me comprends pas! fit Démiane avec impatience; je veux être violoniste, je donnerai des concerts; on payera pour m'entendre, et je gagnerai beaucoup d'argent.

— On gagne de l'argent? demanda Victor, qui n'était pas convaincu.

— Prodigieusement!

Le silence se fit; les grenouilles elles-mêmes avaient momentanément cessé leur concert; nos amis réfléchirent chacun de leur côté pendant cette accalmie.

— Le père ne voudra pas! dit Victor, terminant ainsi sa méditation.

Démiane ne fit pas d'objection. Évidemment le Père Kouzma ne consentirait pas à voir son fils consacrer tout son temps à la musique. Ce qui était étonnant, c'est qu'il l'eût permis jusque-là; mais son excuse, c'est qu'il considérait le violon à peu près comme un tour ou un établi de menuisier, un de ces jouets utiles qu'on donne aux enfants pour leurs étrennes. Le bruit du violon ne l'avait pas dérangé plus que ne l'eût fait une scie ou un rabot, et certainement beaucoup moins que celui d'un marteau sur des clous dans du bois sonore.

— Encore, reprit l'aîné, si tu voulais entrer dans une administration, au service de l'État;

on y fait son chemin, le père y consentirait peut-être...

— Non, dit énergiquement Démiane, je ne veux pas entrer dans une administration.

— Mais pour commencer? insinua Victor.

— Pour commencer quoi?

— Pour ne pas rentrer au séminaire! suggéra timidement ce jeune Machiavel.

Cette idée était assez judicieuse, mais comment la mettre à exécution?

— Il faudrait d'abord avoir une place! fit Démiane en haussant les épaules.

— Demande à M. Roussof!

— Oui... je puis lui demander cela... Mais encore, le père consentira-t-il?

— Peut-être, fit Victor, feignant un espoir qu'il n'avait pas.

— Et puis, s'il refuse... tant pis!

— Tu rentreras au séminaire?

— Je prendrai la clef des champs!

Victor frémit d'horreur, et malgré son courage, notre conspirateur regarda autour de lui; mais ils étaient bien seuls, seuls avec les grenouilles qui entonnaient un hymne triomphal en l'honneur de cette résolution hardie.

## VI

Mademoiselle Roussof, assise auprès de la fenêtre de sa chambre, cousait une chemise de petit paysan, en cotonnade d'un affreux rose criard; elle était fort occupée à ajuster aux aisselles deux carrés d'étoffe rouge vif, sans lesquels, on ne sait pourquoi, une chemise de paysan est un objet méprisable et indigne d'être porté autrement que pour les travaux les plus vulgaires.

Pendant que son aiguille faisait dans le coton un petit bruit vif et régulier, mademoiselle Roussof pensait à des choses « lointaines », ainsi qu'elle l'avait dit à Victor l'année précédente, et son esprit voyageur l'entraînait bien loin de la chemise rose et du clocher en forme de navet renversé, qui bornait sa vue de l'autre côté de l'étang. Voici ce qu'elle voyait dans sa rêverie :

C'était une plaine verte, du vert de velours des prairies bien arrosées; en effet, un ruisseau coulait au milieu, parfois orné de quelques saules, le plus souvent tout simplement bordé de myosotis, si fleuris, si fournis, qu'on voyait

leur bleu pâle trancher sur la verdure , même à plus de cent pas.

La plaine était déserte ; un moulin , qu'on n'habitait qu'à l'époque du travail , c'est-à-dire quand le ruisseau consentait à n'être ni gelé ni tari , se prélassait au beau milieu , attirant l'œil par sa couleur noirâtre de vieux bois battu des hivers. Une vanne fermait le cours d'eau , et un petit pont , sommairement formé de deux poutres , dominait la vanne à une certaine hauteur. Ce pont , chose assez extraordinaire , reposait sur deux piles de briques rongées par la mousse , effritées par l'abord brutal des glaçons en hiver , mais encore solides et presque majestueuses ; ces piles , de beaucoup antérieures au pont qu'elles soutenaient , avaient vu bien des choses , mais les pierres ne parlent pas. Quant au pont lui-même , il avait eu jadis un garde-fou ; celui-ci était tombé à la rivière quelque belle nuit d'orage , et personne ne l'avait revu ni ne s'était inquiété de le remplacer.

La plaine était une vallée , car des deux côtés s'élevaient de petites collines , dont la pente abrupte dégringolait tout à coup sur l'espace uni. A gauche s'étendaient des bois , pins et bouleaux ; le terrain sablonneux se déchirait parfois en failles blanchâtres , et quelques

routes, blanches aussi, grimpaient par-dessus les sommets et disparaissaient mystérieusement, on ne sait vers quel point inconnu.

A droite, une petite ville s'étalait avec un monastère pour monument principal. Ce monastère, un peu forteresse, comme tous les couvents russes, renfermait dans sa haute enceinte de murailles divers bâtiments, une église, plusieurs chapelles, des jardins, des vergers, et le tout descendait doucement jusqu'à la plaine, abrité par de grands arbres dont quelques-uns, bizarrement coupés vers la moitié, au lieu de tronc, élevaient vers le ciel de nombreux rameaux, relativement jeunes, c'est-à-dire remontant à cinquante ans à peine. Ces arbres étranges se retrouvaient surtout dans la direction des hauteurs opposées, comme si on les eût coupés exprès pour laisser voir les collines... Mais ce n'était pas une fantaisie de propriétaire qui les avait ainsi mutilés, pas plus que ce n'était un hasard qui rendait si verte et si fertile l'herbe de la grasse prairie : le ruisseau était la Bérésina, et c'est le tir des boulets français qui avait découronné les grands aunes.

Quelques lieues au-dessus de l'endroit où fut livrée la sanglante bataille de Borodino, un gros de troupes eut un engagement avec une

division russe : le petit monastère fut cruellement bombardé, et bien des corps fraternisèrent dans l'agonie sur les rives du ruisseau. Nul n'a compté les cadavres qui jonchèrent cette plaine ; sous le feu meurtrier des batteries françaises, qui dura trois jours, les habitants du monastère n'allèrent pas reconnaître leurs morts, et quand l'armée s'éloigna, les maraudeurs des champs de bataille avaient déjà dépouillé les victimes. On enterra Russes et Français dans des tombes communes, et les moines du monastère, après avoir terminé ce pieux devoir, consacrèrent pendant de longues années leurs prières au repos de ceux, quels qu'ils fussent, qui avaient trouvé la mort loin de leur foyer.

Mademoiselle Roussof savait toutes ces choses ; elle avait parcouru d'un pas recueilli les sentiers gazonnés qui entourent les monticules sacrés ; elle avait écouté l'histoire de ces trois journées, histoire toute de feu et de sang, — la même, hélas ! depuis des siècles, pour toutes les villes assiégées, pour tous les territoires violés, des recoins obscurs de l'Asie jusqu'au cœur même des capitales, — et c'est avec une pitié profonde qu'elle avait regardé ce simple paysage, si vivant dans ses lignes, si hospita-

lier dans ses contours, si tragique quand on en connaissait la légende.

Il est des situations, des rencontres d'événements qui gravent dans la mémoire, d'une manière indélébile, des faits autrement sans importance; sous l'influence de certaines émotions, le cœur s'ouvre à des sentiments nouveaux et se dévoile lui-même en un instant mieux qu'il n'eût fait pendant de paisibles années. Lorsque mademoiselle Rousof écoutait le récit de ces combats héroïques, où Russes et Français s'étaient montrés d'une valeur presque surhumaine, un jeune homme marchait auprès du groupe dont elle faisait partie, et suivait sur sa figure les émotions qu'y faisait naître cette épopée.

Qu'avait-il vu sur ce visage blanc et calme qui lui eût inspiré tant d'enthousiasme et de vénération? Était-ce la pitié, innée dans quelques âmes, qui se traduisait en une pâleur nacrée, en un tremblement de lèvres entr'ouvertes? Était-ce la bonté de ces yeux gris, abaissés sur les tombes avec tant de douceur, ou le geste charmant avec lequel la jeune fille avait laissé tomber sur le monticule la gerbe de fleurs cueillies dans la plaine, rendant ainsi à la mort ce que la mort avait fait naître?

Qu'importe le motif? Quand mademoiselle Roussof releva ses yeux pensifs, longtemps fixés à terre, elle lut dans ceux du jeune médecin qu'il pensait comme elle, et qu'elle avait trouvé un ami.

Ils ne se parlèrent pas, car ils ne se connaissaient pas. Valérien Moutine était venu passer quelques jours auprès de l'archimandrite de M..., qu'il connaissait depuis l'enfance; le hasard d'une roue brisée avait forcé la famille Roussof, qui se rendait dans ses terres, à passer deux jours dans la petite ville; on avait visité le couvent; l'archimandrite, heureux de voir des gens intelligents et de pouvoir causer un peu, en avait fait les honneurs, et voilà comment Groucha se trouvait marcher sur les rives de la Bérésina à côté d'un inconnu dont elle devait emporter le souvenir.

Deux jours seulement! C'est bien court pour une impression qui doit durer toute la vie; mais pendant ces deux jours, tout avait conspiré contre elle. Tandis que les parents assis chez l'archimandrite dégustaient un thé unique, amené tout exprès du cœur de la Chine pour faire plaisir au bon vieillard, cadeau princier d'une âme inquiète à laquelle il avait rendu la paix, on avait envoyé « les enfants » s'amuser

dans le jardin, — les enfants, c'étaient Groucha et son frère Benjamin, — et le jeune docteur les avait suivis, sous prétexte qu'il n'avait pas encore vingt-cinq ans.

Les cerisiers croissaient en telle profusion dans un coin du verger, que, suivant l'assertion du frère lai qui les conduisait, on perdait au moins deux quintaux de cerises tous les ans.

— Ce n'est pas qu'elles soient perdues, disait le brave garçon, car les oiseaux du bon Dieu les mangent. A peine les fleurs sont-elles tombées que les petits pillards viennent se poser sur les arbres en face, sur les murs, partout où il y a place pour eux; ils ont l'air de les regarder grossir et rougir; mais n'ayez pas peur qu'ils y touchent avant qu'elles soient mûres. De temps en temps, ils viennent donner un coup de bec et s'en retournent. Mais quand une belle journée de soleil, suivie d'une bonne nuit bien chaude, leur a donné le dernier coup, dès avant le jour nos gourmands sont dans les arbres, et l'on dirait qu'il y a plus d'oiseaux que de cerises. Quand on approche, ils ne se dérangent seulement pas!

— Vous n'y mettez pas de filets? demanda le jeune homme.

— Le Père archimandrite ne veut pas, et dit qu'il en restera toujours assez pour nous.

Involontairement, les jeunes gens échangèrent un regard et un sourire. Benjamin se faufilait déjà sous les branches, dans le taillis de cerisiers; sa sœur voulut l'arrêter.

— Oh! dit le frère lai, vous pouvez le laisser faire; il n'y peut commettre aucun dégât. Les arbres viennent là dedans comme il plaît à Dieu.

Il avait suivi Benjamin; les jeunes gens passèrent derrière lui.

En effet, les arbres croissaient en liberté; leurs branches partaient du pied, s'enchevêtraient les unes dans les autres, se croisaient en berceaux, émondées juste assez pour former des allées couvertes où l'on passait à l'époque de la cueillette; les allées ne suivaient aucun plan et tournaient capricieusement, suivant la fantaisie de ces jardiniers primitifs. Au bout de quelques pas, Groucha s'arrêta, et son compagnon fit comme elle. Benjamin et le frère lai avaient disparu dans le taillis; on entendait leurs voix, mais on ne les voyait plus. La jeune fille leva les yeux : une clarté laiteuse tombait sur eux de la voûte blanche. On ne voyait pas le ciel, on n'apercevait aucune trace de culture; au-dessus de leurs têtes, autour d'eux, les branches noires et les fleurs de lait; sous leurs pieds, les pétales jonchaient le gazon. Mademoiselle

Rousof sentit ses yeux se mouiller de larmes, et elle baissa les paupières pour cacher cette émotion qu'elle trouvait ridicule et ne pouvait s'expliquer. Un léger mouvement qu'elle fit en voulant s'appuyer contre un tronc plus robuste secoua le cerisier, et une pluie de pétales tomba sur sa tête. Elle en avait dans les cheveux, dans le cou, sur sa robe, sur les mains, partout où les fleurs fines, impalpables, avaient trouvé une surface pour se poser. Elle sourit pour cacher son embarras, et le mouvement de tête qui accompagna son sourire secoua les pétales autour d'elle... Valérien se baissa vivement, tendit les mains, et recueillit les fleurs qui l'avaient touchée.

Tout ceci s'était passé en un instant, sans une parole; ils reprirent leur marche vers l'endroit où les guidait la voix de Benjamin, et sortirent enfin du nuage blanc qui les enveloppait.

La vue du ciel bleu sembla rendre à Groucha le calme qu'elle avait perdu dans l'atmosphère troublante des cerisiers; ils firent le tour du grand jardin presque sauvage, et revinrent vers leurs aînés en échangeant quelques paroles banales.

— Oh! maman, s'écria Benjamin en ren-

trant, si tu savais ce qu'il y aura de cerises dans six semaines!

Groucha ne dit rien, mais ses joues se colorèrent d'un rose plus vif, et Valérien regarda par la fenêtre.

A l'automne, on était repassé par M..., et, chose étrange, Valérien s'y trouva en même temps qu'eux; les relations avec le bon archimandrite étaient devenues plus amicales et plus étroites; il avait envoyé un panier de cerises à Benjamin, et madame Roussof, en retour, lui avait fait parvenir une corbeille de prunes. On passa une journée charmante; il pleuvait un peu; les arbres perdaient leurs feuilles, les gazons jaunissaient; mais on alla néanmoins faire un tour dans les prés. Quand il fallut passer le fameux pont, Benjamin s'y risqua témérairement; les parents déclarèrent qu'ils ne s'y aventureraient point et préférèrent faire un détour. Le jeune docteur était déjà sur l'autre bord; voyant mademoiselle Roussof hésitante, il lui tendit la main... Pourquoi Groucha avança-t-elle avec résolution sur les planches branlantes et mit-elle sa main droite dans celle qui lui était offerte? Pourquoi, sans qu'il l'eût pressée autrement que pour la soutenir, sentit-elle que cet homme lui offrait sa vie? Toutes

ces choses sont des mystères qui n'ont pas de parce que.

Le printemps était revenu ; on avait fait encore une station au monastère, mais plus longue cette fois. L'archimandrite, qui aimait passionnément la musique, avait présenté la famille Roussof dans une maison de la ville où se trouvait un excellent piano, et il avait passé une soirée délicieuse à écouter madame Roussof et sa fille jouer ensemble et séparément les meilleures œuvres des maîtres.

— J'irai vous voir ! avait-il dit à Groucha quand elle prit congé de lui ; j'irai, pour que vous me fassiez de la musique. Il y a vingt ans que je n'avais rien entendu de pareil.

On avait supplié le bon vieillard de tenir sa promesse, mais le jeune docteur n'était pas compris dans l'invitation. M. et madame Roussof s'étaient à peine aperçus de l'existence de ce garçon, qui ne disait presque rien et se contentait d'écouter tout le monde.

Voilà pourquoi Groucha, tout en tirant l'aiguille, songeait à des choses lointaines. Elle se reprochait d'y penser, et pourtant n'eût pas voulu caresser d'autre rêve.

Un bruit de clochettes attira son attention vers la route. Elle n'en pouvait voir qu'un tout

petit morceau sur le pont de l'écluse, et il lui fallut attendre assez longtemps. A la campagne, on devient fort habile à distinguer la différence des bruits selon les équipages. Ce qui venait n'était ni une télègue ni une calèche légère; par conséquent, cette visite ne pouvait être celle d'un proche voisin; le mouvement pesant des roues, le poids de l'équipage qui ébranlait le sol de fort loin, la sonorité des grosses clochettes, tout annonçait une berline majestueuse, une voiture venue de loin et attelée de six chevaux.

En effet, un grand landau déboucha sur le pont, et une forme noire environnée de voiles d'étamine se dessina sur la portière opposée. Une face blanche apparut, une main plus blanche encore se leva doucement et esquissa un salut qui ressemblait à une bénédiction.

— C'est l'archimandrite! se dit Groucha en ressentant aussitôt un coup au cœur. Et il est venu seul!

Elle s'aperçut, pour la première fois, que depuis deux mois elle attendait Valérien,

## VII

-- Vous ne m'attendiez pas? dit l'archimandrite, pendant qu'on s'empressait de lui servir du thé.

Il s'était assis dans un large fauteuil de cuir, à l'abri d'un store vert, et toute sa personne respirait le repos et la satisfaction.

L'archimandrite Arsène n'était pas un homme ordinaire. On a beaucoup abusé dans les romans de ceux qui se jettent dans un cloître pour guérir quelque blessure incurable, et cependant ce fait se présente quelquefois. Celui qu'on appelait maintenant le Père Arsène avait été un brillant officier de marine; jeune encore, il avait commandé une frégate, et lors de ses congés, Pétersbourg n'avait pas connu de plus aimable mondain. Tout à coup, au moment où sa carrière semblait fixée, où la faveur de la cour lui assurait le plus bel avenir, il avait quitté le monde et était entré au couvent comme un novice de seize ans. On avait dit et il laissait dire que la douleur causée par la mort de sa mère lui avait rendu la vie insup-

portable ; mais il est probable qu'une autre douleur plus intime, de celles qu'on voudrait se cacher à soi-même, avait précédé ou accompagné celle-là, dont il s'était fait un prétexte.

Certains vœux monastiques admettent en Russie la conservation d'une fortune personnelle. On peut être astreint à vivre aussi simplement que le dernier frère convers et posséder en même temps des revenus considérables ; ces revenus, qui ne sont pas la propriété du couvent, permettent aux moines de faire de bonnes œuvres en dehors de leurs pratiques pieuses. Il n'est pas douteux que dans le cas où cette fortune deviendrait un objet de scandale, celui qui la possède serait obligé d'en restreindre l'emploi ; mais en ce qui concernait le Père Arsène, nul n'eut jamais occasion de s'en plaindre ou de s'en formaliser.

Au bout de dix ans d'humilité, promu par la sympathie générale au rang de prier ou archimandrite du monastère où il avait fait profession, le marin y établit aussitôt une discipline militaire qui surprit tout le monde et produisit des résultats bien extraordinaires. Au bout de six mois, non-seulement il n'y avait plus de puces au couvent, mais les murs blanchis à la chaux conservaient leur candeur

nouvelle; les planchers soigneusement lavés, ratissés, passés au sable, rappelaient le pont du vaisseau que le brave homme avait commandé jadis. Plus de toiles d'araignée dans les coins, plus de nids à poussière dans les fenêtres; tout était luisant et propre comme à bord.

La métamorphose s'étendit plus loin. L'esprit entreprenant du Père Arsène avait besoin d'un autre aliment que les offices; il avait organisé une maîtrise, retrouvé l'ancienne psalmodie, et rétabli les chants sacrés dans leur pureté primitive; bannissant impitoyablement des chœurs ceux qui chantaient faux, il avait obtenu un quatuor qui devint célèbre même dans un pays où presque tous les couvents sont renommés par la perfection de leurs hymnes d'Église. Mais cette occupation purement intellectuelle laissait aux moines de longues heures de paresse, dorées du beau nom de méditations. Le Père Arsène ne voulait pas tant de méditation, et il se mit à la recherche d'une occupation moins idéale.

Un jour qu'il se promenait hors de l'enceinte du monastère, appuyé sur une canne qui lui était utile, car il souffrait parfois de la goutte, il s'arrêta devant un champ appartenant à la com-

munauté, et dont jusqu'ici on n'avait pu tirer aucune espèce de produit. La terre y fournissait avec une profusion vraiment regrettable une sorte particulière de chardons, dont les têtes rudes et fermes se refusaient obstinément à faire le plus maigre fourrage. On avait arraché vingt fois ces plantes obstinées, on avait labouré, hersé le champ, semé des graminées ou des céréales, et au printemps c'étaient des chardons qui poussaient, les mêmes chardons identiquement, et qui semblaient dire : Nous sommes là pour y rester, ne vous déplaie, et nous y resterons. De guerre lasse, la communauté avait acheté un âne et l'avait mis à paître dans ce lieu, qui eût dû être pour lui un lieu de délices; mais l'âne avait maigri et se dessinait désormais sur le coteau en manière de squelette, car les chardons empêchaient l'herbe de croître et n'étaient pas de ceux qu'un âne peut manger. Pour l'empêcher de mourir, il avait fallu donner de l'avoine à la pauvre bête, contre toutes les règles de la sobriété pratiquée au couvent.

Le Père Arsène contemplait la maigreur du baudet et se disait, malgré ses principes religieux, que décidément la Providence a parfois des voies bien impénétrables, lorsqu'une idée lui vint avec un souvenir. Entrant sur le terrain

ingrat qui n'avait pas besoin de clôture, hélas ! au contraire, — on était obligé d'y attacher à un piquet son locataire récalcitrant, pour qu'il n'allât pas chercher ailleurs meilleure fortune, — l'archimandrite décapita quelques-uns des plus beaux spécimens de cette flore opiniâtre qu'il emporta chez lui.

Pendant plusieurs jours, le Père Arsène parut si préoccupé que les moines n'osèrent pas lui parler, malgré sa grande bonté. Non pas qu'ils eussent peur d'être mal reçus, mais ils sentaient bien que leur supérieur avait martel en tête, et ils n'auraient voulu pour rien au monde lui causer du dérangement ou du souci.

Vers le milieu de la seconde semaine, le couvent fut convoqué, jusqu'aux derniers frères convers, et le Père Arsène s'exprima ainsi, en présence de ceux qui lui étaient subordonnés :

— Mes chers frères, mes chers enfants, nous avons bien tort d'accuser la Providence, quand c'est à nous seuls et à notre faiblesse qu'il faut nous en prendre de nos peines. Chacun de vous connaît le champ de chardons qui s'étend jusqu'aux rives de la Bérésina, et personne n'ignore combien nous l'avons trouvé inutile et même nuisible. Cependant, il conte-

nait une richesse que nous ne savions pas apprécier, et que le Seigneur m'a découverte l'autre jour. Ces chardons sont des chardons à fouler, espèce rare et recherchée; avec la laine de nos moutons, que nous tissions à grand'peine jusqu'ici, nous allons faire du drap excellent, qui nous vêtira désormais. Si la volonté du ciel ne s'y oppose pas, notre communauté fera un bénéfice net de deux mille roubles par an.

Cette communication fut accueillie avec stupeur; on n'osait y croire; comment ces chardons auraient-ils été bons à quelque chose? Il fallut pourtant se rendre à l'évidence quand deux ouvriers venus de Moscou apprirent aux frères à employer les chardons. Une bâtisse élémentaire s'éleva bientôt sur les bords de la Bérésina, dont les eaux purifiées ne servent plus qu'au travail, après avoir roulé tant de cadavres, et deux ans après, non-seulement l'économie annoncée par le Père Arsène était réalisée, mais la fabrique de draps foulés donnait au couvent six mille roubles de bénéfice.

Tel était l'homme qui désormais, revêtu des longues robes traînantes d'étoffe noire, coiffé du bonnet cylindrique coupé au sommet, qu'entourent des voiles d'étamine noire, passait sa vie à faire du bien autour de lui sur toutes les

échelles petites et grandes, et pour le moment paraissait principalement occupé du plaisir de se retrouver avec des gens qui l'aimaient.

— Vous aviez cessé de m'attendre? répétait-il en promenant ses yeux souriants sur les visages qui l'entouraient et qui tous portaient l'empreinte d'une joie filiale.

— Vous aviez promis de venir, Père Arsène, dit madame Roussof; mais vous êtes si occupé!

— Il y a des occupations de tous les genres, répondit le vieillard avec un sourire plein de bonhomie malicieuse; celle qui m'amène parmi vous ne rentre pas dans mes attributions ordinaires...

Il regardait mademoiselle Roussof en parlant; celle-ci devint soudain très-pâle et quitta le salon en faisant signe à Benjamin de la suivre.

— Elle a compris, dit le Père Arsène aux parents étonnés, c'est d'un bon présage pour le sujet qui m'amène; vous ne le devinez pas, mes amis? Votre fille sait pourtant ce que c'est.

M. et madame Roussof le regardaient toujours avec des yeux ébahis; il devint grave.

— Mon jeune ami Valérien Moutine a été très-frappé des mérites de votre fille Agrippine; mais il pensait bien que vous ne voudriez pas donner votre enfant à un inconnu sans fortune;

depuis dix-huit mois, il a travaillé jour et nuit pour obtenir la place du médecin de l'hôpital de notre ville, et il vient enfin d'être nommé. Une clientèle solide lui est assurée; de plus, il a mon amitié. Pour gage de bonheur, il voudrait mettre sa jeune épouse sous ma surveillance, sous ma protection... Voulez-vous m'accorder pour lui la main de votre fille Agrippine?

Les parents étaient pris fort au dépourvu, car ils n'avaient jamais eu soupçon de pareille demande. Madame Roussof regarda son mari.

— Sans doute, Père Arsène, dit-elle en hésitant, le fait seul de vous être chargé de cette proposition plaide en faveur de votre protégé.

— C'est bien la première fois, et probablement la dernière, interrompit l'archimandrite en souriant, que je suis chargé de négocier un mariage.

— Mais ce... ce jeune homme a-t-il parlé à notre fille? Sait-il s'il a quelque chance de lui plaire?

— Valérien m'a assuré n'avoir jamais abordé de semblable sujet avec votre enfant. Il attendait d'être fixé sur son sort pour s'en ouvrir à elle comme à vous; puis, au dernier moment, le courage lui a manqué, et c'est moi qu'il a délégué.

M. Roussof n'avait rien dit; il prit la main de sa femme et se leva.

— Ma chère, lui dit-il, si tu m'en crois, il en sera ce que voudra Agrippine. Si tu t'en souviens, ma position quand je t'ai épousée n'était pas aussi assurée que paraît l'être celle de ce jeune homme, et pourtant... Si ce mariage plaît à notre fille, qu'il se fasse; mon seul désir est de la voir heureuse.

Madame Roussof pleurait silencieusement, mais elle ne fit pas d'objection.

— Appelez mademoiselle, dit M. Roussof en passant la tête dans la pièce voisine.

Au bout d'un instant, pendant lequel personne n'avait parlé, Groucha entra. Son blanc visage, plus blanc que jamais, ses yeux gris cernés par une émotion intérieure, trahissaient seuls le trouble de son esprit. Elle se tint debout devant les trois arbitres de son sort.

— Groucha, lui dit M. Roussof, notre ami le Père Arsène est venu porteur d'une proposition qui te concerne. Veux-tu épouser le jeune Valérien Moutine, qui l'a chargé de demander ta main?

Les yeux d'Agrippine se voilèrent un instant, puis elle les leva sur son père.

— Je le veux, répondit-elle d'une voix assu-

rée, avec votre bénédiction et celle de ma mère.

Les parents échangèrent un regard, et la mère détourna son visage pour cacher ses larmes.

— Tu ne le connais presque pas; crois-tu que tu pourras être une bonne femme pour lui?

— Je le crois, répondit la jeune fille avec une nuance de fierté.

— Es-tu bien sûre de ce que tu affirmes? insista le père, effrayé d'une décision si ferme, à laquelle il était loin de s'attendre. Alors, tu l'aimes?

Le visage de Groucha se couvrit de rougeur; mais sans hésiter, quoique d'une voix légèrement émue, elle répliqua :

— Je l'aime.

— Que le Seigneur soit avec toi, alors, soupira le père. Tu as trouvé ta destinée, puisses-tu être heureuse!

Les parents bénirent leur enfant après l'archimandrite; puis la nouvelle fiancée s'assit auprès d'eux pour prendre connaissance de ce qui la concernait, de tout ce que le messager de Valérien pouvait lui dire sur l'homme qu'elle avait ainsi librement choisi.

Le jeune médecin fut mandé le jour même, et le soir, à l'heure du thé, Benjamin apprit que sa sœur allait se marier. Cette nouvelle ne pro-

duisit pas sur lui une impression très-vive; il se déclara satisfait quand il connut le prétendant, et n'y pensa plus au bout d'une heure.

Un peu avant de se séparer, le Père Arsène s'approcha de Groucha, qui, toujours calme, mais plus pensive que de coutume, gardait sa contenance ordinaire.

— Pensez-vous, jeune fille, lui dit-il avec un demi-sourire, que vous me deviez quelque reconnaissance?

Les yeux de mademoiselle Roussof répondirent éloquemment.

— Eh bien, faites-moi un peu de musique, s'il vous plaît; ce sera mon salaire.

La jeune fiancée se dirigea vers le piano et joua une sonate de Mozart. Ce genre de musique, plus calme, moins passionnée que la musique moderne, était celui qu'elle préférait lorsqu'elle voulait imposer silence aux véhémences de son cœur. Quand elle eut terminé, le Père Arsène la remercia, et chacun se retira pour repasser en soi-même les impressions de cette journée qui venait de prendre tout à coup une importance inattendue.

Les deux jours qui devaient s'écouler avant l'arrivée de Valérien Moutine étaient assez difficiles à employer. Une certaine gêne pesait sur

la maison, non que les parents en voulussent à leur fille de s'être ainsi décidée; ils avaient agi à peu près de même autrefois pour leur propre compte, mais ils étaient un peu contrariés de n'avoir pas accordé plus d'attention à ce jeune homme qui allait devenir leur gendre.

— C'est toujours comme cela, dit M. Roussof à sa femme, qui ressentait cet ennui plus vivement que le père. En attendant, il faudrait s'occuper à quelque chose : il pleut, les promenades ne sont pas bien faciles, faisons venir Démiane avec son violon; il y aura de quoi intéresser le Père Arsène pendant toute la journée de demain.

Le lendemain, les deux fils du prêtre furent invités à déjeuner. L'accident de Victor, qui avait si brutalement interrompu sa carrière projetée, lui assura sur-le-champ la sympathie du Père Arsène.

— Que comptez-vous faire désormais? demanda-t-il au jeune infirme

— Ce qu'il plaira à Dieu! répondit celui-ci avec douceur. Je ne suis plus bon à grand'chose, mais je puis encore aider aux autres.

— Vous ne vous sentez pas le désir d'entrer au couvent? demanda le Père Arsène plutôt par

habitude que par désir de faire un prosélyte.

— Non, — non, Votre Grâce, je ne suis pas fait pour la vie de couvent. J'y ai pensé bien souvent; j'aimerais mieux vivre en famille, avec Démiane, et quand il sera marié, je l'aiderai à élever ses enfants. J'ai quelques livres, je travaille un peu de temps en temps; je crois que je ferai une espèce de précepteur assez convenable pour eux.

L'archimandrite approuva de la tête.

— Et vous, jeune homme, dit-il à Démiane, c'est vous qui embrasserez l'état sacerdotal?

En se voyant ainsi interpellé sur un point si délicat, notre ami rougit et se troubla. Mais il avait déjà assez appris de sagesse au séminaire pour savoir trouver une réponse ambiguë.

— Je m'y prépare, répondit-il, sans oser lever les yeux.

Le Père Arsène connaissait trop bien son monde pour ne pas deviner quelque mystère.

— Est-ce de votre plein gré? demanda-t-il, sans avoir l'air d'y attacher d'importance.

Démiane resta muet.

— Eh? fit le moine, comme s'il n'avait pas entendu la réponse du jeune homme.

Faisant un grand effort, le jeune séminariste leva les yeux et répondit franchement :

— Non, Votre Grâce, ce n'est pas de mon plein gré.

Le Père Arsène le regarda avec attention; ce garçon lui plaisait. Dans les habits laïques que les jeunes séminaristes portent chez eux pendant les vacances, il avait une grâce et une élégance peu ordinaires, et que la coupe déplorable d'un tailleur de petite ville ne pouvait parvenir à déguiser entièrement. Un duvet noir ombrageait déjà sa lèvre supérieure, et malgré les yeux plus pensifs et l'air plus réfléchi de Victor, c'est Démiane qui paraissait l'ainé.

— On a toujours une raison pour guider ses actes et ses pensées, reprit le moine, sans sévérité; quelle est la raison qui vous empêche d'aimer l'état ecclésiastique?

— On ne veut pas que je joue du violon, répondit Démiane, honteux de donner une si mauvaise raison et incapable d'en trouver une autre.

— Ah! c'est le violon que vous aimez de la sorte? fit le Père Arsène, de plus en plus intéressé par cet étrange garçon. Voulez-vous me jouer quelque chose?

Les dames étaient toutes prêtes, et Démiane commença une sonate de Beethoven avec un serrement de cœur qu'il n'avait pas encore

connu. C'était la première fois qu'il avait un public, car jusque-là les êtres familiers depuis son enfance ne lui avaient pas paru l'écouter ; il n'y prenait pas seulement garde. Une tension nerveuse lui fit froncer les sourcils ; ses yeux noirs se fixèrent sur la page musicale, et avec une vigueur qui surprit ceux qui le connaissaient, il attaqua la partie.

Ce n'était plus le même garçon : la pensée qu'il passait devant un juge, un juge qu'il sentait bien disposé, et qui en même temps était éclairé, le transformait et lui donnait des ailes ; son visage enfantin, devenu mâle sous l'effort de la concentration qu'il subissait, rayonnait comme celui d'un néophyte, et véritablement, à cette heure solennelle pour lui, Démiane confessait sa foi.

— Mais, mon garçon ! dit M. Rousof quand il s'arrêta, je ne te connaissais pas ce coup d'archet. Tu as joliment travaillé depuis l'année dernière.

— Pas au séminaire toujours, murmura le jeune homme moitié triste, moitié souriant.

Interrogé, il dut raconter ses malheurs, et il le fit avec une entière franchise, sans déguiser sa fraude innocente. Le Père Arsène faisait de son mieux pour avoir l'air grave ; mais ses yeux

bleus souriaient, et il ne pouvait empêcher certains mouvements de se produire au coin des lèvres dans sa barbe blanche.

— C'est très-mal, dit-il pourtant, de tromper vos supérieurs.

— Je le sais, Votre Grâce ; mais à qui cela peut-il faire du mal que je joue du violon ?

— La règle, mon fils, la règle ! Nous n'avons pas à la discuter, nous la subissons par esprit de mortification.

Démiane ne paraissait pas se soucier beaucoup de l'esprit de mortification, et l'archimandrite resta convaincu que ce musicien ne ferait qu'un médiocre serviteur de l'autel ; mais, comme ce n'était pas son affaire, et qu'il n'était point consulté, il garda son opinion pour lui seul.

— Vous ne mangez pas de poisson, Père Arsène ? lui dit madame Roussof pendant le dîner.

— Non ; je vous remercie.

— Ce n'est pourtant pas jour de jeûne et d'abstinence, insista le médecin. Pourquoi refuser une chose permise ?

— C'est mon idée, répondit le moine en souriant ; j'ai mon petit système, et aujourd'hui, si vous le voulez bien, vous me laisserez dîner

avec du pain et des légumes. Mais que cela ne vous dérange pas ; figurez-vous que j'ai mangé de tout jusqu'à en commettre un péché de gourmandise.

Il souriait d'un air si calme ; ses yeux exprimaient tant de bonté que sa volonté fut respectée. Après le repas, il prit Démiane par l'oreille et le conduisit près du piano.

— Recommencez votre sonate, mon cher ami, lui dit-il, et jouez-la de votre mieux.

Groucha, qui feuilletait dans le cahier, regarda attentivement le moine, et sans élever la voix, elle lui dit avec respect :

— C'est pour avoir de la musique que vous vous êtes privé de poisson, Père Arsène ?

— Taisez-vous, mademoiselle, répondit-il en souriant ; n'essayez pas de pénétrer dans les consciences.

Elle lui jeta un regard attendri ; la pensée que ce vieillard jeûnait pour pouvoir s'accorder sans remords une jouissance artistique, compensant ainsi par une privation l'élément de plaisir qui entraît dans sa vie de ce jour, lui inspira une vénération nouvelle pour l'ami de Valérien. Elle joua pour lui comme elle n'avait jamais joué pour personne, et ces deux élèves donnèrent au Père Arsène presque un concert de maîtres.

Après l'adagio, il se leva et fit un geste de la main.

— Assez, dit-il ; je vous remercie.

— La fin de la sonate ! cria M. Roussof d'un ton suppliant ; écoutez la fin !

— Non, il ne faut pas être gourmand, répondit le vieillard.

Puis, d'un ton de regret, il ajouta :

— Cela me ferait trop de plaisir ; soyons raisonnable.

## VIII

Le lendemain soir, Valérien arriva. Dire qu'il fut reçu à bras ouverts serait une métaphore trop hardie ; mais M. et madame Roussof surent pourtant lui témoigner la cordialité nécessaire. Dès la matinée du lendemain, ils furent gagnés par la déférence affectueuse que leur marquait leur futur gendre, par la simple dignité de sa tenue auprès de sa fiancée, par l'affection filiale qu'il portait à l'archimandrite et qui se décelait dans ses moindres actions. Après deux jours d'épreuve, le père et la mère de Groucha tombèrent d'accord qu'aucun des

jeunes gens considérés jusque-là comme pouvant prétendre à la main de leur fille n'avait réuni un tel ensemble de qualités; restait à lui pardonner la modestie de sa position; sur ce point-là, M. Rousof fut plus indulgent que sa femme.

— Cela ne signifie rien du tout, dit-il, du moment où l'on a un peu plus que le nécessaire. Une fois qu'on est sûr de ne manquer de rien, le luxe est une chose dont on peut se passer, surtout si l'on prend cette habitude de bonne heure. Groucha n'a jamais connu ce qu'on appelle le luxe; elle trouvera dans la maison de son mari à peu près ce qu'elle a ici; ce n'est pas moi qui songerai à la plaindre de ne pas posséder davantage.

Le mariage fut fixé au 8 septembre; c'était vers l'époque où Benjamin devait rentrer au Gymnase, à Moscou, pour continuer ses études, et le temps qui restait encore à s'écouler jusque-là permettait de compléter le trousseau de mademoiselle Rousof; l'événement fut porté à la connaissance des parents, amis et voisins.

Cette nouvelle ne surprit pas extrêmement Victor; dans les pensées « lointaines » de la jeune fille, il avait bien cru deviner autre chose que des nuages chassés par le vent d'orage; ce

qui l'affligea fut, non le mariage en lui-même, mais l'éloignement qui allait en être la conséquence. Vainement il se disait que tous les ans, à l'automne, Groucha emportait son soleil et sa joie, et que cette année il n'en serait pas autrement; l'idée de la revoir l'année suivante pour quelques semaines seulement, peut-être pour quelques jours, lui paraissait extrêmement amère. Il ne se rendait pas bien compte du sentiment que lui inspirait le fiancé, mais à coup sûr il ne se souciait pas de le voir auprès de la jeune fille; et pourtant le pauvre garçon n'était pas jaloux; il sentait si bien l'abîme qui le séparait de Valérien! mais il souffrait de songer que cet homme heureux serait tout pour Groucha, tandis que lui, chétif, ne serait plus rien.

L'archimandrite ne pouvant rester longtemps éloigné du monastère, madame Roussof résolut de lui donner une fois encore avant son départ le plaisir d'un peu de bonne musique. Profitant des promenades qu'il faisait en voiture avec son mari, elle fit étudier à Démiane un autre morceau classique, et un beau soir, après le dîner, elle en fit la surprise au Père Arsène.

Celui-ci écouta en silence, comme il faisait toujours, les yeux fixés sur l'instrument, et en

apparence uniquement préoccupé de sa jouissance musicale. Quand ce fut terminé, il sourit avec bienveillance.

— C'est bien, c'est bien, dit-il de sa voix douce, affaiblie par l'âge et les jeûnes, je vous remercie, mes enfants. Venez ici, jeune homme, et dites-moi si vous croyez qu'on puisse être plus heureux quelque part qu'à l'ombre du sanctuaire, en servant un autre maître que le Seigneur.

Tous les yeux s'étaient tournés vers Démiane, qui aurait bien voulu être de l'autre côté de la muraille, dans le jardin, dans le bois, n'importe où. Il fallait répondre cependant, et le jeune musicien se décida à parler, au risque d'attraper une réprimande.

— Je ne crois pas, dit-il, que gagner honnêtement sa vie en travaillant, en craignant Dieu et en le servant dans la mesure de ses forces, soit moins agréable au Seigneur que de voir dans son sanctuaire un serviteur mal disposé et qui regrette ce qu'il ne pourra jamais obtenir.

M. Roussof regarda Démiane avec étonnement. Une telle réponse devait avoir été longuement pesée et réfléchie. Décidément ce garçon était très-fort, et le médecin approuva son discours d'un petit signe de tête.

— C'est juste, très-juste, fit le Père Arsène, non moins surpris. Et votre père veut que vous soyez prêtre?

— Oui.

— Lui avez-vous dit que votre désir est l'opposé du sien?

— Je n'ai pas osé.

L'archimandrite réfléchit un moment; puis, s'adressant à demi-voix à madame Roussof, il la pria d'envoyer chercher le Père Kouzma.

Démiane avait entendu, et s'approchant doucement du moine, il baisa furtivement la manche de sa robe.

— Tu te figures tout au moins, lui dit le Père Arsène en le prenant par l'oreille, que je vais dire à ton père de ne plus te renvoyer au séminaire?

— Un désir de vous serait un ordre pour lui! répondit Démiane les yeux baissés et la poitrine oppressée dans l'excès de son inquiétude.

— C'est une erreur, fit le moine en soupirant; nous autres, clergé *noir*, nous n'avons pas d'autorité sur ces prêtres, qui sont le clergé *blanc*: les évêques sont, il est vrai, pris dans nos rangs, et ils peuvent commander aux prêtres; mais ceux qui comme moi vivent dans les monastères

n'ont pas d'influence, à moins qu'ils ne soient ambitieux.

— Et vous n'êtes pas ambitieux, Père Arsène? fit M. Roussof en souriant.

— Ah! Dieu! non. Je l'ai été jadis, quand je portais l'uniforme. Vous voyez quelles épau-  
lettes j'ai obtenues! répondit le moine en indi-  
quant les plis de son voile noir qui flottaient  
sur ses épaules.

Le Père Kouzma fit son entrée. Son caractè-  
re s'était aigri depuis le malheur qui avait  
frappé Victor, et il évitait la maison des  
Roussof, que d'ailleurs il n'avait jamais beau-  
coup fréquentée. Les prêtres russes sentent bien  
qu'ils ne sont tenus en estime qu'en raison de  
leur caractère sacré, et alors seulement qu'ils  
sont revêtus de l'étole. Ce dédain pour l'homme  
peu instruit, peu fait aux belles manières, con-  
traste même très-fortement avec la vénération  
qu'inspire le ministre du Seigneur, et forme  
un des signes caractéristiques de la société  
russe. A l'église, quand le prêtre offre le cru-  
cifix au peuple, la plus grande dame, pour  
donner l'exemple aux paysans, baisera respec-  
tueusement la main de l'officiant qui tient la  
croix, et pour rien au monde, une heure après,  
elle ne donnerait la main à l'anglaise à ce

même homme qui s'inclinera devant elle avec un respect parfois un peu servile.

On avait écarté les jeunes gens : l'archimandrite eut un assez long entretien avec ses hôtes et le prêtre : celui-ci était entêté, comme tous les hommes qui gardent leurs idées pour eux seuls, et il fut impossible de lui faire entendre raison.

— C'est le doigt de Dieu qui a marqué Démiane pour le sacerdoce, répétait-il sans vouloir écouter la moindre objection ; le jour de l'accident je me demandais ce qu'il faudrait faire de ce garçon, la réponse du ciel ne s'est pas fait attendre ; au même instant on m'a apporté mon Victor dans l'état que vous savez. Comment méconnaître là la volonté de la Providence ?

Quand les hommes s'appuient sur les décrets de la Providence pour faire ce qui leur passe par la tête, il est parfaitement inutile de lutter avec eux ; la partie est perdue d'avance, et les trois amis du jeune violoniste furent bien obligés de renoncer à leur campagne.

— Il en sera ce que vous voudrez, Père Kouzma, dit enfin M. Roussof ; c'est vous qui êtes le maître, et si le Père archimandrite, votre supérieur dans les ordres, quoique hiérarchi-

quement il soit sans pouvoir sur vous, ne peut vous ranger à son avis, je trouve inutile d'élever une voix après la sienne. Mais s'il arrive malheur de tout ceci, si votre fils refuse un jour de vous obéir, malgré mon respect pour votre caractère, malgré l'amitié que je porte depuis vingt ans au desservant de cette paroisse, je vous avertis que je serai du côté de Démiane, non du vôtre.

Le Père Kouzma se leva sans mot dire, salua respectueusement l'assemblée et voulut se retirer ; l'archimandrite le retint d'un geste.

— M. Roussof vous a parlé avec franchise, avec trop de franchise peut-être, dit-il ; il ne nous appartient pas de juger entre le père et le fils ; mais je vous déclare que vous faites tort à votre enfant, moins en l'obligeant à suivre une carrière pour laquelle il ne se sent pas de vocation qu'en l'empêchant de s'adonner à la musique, pour laquelle la Providence l'a si visiblement conformé.

— C'est la volonté du Seigneur qui l'a désigné, répliqua froidement le prêtre. Je suis le très-humble serviteur de Votre Grâce et de Vos Seigneuries.

Il se retira majestueusement, accompagné, dès que la porte fut refermée sur lui, par une

exclamation que M. Roussof, par déférence pour l'archimandrite, changea en celle-ci :

— Vieil entêté !

— Nous l'aiderons, le petit, à prendre la liberté qu'on lui refuse, n'est-ce pas, Père Arsène ?

— Chut ! fit celui-ci en mettant un doigt sur ses lèvres. Ne fomentons pas la révolte du fils contre son père ; c'est une faute grave et contraire au quatrième commandement.

— Sans doute, répondit le médecin de l'air le plus sérieux ; mais une fois l'étendard de la révolte levé, moi qui suis belliqueux, je suis capable d'emboîter le pas, et vous, Père archimandrite, vous ne pouvez pas m'excommunier pour ce fait, car enfin c'est une affaire personnelle, et je ne suis pas le fils du Père Kouzma !

Sans pouvoir s'empêcher de sourire, le bon moine fit un geste de reproche ; mais M. Roussof resta persuadé que dorénavant Démiane avait deux alliés.

## IX

Si Démiane n'eut pas les oreilles tirées ce jour-là, c'est que tout le monde était couché depuis longtemps quand il rentra au logis avec Victor. On avait fait de la musique fort tard, et tout le monde avait l'air de s'en réjouir, à tel point que le Père Arsène aima mieux s'imposer secrètement deux jours d'abstinence pour compenser cet excès de plaisirs mondains, que de troubler la fête en se retirant. Mais le lendemain, dès l'aube, le jeune homme reçut une verte semonce.

— Si je ne pensais que j'en aurais du désagrément, conclut le Père Kouzma après un sermon où il avait fait preuve d'une éloquence peu ordinaire, je t'aurais défendu de retourner chez les seigneurs, et j'aurais fait du feu avec ton violon de malheur ! Mais c'est encore moi qui aurais tort, et je ne veux pas avoir de reproches à cause de toi. Tu retourneras au séminaire après les vacances ; ton violon disparaîtra pour jamais, et l'année prochaine il n'en sera plus question.

Démiane frémissant écouta son arrêt sans mot dire; il savait qu'il n'y avait pas à discuter avec son père; autant celui-ci manquait de fermeté dans les actions de sa vie ordinaire, autant, lorsqu'il avait décidé quelque chose, il s'y attachait avec obstination, prenant alors son entêtement pour de la force. Quand le Père Kouzma eut terminé son discours, son fils le quitta avec les formes extérieures du respect et avec la résolution implacable de ne jamais rentrer au séminaire.

Au lieu de prendre Victor pour confident, comme cela eût été naturel, il se glissa mystérieusement chez M. Roussof le samedi suivant, pendant que son père célébrait l'office du soir. Il n'assiste ordinairement à cet office que le personnel de l'église, plus quelques désœuvrés, les vieillards infirmes, en un mot, ceux qui n'ont rien à faire ce jour-là, et ceux-là sont rares dans les pays civilisés. Le Seigneur, en ordonnant que le dimanche serait un jour de repos, a préparé bien de l'ouvrage à tout le monde pour le samedi soir. Madame Roussof, comme toute bonne ménagère, se livrait à des travaux mystérieux au sein des buffets et des armoires dans l'office et dans la lingerie; sa fille l'assistait; Benjamin confectionnait un cerf-volant, qui

d'ailleurs refusa toujours de s'élever, et le jeune homme trouva le médecin dans son cabinet de travail; lui seul n'avait pas l'air de se douter qu'on était au samedi soir et qu'il eût dû s'es-crimier à quelque rangement extraordinaire.

— Te voilà, Démiane? dit M. Roussof. As-tu été bien grondé l'autre jour?

— Oui, monsieur, répondit le jeune musicien.

— Ton père t'a défendu de jouer du violon?

— Pas pour cet été; mais après votre départ, ce sera fini, et je ne reverrai plus mon instru-ment.

M. Roussof joua nerveusement avec le cou-teau à papier qui était à portée de sa main, et répondit sans regarder son interlocuteur :

— Allons, c'est très-bien.

Le silence se fit, puis se prolongea tant et si bien, qu'à la fin ils levèrent la tête tous deux en même temps et se regardèrent.

— Cela te convient? demanda le médecin, qui lisait dans les yeux du jeune garçon quelque chose d'insolite.

— Non, monsieur, cela ne me convient pas.

— Que veux-tu faire alors?

— Je veux vous demander de me dire ce que je pourrais faire, à quoi je pourrais gagner ma vie, pour continuer à étudier la musique,

parce que j'ai l'intention de ne pas rentrer au séminaire.

— Ah! fit le médecin avec un soupir qui pouvait passer pour du soulagement; et tu as annoncé ton intention à ton père?

— Non, monsieur, et je ne veux pas lui en parler; ce n'est pas la peine.

— Très-bien! Et tu viens me demander de t'aider à désobéir à ton père et à prendre la fuite?

— Oui, monsieur. C'est vous qui m'avez appris la musique, c'est vous qui m'avez donné mon violon, et je pense que vous ne m'abandonnez pas dans un moment difficile.

— Parfait! Et ton père, qu'est-ce qu'il dira quand tu seras parti?

— Il sera très-mécontent, je le sais bien; mais que voulez-vous que j'y fasse?

— Je ne veux rien du tout, mon garçon. Et s'il s'en prend à moi?

— Vous êtes à Moscou, monsieur Rousof, et d'ailleurs vous n'avez pas besoin de dire que vous m'avez aidé.

— C'est juste, un bienfaiteur doit être modeste; c'est trop juste. Et tu as arrangé tout cela?

— J'ai pensé que vous aviez de l'affection

pour moi, monsieur, et que vous portiez intérêt à ma musique.

— De mieux en mieux. Et ton frère, qu'est-ce qu'il dit de ces beaux projets?

— Il dit que vous m'aidez à trouver une place pour vivre, en attendant que je gagne de l'argent avec mon violon.

M. Roussof déposa son couteau à papier, s'appuya sur le dossier de son fauteuil et se sourit à lui-même. Ceci était absolument ce qu'il avait prévu, mais il n'avait pas espéré rencontrer dans ce jeune garçon tant de résolution ni de dignité simple. Il s'était attendu à ce que Démiane lui demanderait les moyens de vivre, et non celui de gagner son pain lui-même.

— C'est bien, mon ami, dit-il d'un ton tout différent de celui qu'il avait employé jusqu'alors, tu peux compter sur moi. En effet, je t'ai appris à aimer la musique; pour le moment, c'est un mauvais service que je t'ai rendu, puisqu'il te met en opposition avec ton père; mais peut-être plus tard sera-ce un bienfait. J'espère qu'alors tu t'en souviendras comme aujourd'hui. Me comprends-tu?

— Oui, monsieur, répondit Démiane, suffoqué par la joie.

— Eh bien, maintenant, fais comme si je ne

t'avais rien dit, ne t'inquiète pas, tâche de ne pas irriter inutilement ton père, et quand le moment sera venu, nous aurons ensemble un autre entretien. Jusque-là, il est inutile que nous reparlions de tes projets.

Démiane resta immobile. Il trouvait le mot merci bien banal, et sa reconnaissance voulait s'exprimer à tout prix. Comme le médecin le regardait, étonné de son silence et de son immobilité, le jeune homme avisa sur la table une photographie qui représentait Groucha et son frère enfants, se tenant par la main. Il la prit, l'embrassa vivement à deux reprises, puis la remit à sa place en disant :

— Je vous remercie, monsieur ; bonsoir.

Il sortit, et M. Rousof en tête-à-tête avec sa nouvelle décision, tout en se disant qu'il venait de se mettre un gros embarras sur les bras, ne put s'empêcher de penser que Démiane n'avait pas l'esprit fait comme tout le monde. Mais afin de n'être point contrecarré, il ne parla de cet entretien qu'à sa femme, et personne autour d'eux ne se douta de l'escapade du jeune homme.

## X

Septembre arriva bien vite cette année-là, beaucoup plus vite que les années précédentes, et tout le monde en fut surpris à Gradovka. La rentrée des classes, le mariage de Groucha, le départ présumé de Démiane pour le séminaire, tout cela tombait ensemble sur les épaules des divers intéressés, et Valérien Moutine fut probablement le seul à ne pas trouver que le jour du mariage était venu trop vite.

La noce eut lieu sans bruit, comme une honnête noce de gens qui s'aiment, et qui, contrairement aux usages reçus en pareil cas, n'éprouvent point le besoin d'inspirer de mauvais sentiments à ceux qui les entourent. La mariée était fort bien, le marié suffisamment pâle; madame Roussof ne s'était point fait faire de robe neuve, ce qui provoqua quelques critiques parmi ses voisines de campagne; le Père Kouzma prononça une allocution très-correcte qu'il avait trouvée dans le recueil de sermons, et qui avait servi deux fois seulement depuis quarante ans,

parce qu'elle était à l'usage des nobles et non des paysans. Le repas fut très-beau. Il y avait cinquante-deux couverts et point de petite table, tout le monde à la même, ce qui sauvait les amours-propres. Chacun se retira satisfait, chose qui ne s'était peut-être jamais vue en Europe, et certainement jamais dans le canton.

Deux jours après le mariage, Valérien emmena sa femme, et tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, Gradovka se trouva muet et dépeuplé. Groucha ne parlait pas beaucoup cependant, et ne remuait guère davantage; mais sa présence était le charme de cette maison, et tout le monde s'en aperçu aussitôt après qu'elle l'eut quittée.

Victor avait pris philosophiquement l'annonce du mariage de son amie; pour lui, d'ailleurs, ce mariage ne changeait pas essentiellement les rapports entre elle et lui; si elle était restée avec son mari, il eût probablement reporté sur le jeune homme une partie de l'affection qu'il éprouvait pour elle, et il les eût confondus tous deux dans son dévouement. Aucune pensée de jalousie ne pouvait germer dans l'esprit de Victor. Qu'était cet être chétif, retranché du nombre, non des vivants, mais de ceux qui aiment, qui espèrent, qui obtiennent,

en comparaison de mademoiselle Roussof, devenue madame Moutine?

Mais quand elle fut partie, le pauvre garçon ressentit un intolérable ennui. Machinalement, ses pas le portaient vers la haie du jardin d'où il avait coutume de la voir aller et venir, soignant les fleurs et les plantes avec une sollicitude que le jardinier trouvait inquiétante pour son repos; peine perdue! les fleurs pouvaient maintenant allonger leurs branches dans toutes les directions, manquer d'eau ou de soleil, personne ne s'en occupait plus! A toute heure, vingt fois le jour, il se disait : Mademoiselle Roussof doit jouer du piano, lire à la fenêtre, coudre dans le jardin... Il prêtait l'oreille, tournait la tête du côté accoutumé... mais il n'entendait ni ne voyait rien qui lui donnât même l'illusion de son amie absente.

— Tu t'ennuies, hein? lui dit son frère, un jour qu'il le voyait revenir la tête basse d'un de ses pèlerinages au bord de la haie.

Victor, pris en défaut, rougit et essaya de se défendre de l'insurmontable ennui qui se lisait sur son visage.

— Ne te défends pas, reprit Démiane, c'est tout naturel; mademoiselle Roussof était ton amie plus que la mienne; moi, j'étais trop petit,

et pourtant, depuis qu'elle est partie, je vois combien la maison a changé. Madame Roussof fait bien un peu de musique avec moi, mais elle n'a plus de cœur à rien, et ce n'est pas la même chose.

Les deux frères marchaient lentement le long de l'étang. Démiane saisit le bras de Victor :

— Écoute, lui dit-il à voix basse, te rappelles-tu qu'ici même je t'ai dit que je ne retournerais pas au séminaire?

— Oui.

— Eh bien, je n'y retournerai pas! M. Roussof m'a promis de me trouver quelque chose pour vivre. — Veux-tu partir avec moi?

— Démiane, tu perds la tête! Tu t'en vas dans huit jours!

— Précisément; mais je n'irai pas au séminaire, j'irai à Moscou; viens avec moi, nous travaillerons ensemble, nous gagnerons de quoi manger du pain sec, et nous serons libres comme l'air!

— Je ne sais rien faire! murmura piteusement Victor.

— Tu sais assez de slavon, de latin et d'histoire sainte pour donner des leçons aux petits enfants, toujours!

— Ils se moqueront de moi...

— Il faudrait voir cela ! s'écria Démiane, les yeux brillants de colère, en agitant ses bras nerveux au-dessus de sa tête. Il faudrait voir ces misérables se moquer de mon excellent Victor parce qu'il est tombé d'un arbre !

Plein d'énergie et de vaillance, il avait l'air de se préparer au pugilat avec les élèves éventuels de son frère ; celui-ci calma son enthousiasme avec une question bien simple :

— Est-ce que le père t'a permis d'aller à Moscou ?

L'ardeur de Démiane tomba, et c'est d'un ton parfaitement calme qu'il répondit :

— Je ne lui en ai pas parlé.

Victor soupira ; c'était une habitude qu'il avait prise de son père.

— Mais, continua Démiane, je suis parfaitement certain qu'il refusera.

— Eh bien, alors ?

— Alors, j'irai sans sa permission.

Victor leva les mains au ciel, mais le ciel doit être habitué à ce geste, car il n'y accorde pas beaucoup d'attention.

— Et tu viendras avec moi ?

— Mon cher Démiane, ne me demande pas cela ! Je ne puis désobéir à notre père, encourir sa disgrâce... Toi, tu as pour excuse ton pen-

chant contrarié pour la musique ; mais moi...

— Toi, tu auras pour excuse ton amitié pour moi, et l'isolement où je vais être plongé. Songe donc, Victor, tout seul dans ce grand Moscou où je ne connais personne, je serai bien triste et bien abandonné ! Si tu viens, à nous deux nous formerons une petite famille, et de temps en temps nous irons voir M. Roussof ; on nous invitera peut-être bien à dîner le dimanche, et puis tu sais que madame Moutine a promis de passer chez ses parents les fêtes de Noël. C'est là que nous ferons de la belle musique !

Victor aimait bien la musique, mais il aimait mieux encore madame Moutine, et l'argument de son frère le laissait sans défense. Cependant son bon sens lui inspira une objection.

— Sans doute, dit-il ; mais si le père est fâché contre nous, nous ne pourrons pas revenir ici l'été prochain ; et pour avoir fait de la musique huit jours à Noël avec mademoiselle Roussof, — avec madame Moutine, veux-je dire, nous serons privés de nos vacances pendant tout l'été.

— Bah ! fit Démiane, avec le geste russe de la main qu'on peut ainsi traduire : Au petit bonheur ! l'été est si loin ! tandis que c'est dans

huit jours qu'il faudrait aller au séminaire. Tu ne veux pas venir ?

— Je ne peux pas, Démiane ! fit le pauvre garçon prêt à fondre en larmes.

— Comme tu voudras, répliqua son frère d'un air froid, et il lui tourna le dos.

C'était là un procédé auquel Victor était incapable de résister ; il courut après Démiane et lui mit la main sur le bras avec une douceur qui eût attendri un roc.

— Et si le père nous maudit, mon frère ? dit-il, si ému qu'il avait peine à parler.

— Tu crains de partager mon sort, tu veux rester à la maison, aimé et choyé, pendant que honni et déshérité j'irai chercher fortune tout seul ? Tu fais bien ; et ton parti est le plus sage, aussi, je ne t'en blâme pas, répondit Démiane d'un air dégagé.

— Le père aurait tant de chagrin ! fit Victor, le cœur gros.

— Et moi, crois-tu que je n'en aie pas, de chagrin, quand on me fait suivre une carrière qui me déplaît, quand on me prive de mon violon qui m'est aussi nécessaire que le sel et le pain ? Est-ce que tu te figures que c'est pour mon plaisir que je vais vivre pauvre comme Job pendant plusieurs années, au lieu d'en-

graisser paisiblement au séminaire d'abord, où vraiment on est bien nourri, bien traité, et où l'on ne fait pas grand'chose; et puis ensuite dans une jolie cure, avec une famille autour de moi? Si tu te figures que c'est par paresse ou par égoïsme que j'aime mieux quitter ma famille, briser mon avenir et affliger mon père, tu te trompes, Victor.

— Mais qu'est-ce que c'est alors? fit l'infirme, étonné de cette véhémence.

— Frère, répondit gravement Démiane, je crois que c'est cela qu'on appelle la vocation.

Victor se tut. La vocation était un mot pour lui qui s'appliquait uniquement aux choses religieuses, et il n'en comprenait pas bien le sens, appliqué à un art profane tel que la musique. Son frère s'en aperçut.

— Vois-tu, lui dit-il avec cette même gravité qui contrastait si étrangement avec le ton véhément et la violence enfantine de ses paroles précédentes, tu as appris que les martyrs se laissaient déchirer aux bêtes pour leur foi, que des missionnaires s'en allaient dans des pays sauvages pour convertir les idolâtres; pourquoi faisaient-ils cela? C'est qu'ils étaient poussés par une force dont ils n'étaient pas les maîtres; ils aimaient mieux être mangés par les lions et

égorgés par les sauvages que de vivre tranquillement en faisant des choses faciles et agréables. C'est cela qu'on appelle la vocation. Eh bien, moi, j'aime mieux vivre misérablement pendant dix ans, oui, Victor, pendant dix ans, gagnant à peine mon pain, portant des habits râpés, n'osant aller chez personne parce que je serai trop pauvre; j'aime mieux, s'il le faut, souffrir de la faim et mourir sur mon violon, que d'être prêtre et de renoncer à la musique!

Il était transfiguré pendant qu'il parlait ainsi; ses lèvres pâles faisaient paraître plus noir le duvet qui les ombrageait; ses yeux lançaient des éclairs; il s'était redressé, et sa taille svelte dominait de plus de la tête le corps voûté de son frère. Celui-ci le regarda avec une admiration craintive, puis avec une soumission touchante, avec une tendresse infinie dans la voix, il lui dit doucement :

— Mon frère, je te crois; puisque c'est pour partager ta misère et tes peines, je ferai ce que tu voudras.

Démiane le serra fortement sur sa large poitrine sans dire un mot, puis ils retournèrent au logis.

## XI

Paracha faisait la malle [de son frère, qui partait le lendemain, et tout en y empilant les chemises et les paires de bas, elle faisait la réflexion pratique que cette malle était beaucoup trop grande. On aurait dû la lui laisser pour elle, car les hardes de femme tiennent bien plus de place que les effets d'homme, chacun le sait; à quoi bon ce grand coffre, dans lequel tout allait ballotter!

— C'est une idée de Démiane d'avoir demandé celui-là à maman, qui ne sait rien lui refuser! Il prétend que ça lui sera plus commode pour s'asseoir dessus! Quelle idée!

Elle haussa les épaules, et pour protester contre la grandeur du coffre, elle appuya de toute sa force sur les bas et les chemises, pour les faire entrer dans les petits coins. Paracha en voulait un peu à tout le monde et à toute chose. Pourquoi avait-elle des frères? Si elle eût été fille unique, nul destin ne se fût montré plus heureux; ses deux frères, en venant après

elle, lui avaient littéralement coupé l'herbe sous le pied. Et puis, cette maison était si maussade ! Son père n'avait jamais le temps de s'inquiéter d'elle. N'eût-il pas mieux fait de lui chercher un mari que de gronder Démiane tout le long du jour ?

Gronder Démiane était en effet devenu pour le Père Kouzma une occupation régulière, une sorte de devoir quotidien dont il s'acquittait avec une âpreté extraordinaire ; il se reprochait de ne pas l'avoir fait plus tôt et essayait de réparer par l'abondance de ses allocutions présentes la négligence des temps passés. Son fils recevait ces sermons avec une soumission qui ne laissait pas de surprendre un peu le Père Kouzma, habitué à des rébellions plus sous-entendues qu'exprimées, mais faciles à deviner. Jadis Démiane écoutait la tête basse, les joues couvertes d'un rouge vif, avec des frémissements d'impatience dans les doigts ; la semonce terminée, il saluait son père, lui baisait la main à la hâte, et s'en allait au plus vite. Maintenant, il écoutait ces interminables allocutions avec une patience inaltérable, relevant parfois les yeux sur le prédicateur avec une expression de douceur et d'intérêt toute nouvelle ; il semblait essayer de tirer le plus de profit possible de ces

reproches accumulés sur des recommandations, le tout appuyé de menaces, si bien que plus d'une fois son père lui demanda s'il le comprenait bien.

C'est que, ayant pris la résolution de quitter la maison paternelle et de se dérober au sort qu'on lui avait préparé, Démiane, par un retour assez naturel dans une âme telle que la sienne, voulait laisser derrière lui un bon souvenir et emporter le plus possible de bonnes pensées. Il avait calmé sa fougue malicieuse, et depuis plus d'un mois, ni sa mère ni la servante n'avaient eu de folie à lui reprocher dans le domaine privé du ménage ; il était respectueux avec ses parents, affectueux avec les humbles et les pauvres du village, comme s'il eût voulu se faire regretter, et c'est en effet ce qu'il voulait, comptant sur l'indulgence que provoquerait à son endroit le souvenir de ces derniers temps. Il était même aimable et souriant avec sa sœur, bien que ceci fût à coup sûr la partie la plus difficile de la tâche qu'il s'était imposée.

Un autre effort était celui que lui coûtait constamment la mine désolée de Victor. Maintes fois il lui répéta que ses airs éplorés trahissaient leur secret ; le pauvre garçon était incapable de se contenir. L'idée de quitter pour jamais peut-

être une maison si chère, des parents si bons, lui mettait des larmes dans les yeux et un trouble complet dans les idées. Si quelqu'un avait eu le moindre soupçon du projet des jeunes gens, ils eussent été trahis par Victor cent fois par jour. Heureusement personne n'y pensait.

Pendant que Paracha accordait ses regrets à cette malle trop grande qu'on eût pu mieux employer, Démiane s'était rendu chez M. Rousof pour lui faire ses adieux. En réalité, bien qu'ayant tout préparé pour sa fuite, il était dans l'impossibilité absolue de la réaliser, vu qu'à eux deux, son frère et lui, ils n'auraient pas pu réunir trois roubles. Malgré sa confiance dans la promesse du médecin, Démiane était très-ému quand il entra dans son cabinet.

— Bonjour, lui dit M. Rousof, qui lisait le journal. Tu viens me faire tes adieux?

— Oui, monsieur, répondit hardiment le jeune homme, encouragé par le ton, non par les paroles.

— Tu t'en vas demain au séminaire?

— A moins que vous n'en décidiez autrement, monsieur.

Le médecin se mit à rire. Cette manière de lui rappeler ses engagements était fort de son goût.

— Tu ne m'as jamais demandé si je m'étais souvenu de notre entretien? fit-il d'un ton interrogateur.

— A quoi bon, monsieur! Si vous vous en souveniez, ce n'était pas la peine d'en parler; si vous l'aviez oublié, à quoi bon vous rappeler une chose qui n'avait pas été assez intéressante pour se graver dans votre mémoire?

— Peste! quelle dialectique! Il me semble que tu aurais fait des progrès au séminaire! Si l'on t'y renvoyait?

— Il en sera ce que vous voudrez, monsieur; cela dépend entièrement de vous, fit Démiane d'un air résigné.

— Eh bien, j'ai décidé que tu aurais à Moscou quatre leçons par semaine chez un de mes amis qui veut que ses deux fils apprennent à jouer du violon; on ne te payera pas très-cher, tu auras quinze roubles par mois pour tes quatre leçons; cela n'est pas brillant, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières. En outre, tu feras préparer les devoirs du Gymnase à Benjamin, qui est paresseux comme un loir; cela te prendra quatre ou cinq soirées par semaine, et je te donnerai aussi quinze roubles, ce qui fera trente. Crois-tu que tu puisses vivre avec un rouble par jour?

— Je ne sais pas, monsieur ; je pense que je le pourrai, car je suis décidé à tout supporter. Je vous remercie infiniment de votre bonté ; mais le soin de faire préparer les leçons de Benjamin sera l'affaire de Victor beaucoup mieux que la mienne, et je vous prie de le lui réserver. Je chercherai autre chose.

— Victor ! s'écria M. Roussof ; comment ! tu as débauché Victor aussi ?

— Oui, monsieur, répondit Démiane, avec un léger sourire de triomphe.

— Vous voilà deux sur le pavé, à présent ; ce n'était pas assez d'un ! Mais nous n'étions convenus que d'un seul ! Et puis, ton père, que va-t-il dire ?

— Vous lui direz, monsieur, quand nous serons partis, que j'emmène Victor comme une sauvegarde. Victor est si bon, si doux, si pur, d'un esprit si noble et si attaché à ses devoirs, que tant qu'il sera avec moi, rien de malheureux ne peut m'arriver. Victor me donnera de bons conseils ; il est économe, adroit...

— Il fera une excellente femme de ménage, je n'en doute pas, conclut M. Roussof. En effet, c'est une idée ; mais voilà un coup qui va être bien rude pour le Père Kouzma !

— Vous lui en adoucirez l'amertume, mon-

sieur, dit Démiane avec modestie. C'est vous qui lui apprendrez que je n'ai pu résister à une vocation impérieuse...

— Et c'est moi qui suis chargé de la commission par-dessus le marché? Dis-moi, mon garçon, est-ce que tu te moques de moi?

— Si ce n'est pas vous, monsieur, qui voulez-vous que ce soit? Il est tellement naturel que ce soit vous, que, si vous refusez de vous en charger, il verra tout de suite que vous m'avez aidé.

— Mon Dieu, que tu es malin! fit M. Roussof, surpris de ce bon sens. Et tu dis que Victor est plus malin que toi? A vous deux, vous allez remuer le monde!

— Je l'espère bien! répondit le sourire orgueilleux du jeune homme, mais ses lèvres restèrent muettes.

— Voilà qui change mes plans, reprit le médecin. J'avais mis vingt-cinq roubles dans cette enveloppe, pour te conduire à Moscou et t'aider à te débrouiller; il va en falloir cinquante... les voici; mais soyez économes à vous deux, car je ne suis pas riche.

— C'est un prêt, monsieur, répondit fièrement Démiane. Je vous remercie de bien vouloir être le créancier d'un pauvre diable comme

moi, mais je vous rembourserai le plus tôt possible.

— Soit, mon ami, c'est un prêt si tu le préfères, je n'y vois pas d'objection, bien que ce ne fût pas dans mon idée; je suppose pourtant que tu ne vas pas m'offrir un billet?

— Non, monsieur, ma parole vaut ma signature.

— Allons, c'est très-bien. Quel drôle de garçon tu fais! Et ton violon, comment vas-tu faire pour l'emporter?

— C'est l'affaire de Victor. Il m'a promis de le cacher quelque part.

— Il commence son rôle de femme de ménage? Vous ne perdez pas de temps, à ce que je vois. Et lui-même, comment l'emmèneras-tu?

— Il a demandé la permission de me conduire jusqu'à la station de poste. Au lieu de revenir avec notre cheval, il continuera sa route avec moi. Le paysan qui ramènera la télègue vous apportera un billet de moi, vous annonçant notre départ.

— Tu me fais l'effet d'Auguste avant la bataille d'Actium! Je t'admire! Dans huit jours, nous serons à Moscou. Va prendre congé de Benjamin, et ne lui dis pas que Victor le fera

travailler cet hiver; il est incapable de garder un secret plus de cinq minutes. Je suis enchanté que ce soit Victor; tu n'aurais fait qu'un piètre répétiteur, tandis que Victor en a le don, — le don de la patience surtout. Au revoir, mon ami, et bon voyage.

Quand Paracha, qui avait quitté la malle pour aller prendre une ou plusieurs tasses de thé, revint pour y jeter un coup d'œil, elle fut surprise de trouver que le coffre avait dû singulièrement rapetisser à l'intérieur. Les objets étaient bien à la place où elle les avait mis, mais ils remplissaient l'espace autrefois vide entre leur niveau et le couvercle. Victor, debout, appuyé contre la fenêtre, regardait cela d'un air détaché.

— Qu'est-ce que tu as fourré là dedans? demanda Paracha, indignée à la pensée qu'on avait touché à son œuvre.

— Des cahiers d'histoire sainte que j'ai prêtés à Démiane, tous mes anciens devoirs du séminaire; il y en avait une montagne, je les ai mis dessous pour ne pas chiffonner ton beau rangement.

— Tu as grand tort d'encourager sa paresse, grommela Paracha. En voilà un qui ne mourra pas d'un excès de travail. Tu n'as plus rien à y mettre? Ce n'est pas malheureux!

Dans sa mauvaise humeur, elle ferma la malle avec énergie, fit tinter la serrure, musicale comme toutes les serrures de ces coffres destinés aux classes inférieures, et qu'on paye plus cher, quand la « musique » résonne bien fort ; puis elle remit la clef à Victor.

— Tiens, donne-la-lui, à ce vaurien ; j'ai autre chose à faire que de m'occuper de ses hardes tout le jour !

Et elle s'en retourna à des travaux plus agréables, puisqu'ils étaient destinés à l'embellissement de sa propre personne.

Le lendemain, vers midi, après un repas sommaire, Démiane s'approcha du Père Kouzma pour demander sa bénédiction. La télègue était devant la porte, attelée du cheval qui servait au prêtre pour les travaux de la terre, et d'un autre loué pour la circonstance ; le propriétaire de ce dernier animal devait servir de cocher jusqu'à la station de poste où passait la diligence qui conduisait au séminaire. Le Père Kouzma n'avait pas l'intention de gronder son fils ce jour-là, ayant satisfait à ce devoir la veille, de manière à pouvoir se reposer pendant quelque temps. Il bénit son enfant et l'embrassa avec plus de tendresse que de coutume. L'excellente tenue du jeune homme pendant

ces derniers jours l'avait radouci à son égard.

Démiane, lui, était très-pâle ; une émotion qu'il retenait à grand'peine l'avait saisi devant cette mansuétude inaccoutumée ; il n'osait regarder ni son père, ni sa mère, ni Victor, et son projet faillit s'évanouir en fumée, car il allait peut-être tout avouer en demandant pardon, quand son père, jugeant qu'il avait oublié une partie de son devoir, lui dit d'un ton sévère :

— Et surtout plus de musique.

— Adieu, mon père ; adieu, ma mère, répondit Démiane d'une voix redevenue ferme. Tu viens avec moi, Victor ?

Victor s'avança vers son père, pour recevoir aussi sa bénédiction. Le prêtre, un peu surpris, avait l'air de lui demander pourquoi ce zèle pieux.

— Comme à Démiane, mon père, dit le pauvre garçon, honteux de sa fraude, et plus malheureux qu'un grand criminel.

— Soit, fit le Père Kouzma en bénissant son aîné. Ne t'attarde pas, la nuit vient si vite.

— Adieu, répétèrent ensemble les deux fils déjà sur le seuil.

Ils montèrent dans la télègue, le paysan fouetta son cheval, ils passèrent la barrière qui fermait l'entrée du village, jetèrent un dernier

signe de la main aux maisons grisâtres et s'entre-regardèrent, osant à peine croire au succès de leur entreprise.

— Oh! fit Victor avec regret, j'ai oublié quelque chose!

— Quoi? demanda son frère inquiet, le violon?

— Non, il est dans la malle, et nous sommes assis dessus. J'ai oublié de dire adieu à Paracha.

— Oh bien! il n'y a pas grand mal, fit Démiane en riant. Et puis, quand on oublie quelque chose, c'est bon signe. Cela veut dire qu'on reviendra.

La forêt, puis les champs, puis la chaussée poussiéreuse, tout cela passa comme dans un rêve, et quelques heures après, les deux frères se trouvèrent sur la grande route de Moscou, tout à fait libres et tout à fait seuls.

## XII

Le lendemain matin, la diligence déposa dans la poussière de M... les deux jeunes voyageurs, brisés de fatigue et dévorés d'inquiétude. Si l'on s'imaginait de courir après eux, que devien-

draient-ils, ces oiseaux envolés? C'est avec des mines de conspirateurs qu'ils quittèrent la station de poste, — pendant que leurs compagnons de route prenaient un repas détestable, — et qu'ils se dirigèrent vers le monastère.

— Et si le Père archimandrite nous met à la porte? demanda Victor, toujours disposé à voir tout en noir.

— Nous nous en irons! répondit Démiane. C'était lui qui avait gagné l'optimisme de Groucha, tandis que son frère devenait de plus en plus craintif.

Les jambes de Démiane faisaient de plus rapides enjambées que celles de Victor; il s'en aperçut, ralentit le pas et passa le bras de son frère sous le sien.

— Vois-tu, dit-il, il fait beau, le soleil nous accompagne; j'ai le cœur plein de chansons! Tous les airs de mon violon me dansent dans la tête!

Ils atteignirent bientôt le monastère, et furent reçus dans la maison des pèlerins par un frère lai à la mine avenante. Tout monastère possède sa maison de pèlerins, située à l'un des angles du quadrilatère formé par le territoire du couvent; ceux qui s'arrêtent dans cette ville et qui ne peuvent pas payer l'auberge,

les malades, les fatigués, sont accueillis là, pourvu qu'ils aient une apparence honnête, et, suivant leur position sociale, obtiennent une place au dortoir, sur le plancher de sapin, ou une chambre particulière, au choix de l'économe. Ceux qui n'ont pas de quoi manger sont nourris par les moines; les autres prennent leur repas à leur guise, soit en le faisant venir du dehors, soit en le préparant eux-mêmes. Les malades s'adressent à la pharmacie du couvent et sont le plus souvent guéris en peu de jours, leur plus grand mal étant la fatigue.

Démiane écrivit sur un petit morceau de papier : « Démiane Markof, humble pécheur, se présente devant le Père archimandrite pour lui demander sa bénédiction », et l'envoya porter à l'intérieur du couvent. Cinq minutes après, le frère reparut, riant malgré lui, sans doute de ce qu'il venait d'entendre.

— Par ici, mon jeune monsieur, dit-il en ouvrant une porte qui donnait dans un jardin; vous trouverez le Père archimandrite au bout de l'allée.

Rassuré par cet accueil joyeux qui lui parut un bon présage, Démiane entraîna Victor sous les bouleaux pleureurs, déjà dépourvus de leurs

feuilles , qui formaient une longue avenue conduisant à l'église , et sur une terrasse semi-circulaire qui dominait toute la vallée de la Bérésina. Ils trouvèrent en effet le Père Arsène.

Démiane s'approcha à petits pas ; à la vue de son juge, toute son assurance venait de tomber, et il se sentait en faute, non que l'air du vieillard fût rébarbatif, mais ses yeux bleu clair semblaient pénétrer si loin dans la conscience du jeune musicien, qu'il sentait pour la première fois la responsabilité qu'il avait encourue en emmenant son frère avec lui. Il voulait baiser la main du moine et recevoir sa bénédiction ; mais celui-ci le tint un peu à distance par un geste de sa main levée, et l'interrogatoire tant redouté de Victor commença avec quelque solennité :

— D'où venez-vous, jeune homme ?

— De chez mon père, Votre Grâce.

— Où allez-vous ?

— A Moscou.

— Avec la permission du Père Kouzma ?

— Sans permission, Votre Grâce.

— M. Rousof le sait-il ?

— Il le sait, Votre Grâce ; il m'a dit de vous présenter ses respects et de donner de ses nouvelles à sa fille, ainsi qu'à son gendre.

Le Père Arsène pensa à part lui que Démiane était d'une force peu ordinaire pour son âge, et qu'il irait loin sans avoir besoin de maître.

— C'est votre frère? dit-il en indiquant Victor; je crois l'avoir vu à Gradovka.

— Oui, votre Grâce.

— Que fait-il avec vous?

— Je l'ai prié de me suivre, afin de n'être pas seul dans la vie. Victor est beaucoup meilleur et plus sage que moi; ses conseils me seront utiles et salutaires.

— Hem! il ne me paraît pas que ses conseils soient si puissants sur vous, fit le moine d'un air sérieux, car je ne suppose pas que ce soit lui qui vous ait conseillé de partir ni qui vous ait prié de l'emmener.

Démiane baissa la tête, et Victor, le croyant vaincu, prit sa défense.

— Excusez-le, Votre Grâce, dit-il d'une voix tremblante, le pauvre garçon est si malheureux de se voir interdire la musique! Il n'a pu y résister... Nous nous aimons tendrement, Votre Grâce...

Le timbre de cette voix émue avait quelque chose de pénétrant qui alla au cœur du vieux moine. Il savait se souvenir de sa jeunesse et des orages que provoque dans le cœur une

domination despotique; il eut pitié de nos amis.

— Je parlerai à votre père, dit-il; mais c'est à condition que vous ne pousserez pas plus loin la rébellion. Vous lui écrirez que vous êtes honteux de votre faute, que vous espérez son pardon, et que vous vous soumettez humblement à ses ordres.

— Mais il exigera que nous retournions chez lui? fit observer Démiane.

L'archimandrite étouffa un sourire.

— Il est trop tard pour rentrer au séminaire, dit-il; vous en êtes expulsé de plein droit à l'heure présente.

Démiane faillit sauter de joie; son frère s'aperçut de son mouvement et lui saisit le bras; il se contint, mais ses yeux exprimaient tant de joie que le Père Arsène n'y put tenir.

— Petit brigand, dit-il en le prenant par l'oreille, au moins seras-tu un grand artiste?

D'un mouvement passionné, Démiane saisit la main du moine et la baisa avec effusion à deux reprises.

— C'est bon, c'est bon, fit le religieux en retirant sa main; tu es un grand coupable, et ton mentor que voilà ne vaut pas mieux que toi. La jolie sagesse que vous avez à vous deux!

De quoi allez-vous vivre, malheureux que vous êtes? qu'est-ce que vous allez manger?

— De la vache enragée, probablement, hasarda Démiane, qui se permit deux ou trois gambades, modérées cependant par la sainteté du lieu, péristyle d'une église, et consacré d'ailleurs comme toute la terre du couvent. Mais si vous saviez, Père Arsène, comme ça nous est égal! Voulez-vous que je vous fasse un peu de musique?

— Tu veux me payer en ta monnaie de singe, mauvais garnement, dit le moine, rajeuni par cette jeunesse, cette exubérance qui lui rappelait le temps lointain où, simple cadet de marine, il grimpait dans les cordages de son beau vaisseau de guerre. Eh bien, soit, allez chez madame Moutine, et dites-lui qu'à quatre heures j'irai la voir; qu'elle tienne son piano prêt.

Madame Moutine était toujours prête et son piano aussi. Elle accueillit avec bonté les fugitifs, dont son père lui avait annoncé la visite, et Victor put s'assurer qu'elle était heureuse. Son grand calme était toujours le même, mais un air de repos et de contentement avait remplacé la mélancolie des jours passés; le pauvre garçon éprouva une joie sincère à la vue de ce

bonheur, et sa tendresse désintéressée emporta de quoi se réjouir pendant les froides journées de solitude et d'hiver qu'ils allaient passer dans la pauvreté.

Une sonate, deux sonates, et le Père Arsène déclara que c'était assez; il engagea les jeunes gens à assister aux offices du soir, par esprit de pénitence, dit-il; en réalité, il avait envie de voir ce que dirait Démiane de ses chantres, dressés par lui avec un soin tout particulier.

La nuit étant venue, on se dirigea vers l'église du couvent. Au-dessus de la porte qui donnait sur l'interminable allée de bouleaux, le moine fit remarquer aux jeunes gens une peinture à fresque. C'était ce qu'on appelle communément le voile de sainte Véronique, la face du Christ sur un linge tendu aux deux coins supérieurs. Une lampe brûlait jour et nuit devant l'image sainte et permettait de la voir distinctement.

— Regardez, dit-il, si ce n'est pas un véritable prodige : lorsque les Français ont bombardé le monastère, en 1812, leurs biscariens ont frappé cette porte, à gauche, à droite, au-dessus, au-dessous de la face du Christ; le linge est tout troué, les projectiles sont restés dans la muraille; seul le divin visage a été épargné.

Démiane regarda l'image avec curiosité, pendant que Victor lui adressait une prière.

— Qui est-ce qui a peint cela? demanda-t-il.

— C'est un homme qui se trouvait ici lors du bombardement; il venait de finir son travail, la peinture n'était pas encore sèche, à ce qu'on m'a raconté. Il craignait de voir détruire son œuvre; il n'avait pas assez de foi. Il a fait autre chose dans le couvent; toutes les fresques sont de lui; et puis il y a tout en haut de la maison que j'occupe un belvédère où il a peint des choses bien curieuses... C'était un homme dans ton genre, ajouta-t-il en s'adressant à Démiane; il ne croyait guère qu'à la peinture, et il eût mieux aimé mourir que de renoncer à ses pinceaux.

— Vous me montrerez ce qu'il a fait, Père Arsène, n'est-ce pas? fit le jeune homme, laissant tomber le reproche indirect, et saisissant le fait qui l'intéressait.

— Oui, jeune curieux, tu verras cela demain. Viens demander au Seigneur le pardon de tes fautes passées et présentes; tu as de quoi t'occuper pendant toute la durée de cent offices.

Ils entrèrent dans l'église, et les jeunes gens restèrent un peu en arrière, pendant que l'archimandrite allait occuper son trône pontifical. Les moines, au nombre d'une soixantaine envi-

ron, vinrent deux par deux s'incliner devant lui; puis on lui offrit l'encens, qu'il bénit, et soudain une grandeur inconnue transfigura son visage. Les jeunes gens restèrent stupéfaits en voyant la majesté que pouvait revêtir cet homme si simple dans la vie ordinaire.

L'église était éclairée seulement par les cierges et les lampes qui brûlaient devant les images : une obscurité presque totale régnait dans les côtés et sous le péristyle intérieur, tandis que le dôme élevé au-dessus du centre s'emplissait d'une vague lueur, d'une sorte de buée lumineuse, produite par la cire et l'huile qui se consumaient lentement; la fumée de l'encens montait en spirales dorées jusqu'au haut de la coupole, et sur son trône l'archimandrite, éclairé par un gros cierge que tenait un moine debout auprès de lui, lisait les prières du rituel, d'une voix extraordinairement douce et faible. Il détachait nettement toutes les paroles sacrées; ses dents blanches et petites brillaient de temps en temps dans sa barbe d'argent qui descendait sur sa poitrine; son visage, encadré par ses longs cheveux semblables à de la soie blanche, semblait jeter une lueur mystique dans le chœur à demi obscur.

Démiane le regardait, caché dans l'ombre, et

se disait que cet homme était véritablement grand.

Tout à coup, l'archimandrite ferma le livre, le cierge s'éteignit, et la lueur blanche de son visage s'effaça. Une psalmodie sévère sur les cordes les plus graves de dix riches voix de basse commença lentement, à demi-voix, et le cœur de Démiane se serra. Tout ce que la vie peut mettre dans une âme humaine de supplications ardentes, d'espérances déçues, de résignation douloureuse, tout était dans ces simples phrases, courtes comme des sanglots, modulées comme des soupirs. Les ténors reprirent alors en majeur, et leurs voix jeunes et vibrantes parlèrent des luttes passionnées, des travaux de la vie, de la force et de la jeunesse pliées au labeur matériel pour vaincre des aspirations désormais défendues; puis les voix se fondirent en un ensemble harmonieux, et une prière humble, pénétrante, souvent répétée, afin d'attendrir la clémente Providence, réunit toutes les souffrances, tous les désirs dans une effusion de tendresse.

La voix du Père Arsène s'éleva au sein de ce crépuscule, et laissa tomber quelques paroles de paix; le cierge reparut auprès de lui, pendant que le chœur lui répondait en actions de

grâces ; puis le silence se fit , et il leva sa main droite pour donner la bénédiction . L'un après l'autre , les moines , vêtus de leurs robes traînantes , enveloppés dans les longs voiles noirs qui tombent de leurs hautes coiffures , vinrent s'incliner jusqu'à terre devant leur supérieur ; puis les lampes s'éteignirent , et le Père Arsène se trouva seul dans l'église avec ses protégés .

— Ah ! voulut dire Démiane , ce sont les chants du paradis !

Le moine lui imposa silence de la main .

— Demain , dit-il . La nuit appartient au Seigneur .

Ils sortirent à pas lents , pénétrés de respect et d'une sorte de crainte pour cet homme auguste que jusque-là ils avaient cru simplement bon .

### XIII

Le lendemain , nos amis quittèrent la maison des pèlerins aux premiers rayons du soleil . Ils étaient avides de courir en liberté , et voulaient tout connaître . Après une promenade qui les ramena au monastère mourants de faim , ils

apprirent que le Père Arsène les avait envoyé chercher pour prendre le thé. Ils coururent en hâte à ce que l'archimandrite appelait sa cellule, et qui était en réalité une jolie petite maison à deux étages au-dessus d'un rez-de-chaussée, construite en briques, claire, nette et toute parfumée d'une bonne odeur d'encens vieilli, attachée aux habits et aux meubles pendant de longues années.

Le moine les attendait dans sa petite salle à manger, où le samovar bouillait joyeusement et envoyait des torrents de vapeur jusque sur les vitres. Des petits pains ronds d'une blancheur extraordinaire remplissaient une corbeille, et pour ne pas soumettre ses hôtes au maigre du couvent, le Père Arsène avait fait apporter du beurre et de la crème, — produits réservés seulement aux malades et aux infirmes. Nos amis firent honneur au déjeuner, après quoi Démiane parla musique, comme c'était naturel.

— Qu'est-ce que tu dis de mes chantres ? demanda l'archimandrite, heureux de pouvoir enfin poser cette question dont la veille il n'avait pas voulu entendre la réponse.

— C'est magnifique, c'est... je ne peux pas dire ce que c'est. Je me sens bien peu de chose avec mon misérable violon auprès de la voix

humaine, de ces voix merveilleuses. Où avez-vous trouvé ces voix-là, Père Arsène ?

— Je ne les ai pas trouvées, elles sont venues toutes seules. Tout le monde chante juste ici.

— Oui, mais il y a autre chose que la justesse des voix, il y a... il y a quelque chose que je ne peux ni nommer ni définir, qui fait qu'une voix ne ressemble pas à une autre, et que chez vous on chante mille fois mieux qu'au séminaire.

Le Père Arsène posa gravement sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Il y a autre chose, en effet, mon ami, — quand tu auras trouvé cela sur ton violon, quand il chantera comme mes hommes ont chanté hier soir, comme ils chantent tous les jours du reste, tu seras un grand artiste, — alors seulement. Si jamais tu deviens orgueilleux, et tu le seras, car le péché d'orgueil est l'essence même de notre nature, — souviens-toi des chœurs de mes religieux.

Démiane était resté pensif, le Père Arsène sourit.

— Allons, viens voir mes peintures là-haut, dit-il d'un ton fort encourageant. Nos amis le suivirent dans l'escalier.

Le premier étage se composait de deux pièces et un cabinet de toilette, convenablement meublés, quoique sans luxe; c'était l'appartement de l'évêque quand il venait en tournée pastorale; l'archimandrite occupait au-dessus un logement disposé de même, mais beaucoup plus petit et plus humble. Comme Démiane s'étonnait de l'exigüité de ces pièces, le vieillard ouvrit une petite porte qui donnait dans un couloir obscur, puis une autre porte, et les jeunes gens qui l'avaient suivi se trouvèrent dans une sorte de *loggia* qui dominait toute la plaine et la vallée de la Bérésina.

— Voilà, dit le Père Arsène, ma promenade les jours où je ne puis pas sortir, quand j'ai la goutte. Croyez-vous que cela vaille bien quelques mètres carrés de plus en superficie dans mon appartement?

Démiane ne pouvait se lasser de contempler le paysage doré par l'automne : les grands sapins noirs tranchaient sur les masses jaune pâle des bouleaux grêles, sur la verdure effacée des prairies, et ses yeux se repaissaient de couleurs et de formes, comme à l'église ses oreilles s'étaient enivrées de musique. Il sentait mille choses nouvelles qu'il ignorait, qu'il ne pouvait même deviner, mais dont l'intuition con-

fuse le jetait dans une sorte d'extase troublée.

Comme il se retournait pour adresser une question, il fut tout surpris de voir les murs de la *loggia* couverts de peintures, et oubliant ce qu'il voulait demander, il s'approcha pour les mieux examiner.

C'était la reproduction exacte du paysage qu'il avait sous les yeux : la petite rivière, le pont démantelé, la plaine, et les routes blanchâtres qui escaladaient les collines, tout était là; mais sur le coteau l'artiste avait mis une batterie d'artillerie; dans la plaine, des bataillons; combattants et cadavres, tout était terni, usé par le temps; mais une sincérité extraordinaire donnait à cette œuvre, plus semblable à une enluminure qu'à un tableau, un aspect saisissant qui provoquait l'attention presque brutalement.

— C'est la bataille, dit l'archimandrite, qui avait suivi le mouvement de Démiane.

— Quelle bataille?

— Celle qui a respecté la face du Sauveur sur la porte du monastère et qui nous a laissé tant de cadavres à ensevelir.

— L'an XII?

Le Père Arsène fit un signe de tête affirmatif. *L'an douze*, tel est le nom sous lequel les Russes désignent sans périphrases et sans

adjectifs la sanglante épopée. Ces deux mots évoquent aussitôt un monde de souvenirs et de pensées, et après soixante ans on est surpris d'en trouver la trace encore fumante dans le cœur des paysans et des humbles.

— Mais comment se fait-il qu'on ait eu l'idée de peindre là, à cet endroit exposé au vent et à la neige, trois tableaux grands chacun comme une chambre ?

— Cela a été fait pendant la bataille, répondit le Père Arsène. Quand le malheur arriva, l'archimandrite de ce temps-là avait fait venir un peintre de je ne sais où, pour réparer les fresques de notre église, qui étaient très-endommagées. L'artiste était au monastère depuis quelques mois et travaillait tous les jours un peu, lorsque l'armée française, dans sa retraite, passa près d'ici. Nous fûmes bloqués et lui avec nous. Il était monté à ce belvédère pour voir le spectacle du combat, et il trouva cela si beau, si héroïque, qu'il alla chercher ses pinceaux et retraça à la hâte, sur le mur revêtu de plâtre, les scènes qu'il avait sous les yeux. Vous voyez ici les uniformes des Français, là les capotes grises des nôtres ; ce général, là-bas, a la tête remplacée par un biscaïen, que vous voyez dans le mur, sur ses épaules.

Démiane alla voir le bisciaïen qui avait emporté un morceau du paysage.

— Eh bien, le peintre y travaillait au moment où le projectile vint frapper le mur; comment ne fût-il pas blessé? Il était dans les desseins de la Providence de l'avertir de son imprudence sans le frapper. Cet homme resta néanmoins et termina son œuvre au milieu d'une grêle de mitraille, car il servait de point de mire. Il ne s'en apercevait même pas, m'a-t-on dit, tant l'ardeur du travail le détachait du monde entier, et il ne quitta le pinceau que lorsqu'il ne lui resta plus un pouce de muraille à couvrir.

— Démiane écoutait les yeux grands ouverts.

— Je comprends cela! dit-il avec enthousiasme, il ne songeait qu'à la peinture. Vois-tu, Victor, cela aussi, c'est la vocation. Je voudrais être cet homme, il aimait son art.

— Ce n'était pas un grand artiste, cependant, ajouta le Père Arsène avec un sourire; mais c'était un homme convaincu, et voyez, la main divine a préservé son œuvre, car après cinquante années elle est presque telle qu'au premier jour.

— La peinture reste, murmura Démiane, la musique s'envole.

— Te voilà jaloux! fit l'archimandrite en lui

pinçant l'oreille. La musique reste, puisqu'on l'imprime, et que tout le monde peut ou la jouer ou l'entendre, tandis que si tu n'étais pas venu ici, tu n'aurais pu voir ces peintures.

— Oui, soupira le jeune homme, le compositeur survit, mais le pauvre exécutant...

— Pas d'ambition, mon fils, pas d'ambition. Contente-toi, si tu ne peux faire mieux, de procurer quelques moments de pure jouissance à ceux qui t'écoutent, et n'envie pas ce que tu ne peux pas atteindre. Ce serait un mauvais sentiment.

Ils redescendirent, et quelques heures après la diligence emporta les deux frères sur la route de Moscou.

#### XIV

Le Père Kouzma fut très-frappé de l'abandon de ses fils, et sa colère légitime se trouva mêlée de beaucoup de chagrin. Il sentait vaguement qu'il n'avait pas montré envers Démiane assez de tendresse, et en même temps assez de sollicitude. Sans s'en rendre compte bien nettement, il croyait qu'il avait eu tort de laisser le jeune

garçon grandir en liberté, presque sans règle et tout à fait sans devoir ; il était incapable de sentir la force du sentiment artistique qui entraînait son fils dans une autre carrière, mais il pouvait comprendre qu'il fût trop tard pour plier au joug du séminaire cette tête qui jusque-là n'avait connu d'autre loi que son bon plaisir. Le résultat de ces réflexions fut de mettre plus d'amertume au cœur du pauvre homme, mais aussi plus d'indulgence, et quand M. Roussof, après avoir laissé passer le premier flot de la colère, revint à la charge et lui demanda ce qu'il comptait faire en présence du fait accompli, le prêtre lui répondit qu'il ne pouvait pas laisser ses fils mourir de faim.

— Je le pense bien, répondit tranquillement le médecin ; mais ils ne mourront pas, soyez-en certain : ils ont trop bonne envie de vivre !

— Si seulement il m'avait laissé mon Victor, soupira le père.

— Oui, vous avez toujours eu une préférence pour votre premier-né ; c'est cette préférence qui a éloigné de vous le plus jeune : on est puni de ces injustices-là, Père Kouzma, et rudement puni. Victor s'est attaché à Démiane précisément parce qu'il éprouvait, sans s'en rendre compte, le besoin de réparer votre injustice

à l'égard de son frère, et aujourd'hui l'aîné a suivi le plus jeune pour lui remplacer le foyer absent.

— C'est vous qui êtes la cause de tout, gronda le prêtre d'un air chagrin ; si vous ne lui aviez pas donné un violon, rien de cela ne serait arrivé !

— Alors, il serait arrivé autre chose, répliqua philosophiquement le docteur ; mais vous pouvez être assuré que Démiane ne serait jamais devenu un mouton de votre troupeau.

Sans s'arrêter à l'irrévérence de cette métaphore, le Père Kouzma soupira et promit d'envoyer dix roubles par mois à ses fils pour les aider à vivre, aussitôt qu'ils lui auraient fait parvenir leurs excuses ; de plus, il s'engagea à les laisser pendant deux ans essayer de se suffire à l'aide de ce léger secours, et de n'user de son autorité paternelle pour les rappeler auprès de lui que dans le cas où leur conduite serait répréhensible ou scandaleuse.

Quand l'annonce du succès de leur aventure arriva aux deux frères, ils étaient occupés à s'installer dans une chambre extrêmement modeste, située dans un quartier populeux de Moscou. Malgré l'exiguïté de leurs prétentions, ils n'avaient pu aborder les chambres particu-

lières, à cause du prix, et force leur avait été de se rabattre sur les garnis où on loue des *coins*.

Un lecteur français se figurera difficilement qu'on puisse louer un *coin* et non une chambre, cette chambre fût-elle un cabinet étroit comme un corridor, sans feu, sans air, mais muni au moins d'une porte qui donne à l'occupant l'illusion et la vanité de la solitude. Cependant les logements russes, même les plus pauvres, étant généralement composés de pièces très-grandes, mal disposées, qui se commandent sans couloirs ni dégagements, il a bien fallu admettre que les habitants de la dernière pièce en enfilade passeraient par toutes les autres chambres quand bon leur semblerait. Alors, pour pallier à cet inconvénient, on a imaginé des cloisons mobiles, non des cloisons, à proprement parler, mais des séparations formées soit de paravents, soit de rideaux d'étoffe soutenus par des tringles, ces tringles portées elles-mêmes par des colonnettes en bois tourné d'un prix très-minime et d'un effet gracieux.

Les propriétaires de garnis ne devaient pas s'arrêter en si beau chemin. Une grande chambre pour un monsieur tout seul? Mais on n'y gagnerait pas seulement de quoi mourir de faim! Étant donné un loyer de..., il ne suffisait pas de

gagner tant sur l'ensemble du loyer, il fallait encore que chaque pièce rapportât le maximum. Grâce au système des séparations, on mit deux lits dans une chambre, puis trois, et finalement quatre, un dans chaque coin, quand la pièce avait le bonheur de ne pas posséder son poêle précisément dans un angle, ce qui, malheureusement pour les maîtres de garnis, est la règle presque absolue. D'ailleurs, il est des accommodements avec bien autre chose que le ciel, et comme un coin ne signifie pas toujours un angle droit, on fit des coins dans les angles aigus, entre le poêle et le mur; seulement, ceux-là se louent moins cher. Les plus estimés sont auprès de la fenêtre, parce qu'il y fait plus clair. Cependant, en hiver, les coins de fenêtre tombent légèrement en discrédit, à cause du froid.

Les deux jeunes gens avaient espéré pouvoir se procurer une chambre où il n'y aurait que deux coins, et où par conséquent ils seraient seuls ensemble; mais celles-là sont très-recherchées, et ils ne purent en trouver; leur séjour dans l'hôtel où ils étaient descendus ébréçait considérablement leur modeste fortune, ils se décidèrent à accepter des coins dans de plus vastes logis, et ayant vu un jour collé à une

fenêtre un petit morceau de papier portant ces mots : « A louer deux coins pour deux jeunes gens tranquilles », ils s'entre-regardèrent en souriant.

— Sommes-nous des jeunes gens tranquilles, Victor? demanda Démiane.

— Je crois que oui, répondit le bon garçon, et ils entrèrent.

Le marché fut conclu après quelques pourparlers touchant la question d'argent, et le soir même ils se virent en possession de leurs lits respectifs. Les locataires des autres coins firent leur apparition vers neuf heures. L'un était un étudiant en médecine qui cachait soigneusement ses opinions nihilistes, car elles l'avaient déjà fait renvoyer d'une quantité considérable de coins; l'autre était un apprenti pelletier qui rapportait dans ses habits la plus abominable odeur de fourrures; mais ni l'un ni l'autre ne parurent mécontents de la physionomie de leurs nouveaux compagnons.

— Vous êtes du clergé? demanda l'étudiant à Victor, après l'avoir contemplé une minute sans mot dire.

— Oui, répondit-il innocemment; pourquoi?

— Cela se voit tout de suite.

Ce fut le seul éclaircissement que put obtenir

le jeune homme. Les deux anciens *coins* se mirent à fumer d'abominable tabac à bon marché, ce qui rendit Victor très-malade, mais il n'osa rien en témoigner. Démiane avait aussi froncé le sourcil; mais pour combattre la nausée, il accepta une cigarette de son voisin l'étudiant, et ce moyen homœopathique lui réussit parfaitement.

— Eh bien, on n'est pas trop mal? fit le jeune musicien le lendemain en se réveillant, quand il s'aperçut que les deux autres *coins* avaient disparu, sans doute pour vaquer à leurs occupations journalières.

— Non, pas trop. Si seulement ils voulaient bien ne pas fumer cet abominable tabac qui sent le chou! dit le pauvre garçon en souriant.

— On s'y fait, tu verras! Nous allons prendre un verre de thé pour nous consoler, et puis j'irai à la poste voir s'il y a des lettres.

Deux heures après, il revint de la poste avec un visage si joyeux que Victor resta bouche bée devant lui, n'osant questionner.

— Le père a pardonné, fit Démiane en entrant d'une voix contenue, mais chaude et vibrante.

Victor se précipita au cou de son frère et

fondit en larmes. Ils s'assirent tous deux sur un des lits, Démiane tenant son aîné toujours embrassé.

— Pardon ! pardon ! murmurait-il, ce n'est pas ma faute, Démiane ; je ne voudrais pas te faire de peine, mais j'étais si triste en pensant que le père était fâché contre nous ! Je ne t'en ai rien dit tout le temps, mais c'était lourd sur mon cœur, oh ! si lourd !

Il poussa un gros soupir, puis s'essuya les yeux et sourit à son frère.

— Tu es un ange, dit celui-ci, et moi, je ne suis qu'une bête. J'aurais dû songer au chagrin que tu devais avoir, tandis que depuis notre départ je n'ai songé qu'à la musique...

— C'est bien naturel, fit Victor, excusant Démiane, comme toujours ; pour toi, la musique est la grande affaire ! Que dit notre père ? lis-moi sa lettre ?

— C'est M. Rousof qui écrit ; nous allons tout de suite demander pardon au père, et il nous écrira lui-même. Et sais-tu ? il nous enverra dix roubles par mois !

— Qu'il est bon ! murmura Victor ; nous l'avons offensé, et non content de nous pardonner, il veut bien nous venir en aide !

Démiane n'avait point considéré la chose à

ce point de vue ; il devint grave et médita quelques instants.

— Il est bon, dit-il enfin, et je vais lui faire mes humbles excuses pour moi-même et pour t'avoir emmené sans permission. Si tu t'en repens, Victor, il faut t'en retourner : nous avons encore assez d'argent pour ton voyage ; je ne voudrais pas te savoir ici pendant que ton cœur serait là-bas.

Victor ne répondit pas sur-le-champ ; mais quand il leva les yeux sur son frère, une ferme et franche résolution brillait dans son regard.

— Je resterai avec toi, frère, dit-il ; à présent que le père a pardonné, je n'ai plus de remords, je n'ai plus de chagrin ; je suis content d'être avec toi et de pouvoir t'aider à vivre pour l'avenir.

Les deux frères se saisirent les mains et se regardèrent avec une tendresse et une confiance nouvelles.

La lettre fut bientôt écrite et mise à la poste ; puis, après un petit tour de promenade, nos amis rentrèrent chez eux. Leur dîner se composait de thé, de pain et de fromage, car il leur était impossible, tant qu'ils n'auraient pas touché le premier mois de leurs leçons, de se procurer un ordinaire plus coûteux. Mais l'appétit

de leur âge et les bonnes nouvelles reçues le matin firent trouver ce régal délicieux.

— A présent, fit Démiane quand ils eurent dévoré les dernières miettes et mis leur théière à sec, je vais nous donner un petit concert. Les doigts me démangent, depuis plus de huit jours que je n'ai touché à mon violon.

Il plongea dans la fameuse malle, au risque d'en troubler la savante économie, et en retira le précieux objet, accompagné de sa méthode qui ne le quittait guère ; les pages étaient usées aux coins, mais Démiane savait les exercices par cœur, et s'il regardait le cahier en travaillant, c'était purement par esprit de discipline. Il se fit un pupitre avec le samovar, et commença consciencieusement les premiers exercices.

Il ne jouait pas depuis deux minutes qu'un gémissement se fit entendre derrière la porte. N'y prenant pas garde, il continua. Un second gémissement, accompagné de profonds soupirs, suivit le premier sans perdre de temps... Surpris, il s'arrêta, l'archet en l'air ; le silence se rétablit. Après un instant, consacré à se persuader qu'il avait mal entendu, Démiane reprit ses exercices.

Ce ne fut pas un gémissement qui lui répondit, mais une plainte modulée, qui com-

mençait comme un bâillement, continuait comme une porte qui se ferme contre son gré, et se terminait en un hurlement effroyable.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Démiane, en s'arrêtant encore.

Personne ne répondant, il reprit son archet; mais au moment où il effleurait la corde, le même bruit se répéta.

— C'est le chien de la propriétaire! s'écria Victor en courant à la porte.

Un affreux épagneul noir entra, roulant des yeux en boule de loto, comme dit le peuple, à fleur de tête, disent les gens du monde, d'une façon beaucoup moins pittoresque. Gros, vieux, poussif, légèrement rongé sur le dos, cet être disgracié de la nature entra, s'arrêta au milieu de la chambre, et regarda nos amis.

— Tu veux entrer? lui dit Démiane. C'est bon, assieds-toi là, et laisse-nous tranquilles.

Protestant de toute la colère allumée dans ses yeux de grenouille, le king-charles déclara qu'il ne s'assiérait pas; mais le jeune homme ne le regardait plus, ce que voyant, l'animal s'assit avec précaution sur sa queue.

— Bzz! fit l'archet sur la note la plus grave.  
— Ouaouh! répondit le chien en levant son nez vers le ciel en une ligne complètement ver-

ticale, si bien qu'on ne voyait plus sa tête cachée par son cou gras et pelé, rose par places.

— Il n'aime pas la musique, Démiane, dit Victor d'un air consterné.

— Va-t'en alors ! fit notre ami, on n'a pas le droit de ne pas aimer la musique.

Mais le chien n'avait pas envie de s'en aller, et à l'invitation pressante qui lui en fut faite, accompagnée d'une démonstration encore amicale, mais déjà énergique, il répondit en montrant les dents, et en restant obstinément assis.

— Donne-lui du sucre, suggéra Victor, qui n'aimait pas les moyens violents.

Avec quelque regret, car le sucre est cher, Démiane prit un morceau de la précieuse substance et l'offrit au chien. Celui-ci se laissa éconduire, et après avoir fermé soigneusement la porte, le jeune musicien retourna à son violon. Au bout de deux mesures, les appels les plus déchirants firent retentir la maison de la cave au grenier ; mais Démiane était décidé à ne pas en tenir compte, et invitant Victor à se boucher les oreilles, il s'escrima de son mieux pendant cinq minutes.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et la propriétaire entra blême de fureur, son chien sous le bras.

— Il n'y a pas de bon sens, s'écria-t-elle, à faire crier une pauvre bête de la sorte. Qu'est-ce que vous êtes venu faire avec votre musique? Je n'ai ici que des gens tranquilles, et je vous défends de jouer du violon, entendez-vous?

— Vous auriez dû l'écrire sur votre papier collé à la fenêtre, répondit Démiane, qui sentit la colère lui monter au visage.

— Ça y était, monsieur!

— Comment, ça y était? C'est que je ne sais pas lire, alors.

— Oui, monsieur, ça y était; il y avait qu'on ne voulait que des gens tranquilles.

— Eh bien, nous ne sommes pas des gens tranquilles?

— Non, on n'est pas des gens tranquilles quand on joue de la musique, et quelle musique! Encore si c'était du piano, au moins on sait ce que c'est!

— Est-ce que votre chien aime le piano? demanda tranquillement Démiane.

— Il ne peut pas le souffrir, le pauvre chéri! Mais vous allez finir, ou bien vous vous en irez.

— Nous nous en irons, chère madame; je serais désolé de contrarier votre chien.

Quand elle vit le jeune homme si décidé à ne pas céder, la propriétaire fut moins belliqueuse.

— Il s'y accoutumera peut-être, dit-elle, ce cher trésor ; essayez ; mais s'il ne s'y accoutume pas, il faudra vous en aller.

Le trésor ne s'y accoutuma point, au contraire, et au bout d'une demi-heure Démiane déclara qu'il aimerait mieux marcher sur les genoux que d'écouter plus longtemps un pareil concert. Mais comme ils avaient payé une semaine d'avance, et que nos amis n'étaient pas assez riches pour supporter deux loyers, Démiane prit son violon sous son bras, et pendant quatre jours, que le ciel clément voulut bien lui accorder sans pluie, il alla charmer les bouleaux du champ des Vierges, hors la ville, où personne ne l'écouta et où les chiens errants ne parurent point posséder pour la musique l'antipathie de leur congénère aux yeux de grenouille.

## XV

Les deux frères apprirent bientôt qu'il est très-difficile de se loger quand on joue du violon ; pendant plusieurs semaines ils errèrent de coin en coin, toujours évincés, soit par les

propriétaires, soit par leurs compagnons de chambre, que les exercices de Démiane troublaient dans leurs méditations. Enfin, M. Roussof ayant trouvé une leçon de plus pour le jeune musicien, nos amis se virent assez riches pour prendre une chambre à eux seuls, et c'est le cœur gonflé d'orgueil que Victor se mit à la recherche de cet Éden.

Après quelques jours de courses infructueuses, il finit par arriver tout au bout de la ville, dans un quartier écarté, près de la gare du chemin de fer de Nijni-Novgorod, devant une maison de bois composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, dans lequel un propriétaire ingénieux avait fabriqué une soupenle, et extrêmement vieille, si bien qu'elle s'en venait tout doucement vers les passants, menaçant un beau jour de tomber dans l'étroit jardinet qui la séparait de la rue. Les rondins frustes qui la composaient la rendaient pareille à une cabane de paysan ; mais des stores de calicot bien blanc descendaient au tiers des fenêtres que tapissaient à l'intérieur des plantes chargées d'une riche verdure ; Victor s'était arrêté à contempler cette modeste demeure.

— Comme on serait bien là, se disait-il, s'il y avait quelque chose à louer !

Il y avait précisément un petit carré de papier à l'une des fenêtres; il s'approcha et lut avec satisfaction : « A louer une chambre pour deux messieurs célibataires. »

Plein d'espoir, il sonna à la petite porte, jadis peinte en jaune; une femme d'environ quarante ans, à l'air triste, pauvrement vêtue, vint lui ouvrir, et il se sentit aussitôt pris de sympathie pour elle.

— C'est vous la maîtresse du logis? lui dit-il sans cérémonie; je viens pour la chambre à louer.

— Entrez, dit la femme triste; c'est par ici.

Elle ouvrit une porte, et Victor vit une jolie petite chambre meublée de deux lits en fer, d'une table de toilette, d'une autre table et d'une étagère. Toute la paroi du fond était occupée par un piano ancien, monté sur quatre pieds ronds ornés de chapiteaux en cuivre, à la mode du premier empire; affreux piano, qui devait avoir un son aussi grêle et aussi sec que le bruit des sauterelles en été. Le papier, d'un bleu vif, donnait une impression de joie et de paix à cette chambrette.

— Si le piano vous gêne, dit mélancoliquement la propriétaire, on pourra l'ôter, mais je ne sais pas trop où on le mettra.

— Il peut rester là, dit Victor, dissimulant sa

joie. Mais je dois vous dire que mon frère joue du violon; est-ce que vous pensez que cela vous dérangera?

— Non, fit-elle. Cela ne me dérangera pas. Mon mari jouait aussi du violon dans les bals chez les particuliers, mais il est mort.

— Cela vous fera peut-être de la peine? demanda Victor, toujours plein de compassion pour les misères humaines.

— Non, je crois plutôt que cela me ferait plaisir. Il y a un autre locataire dans la chambre à côté; je lui demanderai, mais je ne pense pas que cela le gêne; il travaille chez un luthier allemand, et il apporte ici des manches de violon et toute sorte de choses extraordinaires pour travailler à son compte le soir et les jours de fête.

Victor resta pensif; mais un homme qui faisait des violons ne pouvait pas redouter la musique.

— Et combien par mois, votre chambre?

— Huit roubles, avec le linge et le samovar.

C'était beaucoup relativement aux ressources de nos amis; Victor marchanda pendant une heure et obtint une diminution de deux roubles, ce qui était un bon marché fabuleux.

— Et pour la nourriture, dit la propriétaire

toujours affligée, quand vous voudrez, je vous ferai à dîner pour vingt-cinq kopeks par personne, de la soupe et un plat.

— C'est entendu, répondit le jeune homme.

Il se hâta de s'assurer ce palais, puis il retourna vers son logis, plein de joie et d'orgueil. Il s'applaudissait en lui-même de sa négociation, et peu s'en fallut qu'il ne se crût diplomate.

Démiane ne fut pas moins content de la chambre bleue ; c'était un peu loin, c'était même très-loin de tout, mais : — Tu verras comme ce sera joli au printemps ! disait Victor. Et puis ils étaient seuls dans leur chambre ! Cette solitude ne pouvait assez se payer. Leur déménagement s'effectua sans grands frais : ils prirent leur malle chacun par une poignée, et portant avec eux toute leur fortune, un beau soir de novembre, ils entrèrent dans leur nouvelle demeure.

Quand Démiane se fut assis et qu'il eût essuyé son front moite :

— Il me semble, dit-il, que nous allons être très-heureux et commencer une nouvelle existence.

Ils avaient à peine eu le temps de regarder leurs meubles qu'on frappa à la porte.

— Ce doit être la propriétaire qui vient nous demander si nous voulons le samovar, dit Victor.

Il ouvrit avec empressement. Ce n'était pas la propriétaire, mais un petit homme blond, si blond qu'il en paraissait blanc, avec une barbe rousse clair-semée et des yeux bleu faïence, aussi vifs et aussi mobiles que les yeux faïence le sont peu en général.

— Bonsoir, dit-il en s'arrêtant sur le seuil. Je suis votre voisin, je loge dans la chambre à côté. La propriétaire m'a dit qu'il y a un de vous qui joue du violon. Moi, j'en fais, des violons. Permettez-moi de faire votre connaissance et de me présenter moi-même : André Stépanitch Ladof, du gouvernement de Voronège, tombé à Moscou par hasard et employé chez Miller, luthier à l'Ivanovskaïa.

Après avoir débité ce discours tout d'une haleine, il salua et se tint debout, attendant une réponse.

— Victor et Démiane Markof, dit le jeune musicien en souriant; je suis un futur grand artiste, si je puis y parvenir, et mon frère est mon prophète, en attendant mieux; fils de prêtre, du gouvernement de Koursk, et très-enchantés de faire votre connaissance.

Les jeunes gens se serrèrent la main, et André entra tout à fait.

— Voyez-vous ce piano? dit-il en indiquant le maigre instrument, je l'ai démolé complètement l'an dernier pour apprendre, et je l'ai reconstruit tout seul. Par exemple, je ne dis pas qu'il en soit meilleur pour cela. Jouez-vous du piano?

— Un peu, dit Démiane, mais si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Le petit homme blond se mit à rire :

— J'ai connu, dit-il, un monsieur qui jouait de la flûte et qui avait appris le piano pour s'accompagner lui-même pendant qu'il jouerait, quand il n'aurait personne pour lui rendre service. Je ne prétends pas vous donner le conseil d'en faire autant, mais un violoniste devrait toujours savoir jouer du piano, quand ce ne serait que pour remettre son accompagnateur dans le bon chemin quand il se trompe. Messieurs, veuillez passer chez moi, pour prendre une tasse de thé : vous avez autre chose à faire ce soir que de vous occuper de ménage ; je serai heureux de vous voir accepter mon hospitalité.

Le singulier petit homme guida ses hôtes improvisés dans la chambre voisine, qui offrait l'aspect le plus bizarre. Des morceaux d'ivoire,

d'ébène, d'acajou, gisaient péle-mêle dans un grand bol russe jadis rouge et or, complètement terni par le frottement de tous ces angles. Un écheveau inextricable de cordes de toutes grosseurs, accroché à un clou, descendait jusqu'à une table placée en travers de la fenêtre et couverte d'outils de toute forme; une odeur de colle forte assez prononcée remplissait l'appartement; mais pour l'instant elle était déguisée par le parfum du thé bouillant et la vapeur âcre du charbon contenu dans le samovar. Une assiette pleine de biscottes, et une corbeille contenant deux petits pains blancs, témoignaient de la munificence de l'hôte.

— Ne faites pas attention, dit-il, à toutes ces choses qui sont sur les murailles; il n'y a dedans aucun esprit malin.

Naturellement, nos amis regardèrent de tous leurs yeux les objets auxquels il ne fallait pas faire attention. Leurs formes étaient en effet propres à faire supposer quelque maléfice, quelque incantation secrète. C'étaient tout simplement des boîtes et des manches d'altos et de violons; mais ces pièces inachevées avaient quelque chose de mystérieux et de fantasque; les trous noirs surtout, au milieu des boîtes, évoquaient l'idée de quelque démon prêt à

surgir. Comme la propriétaire s'en retournait après avoir apporté la crème, un bruit étrange se fit entendre dans une des boîtes, la plus grande, suspendue à la hauteur de la tête d'André. Ce bruit se répéta, semblable à une plainte; puis un grattement fit résonner l'instrument sonore. Les deux frères s'entre-regardèrent avec un certain frisson.

— Y aurait-il un esprit malin? fit André, qui par nature semblait imperturbable. S'il y en a un, qu'il se montre. Parais! cria-t-il d'une voix tonnante, en étendant les bras vers l'objet.

Le gémissement se répéta faiblement, aigu comme une aiguille, et le même grattement se réitéra avec une force nouvelle. Au moment où André s'approchait avec la bougie pour vérifier la cause d'une manifestation aussi insolite, pendant que nos amis se regardaient avec une vague inquiétude, la tête d'un petit chat gris apparut au bord de l'âme de l'alto, surmontant deux petites pattes très-bien garnies de griffes, qui s'efforçait de soulever le corps du chaton.

— Comment, c'est toi qui nous fais des peurs semblables? dit André, qui, à ce qu'il paraît, avait observé ses hôtes sans avoir l'air d'y prendre garde; c'est toi, Petit-Gris? Comment diable as-tu fait pour monter là dedans? Tu y

auras sauté de dessus la commode? Et tu as fait la sieste? Et maintenant tu veux de la crème? Comment t'y prendras-tu pour descendre, à présent? Ce n'est pas tout d'occuper une position élevée, il faut savoir la quitter noblement; demande plutôt aux ministres, quand on en met d'autres à leur place!

Petit-Gris, très-perplexe, était venu à bout de se jucher des quatre pieds sur le bord du trou; mais la distance de son poste à la table était formidable pour un si petit corps. Il avait beau faire le gros dos et agiter sa queue en guise de balancier, son équilibre était des plus instables.

— Ne dirait-on pas la politique européenne? dit André en le voyant osciller. Allons, viens, mon ami, et apprends que les grandeurs sont parfois un fardeau bien pénible.

Il prit délicatement le chat sous le ventre, l'enleva en l'air, lui fit faire ainsi le tour de sa tête, puis le déposa sur la table, où cet animal encore dépourvu d'éducation morale, et probablement destiné à ne jamais en avoir, se dirigea immédiatement vers le pot de crème.

— Attendez! fit André en l'arrêtant dans sa marche, non sans rencontrer une résistance énergique.

Il lui versa de la crème dans une sou coupe, et le chat se mit à la laper avec une satisfaction évidente, après quoi il s'assit, et clignota des yeux à toute la compagnie, tout en passant sa langue sur ses babines avec une lenteur voluptueuse.

— Si jeune, dit André en versant du thé à ses nouveaux voisins, si jeune, et il a déjà tous les vices ! Ah ! messieurs, le monde est bien fait ! Rien n'est mieux fait ! Le Petit-Gris est né paresseux, gourmand et voleur, et admirez la Providence ! Je me trouve là tout à point, avec une boîte d'alto pour sa sieste et de la crème pour son souper ! Quelle prévoyance !

Les deux frères ne comprenaient guère l'ironie et gardaient le silence, faute de savoir que dire ; Victor se hasarda cependant :

— Ce chat est à vous ? dit-il d'une voix timide.

— C'est là qu'éclate dans toute sa beauté la puissance occulte qui nous gouverne, répondit André, non, messieurs, non, mes amis, osé-je dire, Petit-Gris n'est pas à moi ; il appartient à ma propriétaire, et c'est moi qu'il chérit ! Non-seulement il me chérit, mais par une loi mystérieuse d'affinité, moi qui ne me soicie point de lui, je l'héberge et je le nourris ; il couche sur mon propre oreiller, messieurs, et la nuit, quand

je bouge et que je le dérange, — involontairement, je vous prie de le croire, — il m'allonge un coup de patte pour me faire rentrer dans l'ordre et la soumission qui sont l'apanage de l'homme vis-à-vis de la bête, quand une fois il lui a permis l'accès de son domicile.

— Vous aimez les chats? demanda Victor, qui comprenait de moins en moins.

— Moi? pas du tout! Je ne les aime ni ne les crains; ils ne me sont rien de plus que les autres animaux.

— Mais alors pourquoi êtes-vous si bon pour celui-ci? fit Démiane, qui sentait quelque chose de caché sous ce bavardage en apparence futile.

— Parce que, fit André en appuyant le plat de sa main sur le bord de la table, si je permets à cet animal d'entrer chez moi, je lui dois aussi l'hospitalité, dans le sens véritable du mot. Il vient à moi avec confiance; devrais-je le trahir dans ce noble sentiment et me faire mépriser par un chat — quel chat! un tout petit chat, — pour avoir agi déloyalement envers lui? J'aurais dû lui interdire l'accès de cette chambre, j'ai manqué d'énergie pour le faire, et d'ailleurs les chats se faufilent partout! J'ai bien un peu résisté, mais faiblement; il a senti mon infériorité.

rité et s'en est servi désormais pour me dominer complètement. C'est l'histoire éternelle de l'homme et de la femme, de Samson et Dalila, des peuples et des gouvernants. Petit-Gris, tu es à la fois une leçon de morale et une leçon d'histoire!

Le chat regardait tour à tour les trois jeunes gens, en ouvrant et fermant ses yeux verts, dont la pupille apparaissait comme une ligne noire à peine renflée au milieu. Les jeunes gens écoutaient ébahis, et Victor se demandait si leur hôte n'était pas un peu fou, quand celui-ci se tourna vers Démiane.

— Quel âge avez-vous? lui dit-il, si toutefois ma demande n'est pas indiscrete.

— J'ai dix-huit ans, répondit le jeune homme, un peu honteux de n'être pas plus âgé.

— Et vous?

— Bientôt vingt, répondit Victor avec assurance.

Vingt ans, c'est un chiffre, et on peut l'avouer le front haut.

— Vous êtes bien jeunes pour tenter le grand plongeon! Mais on s'y fait plus vite. J'étais plus jeune que vous quand j'ai fait pleine eau dans le borbier de la vie.....

— Vous n'avez pas toujours été luthier?

demanda Démiane, qui venait enfin de saisir un fil conducteur.

— Ah ! vous avez vu cela, jeune homme ? Pas mal, pour un commençant. Non, mes voisins et amis, je ne suis luthier que depuis quatre ans ; jusque-là, j'étais étudiant à la Faculté de droit dans cette bonne ville de Moscou, et je n'avais plus qu'une année de travail devant moi pour obtenir ma licence, quand je me suis fait luthier, — un beau métier, messieurs !

— De votre plein gré ? demanda Démiane, enhardi par la certitude d'être sur la piste de la vérité.

— De mon plein gré, si l'on veut. Oui, en ce sens que j'ai mieux aimé être luthier que bottier ou commis au bazar ; mais ce n'est pas de mon plein gré que j'ai brisé ma carrière ; pourquoi vous le cacher d'ailleurs ? Ce n'est pas un mystère, et puis ce n'est pas vous qui chercherez à me nuire ! J'ai été compromis dans un esclandre à l'Université, comme un imbécile que j'étais ; j'ai frisé la Sibérie ; heureusement que je m'en suis tenu là. Mais il n'y avait plus de carrière administrative pour moi, et, ma foi, je me suis mis à faire des violons ! Voilà mon histoire.

Démiane était resté silencieux ; au bout d'un instant il formula ainsi sa pensée :

— Vous avez dit tout à l'heure, — je vous demande pardon, — que vous étiez un imbécile d'avoir pris part à cet esclandre; c'était une réclamation, je crois; vous vouliez donc des choses déraisonnables?

— Eh non! rien de déraisonnable! Mais c'est la forme qui était stupide! On ne fait pas de tapage quand on a le droit pour soi! On attend son heure, et quand elle est venue, on parle. Ce n'est pas en cassant des chaises qu'on réforme des abus!

Victor tombait de fatigue et entendait à peine la conversation que son frère venait d'engager avec leur nouvel ami; au bout d'une demi-heure, Démiane se leva et, tendant la main à leur hôte :

— Je crois, lui dit-il, que je vous importunerai souvent, car j'ai tout à apprendre, et vous me paraissez un bon professeur.

— Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez, répondit celui-ci, même à faire des violons, si vous voulez.

— A faire des violons? répéta Victor, qui se réveilla tout à coup.

— Et des projets de loi pour un temps extrêmement éloigné, un temps où ni Petit-Gris, ni vous, ni moi ne serons plus de ce monde, dit André en les éclairant jusque chez eux.

## XVI

Victor passait ses soirées avec Benjamin Roussof; celui-ci eût préféré Démiane, mais indubitablement ses études gagnaient à la surveillance de l'aîné, plus sérieux et plus difficile à troubler, malgré sa grande timidité. Victor avait un fonds de patience inaltérable, là où son frère n'avait que de la volonté; la patience et la persistance sont souvent confondues, et pourtant elles diffèrent essentiellement; celle-ci admet des impatiences, des révoltes que l'autre défend; Démiane savait résister au sort, vaincre les obstacles matériels, lutter avec les difficultés du mécanisme, avec celles que lui suscitaient à tout moment ses élèves paresseux ou volontaires, car il voulait arriver, et il était décidé à tout subir dans ce but; — mais la vraie patience qui reprend dix fois la même œuvre toujours renversée par la main capricieuse du destin, qui la reprend sans colère, sans rage intérieure, sans mauvaise humeur, même cachée, celle-là était l'apanage de Victor et devait lui rester.

Un jour, au moment où Démiane se préparait à sortir pour donner ses leçons, dont le nombre avait augmenté, Victor l'arrêta par le bras d'un air timide :

— Te serait-il désagréable, lui dit-il, de me voir gagner ma vie à un ouvrage manuel ?

— Cela dépend, répondit Démiane en souriant, car il croyait à une plaisanterie. Si c'est de casser du bois ou de charrier des briques, je serais bien aise de te voir t'en abstenir.

— Ce n'est pas cela, fit Victor de plus en plus confus, comme s'il avouait quelque faute ; mais André m'a demandé si je voulais travailler avec lui chez son patron ; on gagne beaucoup d'argent, à ce qu'il paraît, quand on est devenu habile... J'aimerais cet état, si tu n'y faisais pas d'objection.

Démiane était devenu sérieux ; en s'apercevant qu'il ne savait rien et qu'il avait tout à apprendre, il s'était mis lui-même dans le chemin de la sagesse, et sur cette route il avait rencontré une foule de choses qu'il connaissait fort bien, mais dont jusque-là l'utilité ne lui avait pas paru démontrée. Entre autres, il avait reconnu qu'une vie de privations est belle et aisée dans l'avenir, mais que dans le présent elle exige une singulière abnégation de tous

les jours. Il avait vu aussi que son frère souffrait de gagner moins que lui, — non dans son amour-propre, le pauvre Victor ayant fait depuis longtemps bon marché des vanités terrestres, mais dans son amour fraternel, et se reprochait de coûter à son frère plus qu'il ne lui apportait. Un juge moins prévenu se fût rendu compte que, grâce à l'appoint inévitable des habits plus frais et d'une consommation plus considérable de linge blanc, Démiane, qui sortait davantage, dépensait aussi beaucoup plus; mais Victor ne voulait ni ne pouvait considérer les choses à ce point de vue.

— J'aimerais tant à faire des violons, insistait-il, sur le ton de la prière; tu sais bien que celui que tu as est insuffisant; quand je saurai, je t'en ferai un...

Démiane attira son frère à lui; ils ne s'embrassaient plus guère, car ils avaient passé l'âge des effusions enfantines; mais de temps en temps une bonne étreinte les retrempait dans le cœur l'un de l'autre.

— Tu sais bien que je ne puis pas refuser cela, dit le jeune musicien, et pourtant je le devrais, car tu vas te fatiguer et peut-être te rendre malade.

— Oh! pour cela non, dit Victor en riant,

tant il se sentait heureux ; tu connais ma paresse naturelle , je crois que tu peux te reposer là-dessus pour t'assurer que je n'en ferai jamais trop.

Démiane hocha la tête. Dans leur petit ménage, c'est Victor qui avait pris toutes les charges matérielles ; c'est lui qui apportait de l'eau, qui faisait la chambre, qui s'occupait des menus détails de la vie, et cet arrangement leur avait semblé tout naturel.

— Enfin, dit le musicien, fais comme tu voudras, mon frère, et ce sera pour le mieux.

Le lendemain matin, Victor suivit André chez le luthier Miller. Ce qu'il y apprit, ce qu'il y gagna, sont des choses en soi peu intéressantes, et il ne fit pas grand bruit de son apprentissage. En rentrant, il avait l'air content ; sa santé paraissait s'améliorer par ce changement de milieu et les longues promenades qui en étaient la conséquence. M. Roussof, en apprenant cette résolution, lui témoigna plus d'amitié ; seul Benjamin se moqua de lui pendant trois jours, et puis personne n'y songea plus.

Quelques semaines après, un dimanche, pendant que nos amis s'occupaient à mettre

de l'ordre dans leur intérieur, fort compromis par l'absence journalière de Victor, André frappa à leur porte et passa aussitôt son nez camus entre les deux battants.

— Êtes-vous très-occupés? leur dit-il.

— Oui et non; pourquoi faire?

— C'est que si vous aviez le temps ce soir, je vous aurais menés dans un bal d'Allemands; cela en vaut la peine.

— Un bal payant? demanda Victor, toujours pratique.

— Oui, une *gesellschaft*, comme ils disent, un club, comme nous appelons cela, nous autres. L'entrée n'est pas chère, le niveau n'étant pas très-relevé; qu'en dites-vous?

Victor regarda Démiane en hésitant: pour sa part, il ne se sentait aucune envie d'aller voir danser qui que ce soit; mais son frère s'était levé avec une certaine animation.

— Combien l'entrée?

— Trente kopecks; ce sont les employés de Miller qui m'y ont introduit; ils vous présenteront, car il faut être présenté, mais cela n'engage pas à grand'chose. Vous pouvez vous griser, à condition que vous ne ferez pas de bruit; si vous faites du bruit, on vous mettra à la porte, — avec peu de précautions, j'en

conviens, — mais pas tout à fait sans égards.

Démiane regarda Victor, puis baissa les yeux ; il avait grande envie de voir un bal, ce bal fût-il une *gesellschaft* allemande, lui qui n'avait jamais lancé le plus petit coup d'œil dans le monde, même par une porte entrebâillée ; mais il n'osait le dire.

— On se moquera de moi, dit Victor avec hésitation ; il comprenait le désir de son frère, mais il avait si peur d'être tourné en ridicule ! Vas-y sans moi, Démiane.

— Non, répondit fermement celui-ci, je n'irai nulle part sans toi.

— Pendant que vous vous livrez à cet assaut de générosité, dit André, je vais broser mes plus beaux habits : le frac n'est pas de rigueur, vous savez... chez les Allemands !

Sa tête disparut, et Victor regarda son frère d'un air suppliant.

— Je t'en prie, dit-il, va t'amuser, je resterai ici à lire un livre qu'André m'a prêté il y a un mois, et que je n'ai pas pu commencer jusqu'à présent.

D'un signe de tête bien décidé, Démiane répondit non. Ce bal avait pour lui une sorte d'attrait qu'il n'eût jamais osé définir et qu'il ne se sentait pas capable d'affronter seul. Il

avait peur de ce qu'il éprouverait, il croyait deviner là quelque chose d'un peu malsain en quelque sorte, et il ne voulait pas emporter toute la responsabilité d'une pareille démarche. Non qu'il redoutât de se griser ou de se voir en société de gens ivres : il avait vu des ivrognes au village, bien des flacons se vidaient chez son père à la fête de la paroisse, et il avait été témoin paisible et non scandalisé de petites scènes comiques qui eussent excité la verve d'un autre. Ce qu'il craignait, c'était le mot *bal*, c'était l'image qu'il se faisait d'un tourbillon où passaient des femmes en robes décolletées, avec des fleurs dans les cheveux, comme il en avait vu une fois chez madame Roussouf, quand il était tout petit, à l'occasion du baptême de Benjamin.

Victor n'entrevoit point de choses semblables ; il avait une peur horrible de s'entendre tourner en dérision à cause de son infirmité. Il disait volontiers : Je suis bossu, et cela ne lui coûtait rien ; il allait et venait dans les rues, insoucieux de sa difformité parce qu'il la savait inévitable, parce qu'il fallait bien aller dans les rues, et que d'ailleurs il ne regardait jamais que droit devant lui ; puis, le peuple est naturellement charitable, et les mauvais cœurs dis-

posés à railler une infirmité sont peut-être plus rares que partout ailleurs en Russie, où le respect des défaillances de la nature est presque une religion.

Il continua son rangement silencieux et un peu triste; à tout moment son regard croisait celui de Démiane; leurs mains se rencontraient sur le même objet, mais ni l'un ni l'autre ne voulait parler, et ce silence leur pesait lourdement. Ce n'était pas une bouderie cependant, bien loin de là; mais chacun éprouvait des sentiments qu'il ne voulait pas communiquer à l'autre, Démiane par pudeur, Victor par fausse honte.

Celui-ci, voyant que son frère ne voulait pas revenir sur sa résolution, se plongea dans un courant nouveau de pensées. Il leur faudrait un jour ou l'autre quitter la solitude dans laquelle ils vivaient. Aurait-il le triste courage de laisser Démiane affronter seul les angoisses de son premier concert? M. Roussof avait dit que le jeune violoniste devrait entrer l'hiver suivant au Conservatoire; Victor se refuserait-il toute la vie le plaisir d'aller l'y chercher, d'assister à ses examens, de l'entendre proclamer premier prix, ce premier prix dont ils rêvaient tous deux dans leurs heures d'abandon? Le jeune homme

se dit que jamais il ne se pardonnerait de priver son frère d'une sympathie si chère à ce moment solennel.

Ce point acquis, Victor se demanda pourquoi il ne commencerait pas le jour même à brûler ses vaisseaux et à tuer son amour-propre, puisqu'il faudrait en venir là un jour ou l'autre, et son hésitation ne fut pas longue. Avec un héroïsme dont il était loin d'avoir conscience, il mit le pied sur ce qu'il appelait son égoïsme, et, non sans une secrète douleur, il décida que le jour même il viderait d'un trait la coupe de l'humiliation.

— Cela vaut mieux, se dit-il, pour se persuader que jusque-là il n'avait été qu'un lâche ; — au moins après cette épreuve, je n'aurai plus peur ; je saurai ce que c'est. Et puis, il faut bien en passer par là ! Je suis un homme, il faut être brave et ne pas craindre de se jeter à l'eau quand on veut savoir nager.

Après s'être encouragé de la sorte, le jeune homme leva hardiment les yeux sur son frère ; mais celui-ci évitait son regard, ne voulant pas lui laisser lire de regret dans ses yeux, et il fut forcé de l'interpeller.

— Démiane, lui dit-il, tu sais, il faut aller à ce bal. J'ai réfléchi, j'avais tort. Nous ne

savons rien du monde; il est nécessaire d'apprendre comment font les autres; ce n'est pas en restant dans notre coquille que nous le saurons jamais. Si tu n'es pas d'avis contraire, nous irons avec André.

— Et s'ils se moquent de toi? reprit son frère, ému à son tour à la pensée d'une humiliation possible pour son cher aîné... Sans vouloir écouter les protestations de Victor, qui lui assurait que ce n'était jamais arrivé et que cela n'arriverait pas, Démiane agita ses bras robustes: — Si quelqu'un se moque de mon frère, il n'y reviendra pas deux fois, j'en répons!

Et aussitôt nos amis commencèrent leurs préparatifs pour ce qu'ils appelaient avec la hardiesse de l'innocence : « Aller dans le monde. »

## XVII

La *gesellschaft* se tenait au quatrième étage d'une maison haute et laide, dans une des plus belles rues du quartier allemand; basses de plafond, enfumées au possible, mal éclairées par des bougies qui ressemblaient prodigieuse-

ment à des chandelles, ces deux salles de bal communiquaient à un restaurant décoré du nom de « buffet », où se débitait en abondance de la charcuterie arrosée de bière et de schnaps. Comme l'étiquette et l'élégance sont les premières lois de vie mondaine, toutes ces pièces, y compris un corridor décoré du nom de « fumoir », étaient garnies de rideaux aux embrasures des portes; mais les portes avaient été enlevées pour faciliter les communications, et le parfum du saucisson à l'ail se mêlait agréablement à celui des pipes de Hambourg et des cigares horriblement forts que les Allemands préfèrent aux tabacs parfumés.

La première impression fut pénible pour les nerfs olfactifs de nos amis, peu habitués à des mélanges si compliqués, et puis — on se fait à tout — ils cessèrent d'en souffrir au bout de quelques instants. Victor était ébahi, Démiane désappointé; il trouvait le plafond bas, l'air lourd, l'éclairage mesquin, les femmes rouges et les hommes mal mis. Il avait rêvé autre chose... Hélas! combien de fois en notre vie trouvons-nous la réalité à la hauteur de notre rêve! Il en est tant qui s'en vont avec toutes leurs désillusions!

La musique résonna, et les hommes se pré-

cipitèrent vers les dames, qui, assises le long des murailles, sous la clarté jaune des chandelles, étaient menacées d'un déluge de suif, — heureusement le majordome prudent n'avait pas ménagé les bobèches, — et tout le monde se mit à tourner méthodiquement aux sons d'une valse de Strauss.

O Strauss ! roi de la valse, est-ce pour des pieds teutons que vous avez donné des ailes au *Beau Danube bleu*, aux *Feuilles du matin* et à tant d'autres filles de votre cerveau ? N'aviez-vous pas pensé que les Viennoises seules danseraient sur ces mélodies du bout de leurs orteils agiles ? Les valse de Vienne ont fait le tour du monde ; elles se dansent à contre-temps à Paris et en mesure à Moscou, comme à Berlin et même à Potsdam ; mais là de larges pieds plats tournent sur eux-mêmes tout d'une pièce, comme des pieds d'éléphant, et la mélodie a beau faire, elle ne parvient pas à détacher du sol les corps qui se balancent avec la grâce d'un ours blanc qui fait sa digestion, mais toujours en mesure ! Or, que vaut-il mieux au point de vue de l'esthétique : valser en mesure et de la façon la plus disgracieuse, ou bien à contre-temps, en dépit du bon sens, comme à Paris, mais avec cette désinvolture souriante des gens qui se trouvent par-

faits et ne soupçonnent pas l'existence du mieux?

Ce n'est pas Démiane qui aurait pu résoudre la question ; il regardait gravement les couples passer devant lui, et se demandait comment ils s'y prenaient pour ne pas se marcher réciproquement sur les pieds. Ayant trouvé ce problème trop difficile, il se borna à regarder les femmes qui l'entouraient. C'étaient pour la plupart de bonnes grosses cuisinières, dont les mains rouges faisaient craquer leurs gants à bon marché ; les femmes de chambre se reconnaissaient à leur mise plus élégante et à leur air impertinent ; jamais on ne pourra se rendre compte de la distance qui sépare une femme de chambre allemande de la cuisinière, sa compatriote ; du reste, ces dernières sentent leur infériorité, et se contentent de s'enrichir plus vite, ce qui est une notable compensation.

Il y avait là aussi quelques Russes, mariées à des Allemands, et passablement dépaysées ; mais, quand on danse, la langue importe peu, et ces dames valsaient d'aussi bon appétit que si elles savaient Goethe par cœur.

— Eh bien, dit André à notre ami, est-ce que vous n'allez pas danser ?

— Oh ! fit Démiane effrayé, je ne sais pas !

— Qu'est-ce que cela fait ? On ne sait jamais

la première fois ! Est-ce que vous vous figurez que tous ces braves gens ont eu un maître de danse ? Faites comme les autres !

La valse terminée, le quadrille s'organisait, et l'on voyait partout des messieurs inquiets entrer en pourparlers au sujet d'un vis-à-vis.

— Allez donc ! fit André en poussant le jeune homme.

— Je ne connais personne.

— Moi non plus, en fait de dames, au moins ; mais qu'à cela ne tienne, je vais vous présenter. A laquelle ? En voici deux très-gentilles...

— Je ne sais pas l'allemand, presque pas...

— On parle russe dans ce coin, à peu près aussi bien que vous pouvez parler allemand ; en voici une rousse, une brune et une blonde filasse ; à laquelle désirez-vous que je vous présente ?

Démiane hésitait, son compagnon l'entraîna devant la jeune fille brune, et dit à haute voix :

— Monsieur Markof ! Après quoi il lui tourna le dos et alla rejoindre Victor, qui regardait d'un air enchanté, à moitié caché par un rideau.

La jeune brune avait salué et souri ; Markof se hasarda à l'inviter pour la contredanse, tout en avouant à demi-voix qu'il ne savait pas danser.

— Oh ! cela ne fait rien , répondit sa partenaire ; parlez-vous allemand ?

— Bien peu ; et vous , parlez-vous russe ?

— Pas beaucoup . Mais ça ne fait rien .

Puisque rien ne faisait rien , tout était pour le mieux , et Démiane , prévenu par sa danseuse , se mit en quête d'un vis-à-vis ; il en trouva un qui parcourait les groupes pour le même motif , et deux minutes après , Démiane débutait dans le monde , poussé et tiré par sa danseuse , qui le faisait tourner exactement comme un toton .

C'est avec un vif soulagement qu'il vit arriver un temps de repos ; pendant que les danseurs placés sur l'autre côté du carré exécutaient à leur tour la première figure , il s'adressa à la demoiselle , qui s'éventait avec énergie :

— C'est ennuyeux , lui dit-il , de ne pouvoir exprimer ce qu'on pense .

La jeune fille eut l'air de croire qu'il y a mille manières d'exprimer ce qu'on pense , et qu'on peut toujours bien en trouver une ; mais elle ne savait pas assez de russe pour le dire avec modestie , ni son cavalier assez d'allemand pour l'entendre à demi-mot . Elle se contenta de lui lancer une œillade coquette et de rire assez haut , sans se gêner .

— Comment vous nommez-vous ? dit tout à coup Démiane encouragé.

— Caroline Neuman ; et vous M. Markof ?  
Votre petit nom ?

— Démiane.

— C'est joli.

— Caroline est plus joli.

— Je ne trouve pas.

— A vous donc, là-bas ! s'écria la voix du directeur des danses. Et Démiane se précipita tête baissée dans le quadrille, provoquant un fou rire dans les rangs des danseurs. Honteux de sa mésaventure, il s'arrêta court, et Caroline fut obligée de le prendre par la main pour le ramener aux pas réglementaires. Cet incident mit une grande intimité entre eux, et quand le quadrille se termina, Démiane obtint la promesse d'une seconde contredanse.

— Il faudrait aussi valser et polker, dit la demoiselle avec un sourire engageant.

— Je ne sais pas !

— Je vous apprendrai. Venez me chercher pour la première polka.

C'est ainsi que Démiane se trouva tout à coup avoir un professeur de danse et d'allemand tout à la fois.

Enchanté de ce brillant début et ne songeant

pas à s'assurer d'autre danseuse, il alla rejoindre son frère.

— C'est amusant, n'est-ce pas? lui dit-il en s'épongeant le front, car il faisait horriblement chaud.

— Mais, oui! répondit bénévolement Victor, qui commençait à avoir mal au cœur, grâce à l'odeur des victuailles et à celle du tabac combinées. Tu as dansé? Tu t'amuses? Allons, tant mieux.

— Et toi, tu ne danseras pas?

— Y songes-tu? Je m'amuse à vous voir faire; c'est très-joli, et puis tu danses bien.

Cet aveuglement de l'amour fraternel fit rire Démiane, et Victor se joignit à lui, après quoi il le renvoya jouir de ses succès. Enhardi par deux ou trois tours de valse qu'il avait ébauchés sans trop de vertige, grisé par l'air chaud, par la lumière, par ce je ne sais quoi toujours prêt à partir des cerveaux de vingt ans comme des bouchons de vin de Champagne, Démiane avisa une petite blondine qu'un cavalier venait de déposer sur sa chaise, il l'enlaça par la taille, et les voilà partis tous deux dans ce tourbillon, cognant sans pitié les autres valseurs, mais valsant tout de même, s'il vous plaît!

Quand l'orchestre se tut, Démiane retourna auprès de Caroline, qui lui fit une scène de jalousie.

— Comment! dit-elle, c'est moi qui vous ai appris à danser, et voilà que vous dansez avec une autre?

— Mais, répondit assez judicieusement Démiane, vous dansez aussi avec d'autres cavaliers!

— Oh! moi! ce n'est pas la même chose! C'est pour ne pas être compromise par vous.

A la pensée qu'il pouvait compromettre une demoiselle, Démiane devint rouge de honte et de satisfaction. Cette idée lui ouvrait des perspectives nouvelles, et lui en eût ouvert bien d'autres, sans sa naïveté et son manque d'usage; mais Caroline dut y suppléer. Ils commencèrent par se raccommoder, et puis Démiane apprit qu'elle était couturière, qu'elle sortait de l'atelier le soir à huit heures, qu'elle rentrait toujours seule chez elle; conséquemment, il lui annonça qu'il irait voir si elle lui disait la vérité, dès le lendemain soir; elle lui assura que jamais elle ne lui pardonnerait une pareille méfiance, et tous deux furent parfaitement certains qu'ils s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain à huit heures, ce qui leur inspira la gaieté la plus communicative.

Il était environ dix heures, et la fête était dans tout son beau, sauf que les dames étaient toutes trop rouges, et que les messieurs parlaient trop haut, grâce aux rafraîchissements, lorsqu'un groupe de jeunes gens se forma sous le lustre; ils riaient et causaient à tue-tête, comme des gens qui n'ont pas de secrets; c'était évidemment la fleur du club. L'orchestre se rafraîchissait aussi, et le violon vint les rejoindre. C'est lui qui remplissait les fonctions de chef d'orchestre et en même temps qui jouait la première partie, de sorte qu'il avait droit à une considération particulière. Après avoir causé un moment, il accepta une chope et se dirigea vers le buffet avec des amis. Cette libation n'était pas la première, et l'artiste titubait légèrement en regagnant le groupe. Le malheur voulut qu'il remarquât Victor, qui jusque-là s'était tenu à demi caché, mais qui, enhardi par l'inattention des assistants, s'était risqué à quitter l'abri tutélaire de son rideau.

— Qu'est-ce que cet Ésope? s'écria le musicien en riant d'un gros rire blessant. D'où tombes-tu, l'ami? Va-t'en cacher ta bosse, il ne faut ici que de beaux hommes comme nous!

Il redressait son torse avec satisfaction et passait ses doigts dans ses cheveux gras de pom-

made. Démiane s'élança au milieu du groupe qui avait fait chorus :

— C'est mon frère ! s'écria-t-il, et je vous défends de le railler ; il vaut mieux dans son petit doigt que toi dans toute ta grosse personne !

Il avait parlé russe, mais tout le monde l'avait compris. Avec ses yeux flamboyants, ses cheveux rejetés en arrière, ses narines frémissantes, il était si beau que mademoiselle Caroline en tomba éperdument amoureuse, et que toutes les femmes s'écrièrent d'une seule voix :

— Il a bien raison ! les hommes sont des lâches !

— Un pauvre infirme ! hurla une voix si aiguë qu'elle domina le tumulte.

C'était celle de Caroline.

L'assemblée, soudainement houleuse, se partagea en deux camps ; le maître des cérémonies, car la *gesellschaft* en possédait un, ni plus ni moins que la cour, adressa un léger reproche au musicien, relativement à son manque de charité et de convenance. Celui-ci, non dégrisé, mais sentant sa faute, se fraya brutalement un passage parmi les hommes, repoussant par la même occasion pas mal de femmes, qui se mirent à pousser des cris de paon.

— Ah ! on me blâme, s'écria-t-il, pour un

méchant bossu qui s'est faufilé parmi nous? C'est bon, c'est bon, cherchez qui vous fasse danser.

Il plongea dans le vestibule, saisit sa pelisse et ses galoches, qui avaient une case à part, et disparut en grondant dans l'escalier.

Tout le monde se regarda avec stupeur. Plus de chef d'orchestre, plus de violon, partant plus de danse. L'opinion publique se retourna immédiatement contre Démiane.

— C'est ta faute, lui crièrent vingt voix enrouées; qu'es-tu venu faire ici? A la porte les étrangers! Nous voilà sans musique.

— Sans musique? cria Démiane, sans musique, c'est cela qui vous gêne? Il a laissé son violon, l'imbécile! Je vais vous en faire de la musique, moi!

Il bondit sur l'estrade, saisit le violon que le *capell-meister* avait laissé aux soins de ses subordonnés dans la précipitation de sa fuite, et attaqua vigoureusement une valse de Lanner, alors très à la mode et qu'il avait jouée cent fois. Machinalement, les autres musiciens sautèrent sur leurs instruments et le rattrapèrent de leur mieux; les couples se formèrent et se mirent en branle pendant que l'opinion publique, revenant une troisième fois depuis

cinq minutes sur un verdict irrévocable, acclamait Démiane d'un frénétique hourrah.

Impassible, ne daignant pas même sourire, tant il se sentait au-dessus de cette multitude fantasque, le jeune homme dirigeait ses quatre musiciens comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Le violon du fougueux *capell-meister* était un bon instrument, bien meilleur que l'office qu'on lui faisait remplir; Démiane éprouvait une joie étrange à l'entendre résonner à son oreille, à le sentir vibrer sur sa poitrine; il ressentait aussi un orgueil singulier à dominer cette foule tout à l'heure hostile, et que maintenant il sentait à sa merci. C'est avec regret qu'il vit finir la valse; il eût voulu jouer ainsi toujours, perdu dans une atmosphère enivrante de triomphe pour lui-même et de mépris pour les autres.

Quand il eut déposé son archet, il fut entouré par les assistants qui le suppliaient de continuer; les musiciens eux-mêmes, enchantés de ce qui pouvait nuire à leur chef—n'est-on pas toujours enchanté de ce qui peut ennuyer son chef hiérarchique?—offrirent leur hommage à Démiane.

— Vous avez beaucoup de talent, lui dit le maître des cérémonies. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter un verre de bière?

— A condition que mon frère sera invité avec moi, répondit fièrement Démiane.

Victor partagea l'ovation du jeune musicien, et deux heures après ils sortirent de là avec André, qui avait philosophiquement observé le tout, sans s'étonner de rien, et qui avait pas mal crié en faveur de ses amis.

— On m'a demandé votre adresse, dit-il à Démiane; on viendra vous offrir demain le bâton de *capell-meister*. Soyez préparé à cette proposition, et ne vous laissez pas éblouir par de si brillantes perspectives.

— Ce n'est pas possible! fit Démiane ébahi.

— Puisque je vous le dis. Seulement, si vous acceptez, dans quinze jours vous serez dégommé par celui que vous remplacez aujourd'hui, et qui sera rentré en faveur. Vous aurez de la peine à percer, mon ami; voilà trois mois que je vous étudie; on ne fera rien de vous, vous n'êtes pas intrigant!

Il en fut comme l'avait prédit André, et Démiane, pour la première fois de sa vie, put s'accorder le plaisir royal de refuser une position.

## XVIII

L'hiver s'acheva sans encombre Démiane avait appris l'allemand, qu'il parlait fort convenablement, et Victor commençait à confectionner proprement une guitare à bon marché, à l'usage des amateurs de fortune modeste, lorsque le printemps revint couvrir Moscou de ce voile de poussière qui lui est aussi naturel que les feuilles aux arbres des forêts. Le jeune musicien se préparait à passer l'examen d'entrée au Conservatoire, mais une crainte nouvelle paralysait ses doigts sur les cordes grinçantes : il commençait à sentir l'insuffisance de ses premières études, et se demandait si jamais on admettrait aux leçons des maîtres un élève doué d'un doigté si bizarre, d'un coup d'archet si audacieux. Plus d'une fois M. Roussof lui avait procuré des billets de concert, et il avait pu comparer le jeu des artistes avec le sien : c'était parfois la même véhémence passionnée, c'était même de loin en loin un sentiment moins profond, plus conventionnel ; mais la

délicatesse des nuances, la perfection du rendu décourageaient le jeune homme, qui en savait déjà assez pour apprécier la distance qui le séparait de ces virtuoses.

Un soir de printemps, il attendait Victor qui s'était un peu attardé; pour jouir de la douceur d'une première soirée tiède et claire, après les longues nuits pluvieuses du mois précédent, il avait ouvert sa fenêtre, récemment débarrassée de son double vitrage d'hiver. Les lilas maigres qui garnissaient le jardinet bourgeonnaient hâtivement, et déjà l'on voyait les petites grappes brunes s'allonger au milieu des feuilles vert pâle; c'était une promesse, et Démiane aspirait délicieusement l'odeur de la sève renaissante que lui apportait le vent des campagnes voisines. En bon élève, il avait pris son violon, et pour charmer l'attente il joua quelques études; puis inconsciemment ses doigts quittèrent les mouvements connus pour former des sons capricieux qu'il laissait se grouper au hasard. Une mélodie se dessina; elle ressemblait à celles qu'il avait jouées cent fois; mais au bout d'un moment ce chant s'éleva, quitta les banalités connues, et s'envola dans l'espace avec les pensées du jeune homme. Il jouait, et son esprit prenait des ailes immenses qui l'enle-

vaient tout entier, corps et âme, aux choses mesquines et vulgaires de ce monde.

Démiane se voyait dans l'espace, il planait au-dessus de cette maisonnette grise, tranquille et assoupie, où nulle lumière artificielle ne troublait la douceur du jour expirant. La place paisible où nul ne passait, excepté aux heures des trains pour rejoindre la gare peu fréquentée, n'était pas éclairée non plus ; dans la pénombre adoucie, dans la poussière moelleuse et muette, les petits drochkis de louage roulaient lentement, au pas des chevaux fatigués, conduits par des cochers endormis, et cette procession silencieuse semblait à Démiane le défilé d'une Théorie. Était-ce un jour plus doux, une lumière plus atténuée qui baignait le soir les bas-reliefs du Parthénon ? Orphée avait-il eu des prières plus attendries pour appeler les pierres à se grouper en masses harmonieuses ? Le jeune homme jouait, et tout, en lui, hors de lui, prenait une pureté idéale et divine : il avait bien oublié Caroline et les vulgarités de sa demeure, — la jeune Allemande n'existait plus pour lui, qui voyait tourner lentement au-dessus du sol, à la hauteur de ses yeux demi-clos, les groupes mystérieux et symboliques des Panathénées.

Pourquoi la Grèce visitait-elle ainsi cet enfant

obscur et inculte, qui l'ignorait presque tout entière, qui ne connaissait d'elle que quelques photographies, quelques dessins, quelques lignes lues çà et là, au hasard d'un livre entr'ouvert chez un élève pendant un moment d'attente? C'est peut-être l'antique fiction d'Orphée qui avait éveillé en lui le rythme sacré des danses antiques; il jouait, oublieux du monde, inconscient de l'obscurité croissante, les yeux perdus dans le gris adorable du crépuscule, et il s'arrêta pour écouter la voix intérieure qui lui dictait sa mélodie.

— Que c'est beau, mon frère! dit Victor arrêté devant lui, les mains jointes, en extase.

Il s'était approché, n'avait osé entrer de peur de troubler le musicien, et l'écoutait dehors, appuyé sur la haie du petit jardin.

— C'est beau? Écoute encore.

Démiane recommença; mais le mode avait changé. Il pressentait sa gloire future; plein d'orgueil et d'enthousiasme, il dominait le monde. Continuant son rêve, il était Alexandre, entrant dans les villes conquises sur un char traîné par six chevaux blancs. Les rois vaincus marchaient à ses côtés dans la poussière, et les lyres à quatre cordes chantaient sa gloire et son omnipotence. Le monde était à lui! Puis son

inspiration lassée redescendit vers la terre, et après quelques notes indécises, il commença avec une fougue incroyable la célèbre polonaise de Veniavsky. Tous ses vœux, tous ses désirs se concentrèrent dans cette inspiration vraiment extraordinaire, qui dans son genre n'a pas de rivale, et Victor enthousiasmé battit des mains au premier temps de repos.

Le train de Nijni venait d'arriver, et quelques rares voyageurs traversaient la place, en drochki ou à pied ; mais Démiane n'y prenait pas garde. Son inspiration personnelle eût pu être troublée par un retour à la vie réelle ; l'exécution de l'œuvre d'un maître, dominant les bruits vulgaires, lui semblait au contraire une affirmation de sa force et de la puissance de l'art.

Dans la demi-obscurité de ces belles nuits de printemps, deux voyageurs, dont l'un portait une boîte à violon, traversaient la place sans se presser, quand le plus jeune s'arrêta pour écouter cette musique, si extraordinaire à cette heure et en ce lieu.

— C'est la *Polonaise*, la vraie et unique *Polonaise* ! dit-il à son compagnon, et ce n'est pas mal joué du tout ! C'est absurde, cela ne ressemble à rien, et celui qui la joue n'est pas le premier venu ! Qui diable peut être cet olibrius ?

Marchant dans la poussière, ils s'approchèrent de la vieille maison, et aperçurent Victor qui écoutait de toute son âme, appuyé sur la balustrade. Les sons sortaient de la fenêtre obscure, et l'on ne pouvait rien voir du dehors.

— Qui est-ce qui joue là dedans? demanda le voyageur à Victor, qui tressaillit.

— C'est mon frère, répondit le jeune homme avec une fierté mêlée d'inquiétude.

Peut-être n'avait-on pas le droit de jouer du violon si tard, les fenêtres ouvertes? S'ils avaient contrevenu à quelque règlement de police! s'il y avait une amende! Ciel! qu'allaient-ils devenir?

— Démiane, dit le pauvre garçon d'une voix étranglée, mon frère, finis...

— Non pas, non pas! qu'il continue au contraire! dit le nouveau venu. C'est très-curieux, ce qu'il fait là. Qui lui a appris?

— Personne, monsieur; il a étudié sa méthode.

— S'il veut travailler, il peut devenir un grand artiste.

En entendant parler, Démiane avait cessé de jouer; il s'approcha de la fenêtre pour appeler son frère.

— Jeune homme, dit le voyageur, venez ici, je voudrais vous parler.

Surpris et aussi un peu inquiet, comme Victor, le musicien obéit.

— Je viens de donner un concert à Nijni, dit l'inconnu ; je passais par ici à pied, car je ne demeure pas très-loin ; votre musique m'a surpris. Il y a longtemps que vous jouez ainsi tout seul ?

— Bientôt quatre ans, répondit Démiane, sentant tout à coup qu'il était en présence d'un arbitre de son destin.

— Voulez-vous entrer au Conservatoire ?

— Je n'ai pas d'autre ambition.

— Venez me voir demain. Voici ma carte.

L'obscurité empêchait Démiane de lire, et peut-être aussi le tremblement nerveux qui venait de s'emparer de lui.

— Je m'appelle Verlomine, dit l'étranger en souriant légèrement.

A ce nom illustre, qui avait renouvelé au Conservatoire l'enseignement du violon, tombé en enfance, Démiane voulut exprimer sa joie et sa reconnaissance ; mais les deux voyageurs s'étaient déjà confondus dans l'ombre grise du soir, et l'on distinguait à peine leurs silhouettes sur le fond de poussière de la place.

— Voilà une aventure! dit Victor quand il eut recouvré la parole.

— L'avenir est à moi! s'écria Démiane en brandissant son archet.

## XIX

Le lendemain, le jeune musicien revint de sa visite, à la fois battu et content. Il était admis par grâce à suivre les cours du Conservatoire comme auditeur, afin de se pénétrer de l'importance de la méthode, et le célèbre professeur lui avait déclaré qu'il ne savait rien, que tout était à recommencer depuis l'A B C de la musique.

— Pense un peu, Victor, recommencer tout! depuis le commencement! Il a dit que c'est bien pis que si je n'avais rien appris... Mais je ne le crois pas, par exemple! Il me l'a dit pour m'empêcher de me croire trop savant; mais si à mon âge je ne savais rien, ce ne serait pas la peine de m'y mettre!

Un certain contentement perçait à travers le désappointement de Démiane; il avait deviné

sous les paroles décourageantes du maître la certitude de son talent naissant ; ce seul fait d'avoir été admis à écouter les cours pendant les deux mois de classes qui restaient à s'écouler, était par lui-même un encouragement, et le jeune homme l'avait compris. C'est ce que lui dit M. Roussof, quand il lui fit part de l'aventure ; et à la satisfaction de son protecteur, Démiane se sentit confirmé dans l'idée qu'on attendait beaucoup de lui s'il voulait travailler.

Ce n'est pas le travail qui effrayait notre ami. Sa nature rêveuse et indomptable s'était tout à coup pliée à la nécessité de l'effort continu. Son père eût été bien étonné de voir combien ce garçon, si revêche au joug de la maison paternelle, s'était assoupli sous la discipline qu'il s'était imposée à lui-même ; il n'eût pas manqué de se récrier sur l'inconstance des caractères en général, et en particulier sur la perversité de son fils, qui consentait maintenant à subir toutes les remontrances, alors que chez lui il n'en supportait aucune.

C'est en effet avec une grande philosophie que Démiane accepta les quolibets des élèves du Conservatoire, qui le regardaient comme une bête curieuse, et les remarques caustiques du professeur qui à tort ou à raison passait

pour posséder le sarcasme le mieux aiguisé de tout Moscou ; il subit non-seulement avec une résignation stoïque, mais avec une sorte d'enthousiasme ascétique, les humiliations de tout genre que lui attirait sa position d'élève non classé ; et même, au bout de quelques jours, il trouva cette vie charmante, plus sans doute en raison de ce qu'elle lui promettait que pour ce qu'elle lui offrait déjà.

L'époque des examens arriva. Démiane fut reçu avec toutes sortes d'admonestations et de remarques ironiques de la part de son professeur : mais il était reçu, et cette idée lui faisait pousser des ailes. Il régala encore une fois Victor d'une sérénade de sa composition ; mais, était-ce l'influence des leçons journalières ou une disposition d'esprit spéciale ? il n'atteignit pas les hauteurs éthérées qu'il avait abordées le jour qui avait décidé de son sort.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-il à son frère ; ce que je joue ne vaut rien !

— Eh bien, Démiane, tiens-t'en à tes leçons, cela vaudra mieux en attendant !

Le conseil de ce Mentor fut suivi ponctuellement, et pendant les mois d'été la petite mesure auprès du chemin de fer ne résonna plus que d'exercices acrobatiques exécutés par

Démiane sur toutes les cordes de son instrument.

— Ah! soupirait-il de temps en temps, si j'avais seulement un violon passable!

Victor soupirait aussi, plus profondément peut-être; mais la gaieté revenait bientôt dans leur intérieur, et même ils étaient parfois si folâtres que Petit-Gris, devenu avec les mois un chat presque sérieux, ne condescendait pas toujours à partager leurs ébats, les trouvant au-dessous de sa dignité féline.

André avait pris à gré ses nouveaux voisins, que d'abord il avait voulu connaître, un peu par curiosité, un peu par bonté d'âme, et un peu aussi pour jouir de sa supériorité sur eux. On a beau être revenu de bien des erreurs sociales et professer la philosophie la plus stoïcienne, on est toujours bien aise de pouvoir faire dire à quelqu'un : Voilà un homme d'esprit! — ce quelqu'un fût-il votre bottier, votre boulanger, ou la dame qui vous vend un cigare au bureau du coin. André vivait depuis si longtemps avec des êtres si absolument différents de lui par leurs mœurs, leurs goûts, leur niveau intellectuel, qu'un peu d'amour-propre lui était bien permis.

Au bout de quelques jours, il avait trouvé du plaisir dans la société de Démiane, et une sorte

de tendresse s'était révélée en lui à l'égard de Victor ; il l'avait pris en pitié pour son infirmité et en affection pour son caractère bon enfant. Cette tendresse était devenue bien vite de l'estime ; la profonde abnégation de ce pauvre être que son infortune eût pu rendre morose et quinquex, la simplicité avec laquelle il s'était retranché pour ainsi dire du monde des vivants, se jugeant tout au plus bon pour les rôles de comparses, l'avaient touché jusqu'au fond de l'âme ; André savait que les hommes vraiment bons sont rares et mériteraient qu'on leur élevât des statues sur les places publiques, qui ne seraient pas encombrées, disait-il. Au lieu de se divertir au dehors, comme il le faisait jadis, après avoir infructueusement essayé une fois ou deux d'entraîner nos amis dans un café, en promettant de se charger de la dépense, il avait pris l'habitude de partager leur thé le soir, ou de leur faire partager le sien. Ce petit cénacle à trois entendit énoncer des propositions bien bizarres pendant le long hiver de stage que fit Démiane avant son entrée au Conservatoire. C'est peut-être la haute portée de ces entretiens qui mûrit avant l'âge le caractère de Petit-Gris, las d'entendre moraliser sur son cas personnel ainsi que sur celui de beaucoup de bipèdes ;

toujours est-il que vers neuf heures on était presque sûr de trouver les trois amis autour de la table, le samovar a une extrémité et le chat à l'autre, faisant pendant.

L'été avait enfin fait son apparition, torride, poussiéreux, faisant tirer la langue aux chiens errants, presque aussi nombreux à Moscou qu'à Constantinople, et donnant aux gens peureux des cauchemars effroyables où l'hydrophobie jouait le principal rôle. La petite maisonnette de bois s'écaillait au soleil.

— Elle prendra feu un de ces beaux matins, disait André, qui sortait de temps en temps pour s'assurer qu'aucune fumée insolite ne s'exhalait encore du toit; mais on se chauffe gratis, et la propriétaire est contente.

Les trois amis trouvaient cela charmant, et Petit-Gris encore bien plus. Étalaé tout le jour à l'endroit le plus exposé aux rayons du soleil, il en perdait le boire et le manger. Tous les soirs, André le retrouvait sur sa fenêtre, ivre de lumière et de chaleur.

— Il sent le roussi, il est plus d'à moitié cuit, disait le luthier en le prenant par la peau du cou pour le remettre sur ses pattes. Ce doit être un chat qui a inventé le soleil, et qui l'a enseigné aux hommes avec l'art d'attraper les

souris; les religions peuvent se perfectionner en se transformant, mais on n'a encore rien trouvé de supérieur au chat en ce qui regarde les souris.

Victor s'était accoutumé à ces boutades et souriait de bonne foi, sans trop comprendre, parce que Démiane riait. Celui-ci avait attrapé un peu du tour d'esprit de leur ami, et Victor le comprenait presque toujours, ce dont il était extrêmement fier; d'ailleurs, il trouvait plus d'esprit à son frère qu'à n'importe qui sur le globe, étant donné principalement que sur le globe il ne connaissait qu'un nombre infiniment restreint de personnages.

Un soir plus brûlant encore que les autres, au moment où André, rentrant avec Victor, annonçait qu'il serait propre à faire du café le lendemain, parce qu'il était torréfié, Démiane, rentré avant eux, leur montra par la fenêtre une enveloppe carrée. Ils pressèrent le pas et s'approchèrent du jardinet pour apprendre plus vite les nouvelles.

— Victor, dit le jeune musicien, figure-toi que notre sœur se marie et que le père nous invite à sa noce!

— Et moi, on ne m'invite pas? disait André. Il se tut brusquement et étendit le bras pour

retenir Victor, qui avait bel et bien failli tomber à terre. Qu'est-ce que c'est? une faiblesse? une pâmoison? comme disaient les marquis français du dix-huitième siècle; des vapeurs? comme disait la grande Catherine.

Tout en parlant, il avait saisi Victor par le collet avec une force extraordinaire, et l'avait plus porté que conduit dans la chambre, au risque de l'étouffer avec sa cravate.

— Merci, dit Victor d'une voix douce, quand il eut repris haleine et qu'il se fut assis. C'est la joie, voyez-vous.

— La joie de voir ta sœur se marier, grand nigaud?

— Non, pas cela, ça m'est égal; c'est-à-dire ça me fait plaisir, mais...

— Oui, je connais cela; ça te fait plaisir, mais ça t'est bien égal; la plupart des choses qui nous font plaisir ici-bas rentrent dans cette catégorie-là. Quelle joie, alors?

— Revoir le père, murmura le jeune homme; et il nous invite, c'est qu'il n'est plus fâché. Oh! Démiane, est-ce que tu n'es pas content?

Ses mains serraient fiévreusement celles de son frère, et ses yeux noyés de larmes de joie cherchaient son regard.

— Oui, je suis content, répondit Démiane

avec un bon sourire. Je suis très-content; d'abord parce que le père nous invite, et qu'en effet c'est qu'il n'est plus fâché; et puis parce qu'il va avoir un gendre qui travaillera pour lui, et qu'il pourra se reposer.

— C'est cela, mes amis, fit André qui les regardait les bras croisés avec une certaine moiteur dans son œil bleu faïence, qu'il n'eût pas voulu avouer pour un empire; c'est très-gentil; mais savez-vous ce que vous gagnez à cela?

— Un beau-frère? hasarda Démiane en souriant; il était vraiment touché, encore plus de la joie de Victor que pour son propre compte.

— Vous y gagnez la plus noble indépendance, mes amis! A partir du jour qui verra les noces fortunées de votre sœur, l'allocation paternelle des dix roubles par mois passera au rang des choses qui furent et qui ne sauraient plus être, parce qu'elles ont cessé d'exister, telles que les vieilles lunes et les bougies consumées jusqu'à l'extrémité.

— Pourquoi? fit Démiane, un peu ahuri par ces paroles prophétiques.

— Naïveté des belles âmes! Est-ce que vous enverriez dix roubles par mois à votre beau-frère?

— Je n'en sais rien, mais ce n'est pas lui qui les envoie, c'est mon père.

— Et du jour où il aura pris possession de la cure, qui est-ce qui en touchera les revenus?

— Lui, naturellement, répondit Démiane avec moins d'assurance, car il commençait à comprendre.

— Eh bien, mes amis, mangez beaucoup des victuailles paternelles à ces noces splendides, tâchez de vous faire des provisions pour l'hiver, sous forme de graisse et de chair succulente; car vous serez réduits l'an prochain à vos propres ressources, ou je ne suis plus qu'un âne.

— Cela ne se peut pas! s'écria Victor, recouvrant la parole. Le père ne nous abandonnerait pas!

— Vous l'avez bien abandonné, mes bons amis!

Les deux frères baissèrent la tête à cette parole, si cruelle dans sa concision.

— Et remarquez bien, mes chers enfants, que je ne vous dis pas cela pour vous faire de la peine! Vous avez le droit de me faire une scène et même de m'appliquer des épithètes désagréables, je ne le prendrai pas en mauvaise part, étant donné la circonstance. Je vous le

dis parce que c'est ainsi que les prêtres marient leur fille, quand ils n'ont pas de fils, ou quand ceux-ci ne veulent pas leur succéder. Si la jeune demoiselle n'avait pas été aussi impatiente de subir le joug du mariage, vous auriez pu vous trouver à flot au moment où la pénible nouvelle vous serait parvenue. Elle brûlait de se donner un maître; je le regrette pour elle encore plus que pour vous, mais il n'y a rien à y faire. Vous allez probablement trouver que votre père a eu tort; eh bien, non pas! il est dans son droit d'abord, et ensuite on ne peut résister à un gendre qui va vous débarrasser de votre fille. Je sens, moi, André Ladof, que si j'avais une fille et qu'il se présentât un gendre... Voyons, mes enfants, ne prenez pas un air si lamentable; vraiment, il n'y a pas de quoi!

— Que faire? demanda Victor pendant que Démiane, les sourcils contractés, subissait une de ces révoltes intérieures qui lui avaient procuré jadis la réputation d'avoir un caractère difficile.

— Accepter de bonne grâce votre nouvelle situation; ne pas faire de récriminations, qui entre autres torts auraient celui d'être parfaitement inutiles; aller même, si l'effort ne vous coûte pas trop, au-devant d'un aveu qui vous

serait très-pénible pour votre père et qui amènerait entre vous une tension désagréable; lui déclarer que vous renoncez volontairement au sacrifice qu'il s'imposait pour vous, et que vous vous suffirez désormais à vous-mêmes.

— Tu as raison! dit Démiane en relâchant ses sourcils qui retournèrent à leur place.

— Mais, objecta Victor, si André se trompe?

— Si je me trompe, tant mieux! Votre père sera content de voir que vous pouvez en effet vous suffire à vous-mêmes.

— Mais nous arrivons bien juste avec ce qu'il nous donne, murmura timidement le jeune infirme, qui en sa qualité de caissier connaissait mieux les ressources du ménage.

— Vous vous priverez un peu plus! Vous êtes trop heureux, mes amis; vous ne connaissez pas la misère, vous êtes des nababs en comparaison de ce que j'ai été dans un temps. N'est-il pas honteux d'accepter les pauvres dix roubles de votre père, quand vous avez de quoi manger tous les jours, et plusieurs fois par jour? Savez-vous que dans ces dix roubles-là, il entre plus de privations en un mois que vous n'en subissez en toute une année? Mais, vous aimez vos aises, mettons que je n'ai rien dit. J'ai eu tort de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Il tournait les talons pour aller chez lui, un peu contrarié d'avoir à rabattre de la bonne opinion que lui avaient inspirée ses amis, quand Démiane l'arrêta en lui mettant la main sur l'épaule.

— Tu as raison, André, lui dit-il; si nous avons continué à accepter cet argent, c'est que nous n'avions pas pensé combien le père le gagnait péniblement. Nous y renonçons de bon cœur, et dès aujourd'hui, n'est-ce pas, Victor?

— Oui, frère, répondit bravement celui-ci, électrisé par la grandeur d'âme de son puîné.

— Heureusement, conclut André, que c'est aujourd'hui le 5, et que vous avez touché vos dix roubles le 1<sup>er</sup>!

On invite les gens, c'est très-bien sans doute, et cela prouve un excellent naturel; mais les véhicules coûtent quelque chose; en général ils coûtent très-cher. Nos amis tinrent une grande consultation sur les moyens d'aller à Gradovka et d'en revenir sans vendre leurs habits, chose également impraticable. Ils possédaient bien à peu près la somme nécessaire pour aller; mais avec quoi revenir?

— Le père y a sans doute pensé, dit Victor, optimiste par tempérament.

— Et s'il n'y a pas songé? Tu sais bien que

nous n'avons pas encore pu rendre à M. Roussof l'argent qu'il nous a prêté pour venir. Il n'y pas à penser à lui en emprunter d'autre.

Le cas était fort grave, et les deux frères seraient restés dans un cruel embarras sans l'intervention d'André, pour lequel ils n'avaient pas de secrets, et qu'ils prirent pour confident dès sa première question.

— C'est de l'argent qu'il vous faut? dit-il en clignant son œil clair avec malice. J'ai la chose. Combien vous faut-il? Parlez, et nous sortirons d'ici la somme demandée.

Il frappait la poche de côté de son veston avec tant d'emphase, que ses amis commencèrent par rire; puis Démiane dit d'un air incrédule :

— Tu as de l'argent, toi?

— Certainement! Je n'ai pas mis le Pactole en bouteilles, mais j'ai dans mon grenier quelques petites poires pour la soif! D'ailleurs, je suis propriétaire! J'ai des rentes! Vous ne le saviez pas?

— Qui nous l'aurait dit? fit Démiane très-surpris, pendant que Victor, les yeux écarquillés, regardait leur ami avec une vénération nouvelle et une stupeur profonde.

— C'est trop juste. Mes chers enfants, —

car je vous considère tous les deux comme des enfants en bas âge, grâce à votre candide ignorance de la vie, — je possède sur le Don, tout près de son embouchure, un bien phénoménal, immense, que m'a légué mon oncle cosaque, — car j'ai du sang de Zaporogue dans les veines; il n'y paraît guère, n'est-ce pas?

— Non, pas du tout, répondit naïvement Victor, songeant aux cheveux bruns et aux yeux noirs que la tradition attribue aux Cosaques du Don.

— Ça n'empêche pas que j'en ai tout de même; mais probablement c'est tout à l'intérieur, au milieu; ça doit être ce coquin de sang qui m'a joué le tour que vous savez, quand j'étais étudiant. Nous disions donc que je possède un domaine immense, des verstes, mes amis, des verstes carrées de terrain! La steppe dans toute sa beauté!

— Alors tu es riche? fit Démiane, un peu froissé de savoir si tard qu'André était propriétaire.

— Pas du tout! J'ai la terre, mais il n'y pousse rien! C'est-à-dire qu'il y pousse de l'herbe et des buffles, l'un mangeant l'autre.

— Des buffles, ce sont des biens, cela a une valeur commerciale.

— Oui, mes bons amis ; mais mon excellent oncle, qui me savait la tête chaude, — ce coquin de sang, vous savez ! — m'a aussi légué un intendant pour protéger son bien contre mon incurie, quand il ne serait plus. Je ne sais pas si l'intendant protège mon bien contre autre chose que moi-même, mais il habite ma maison, boit le lait de mes vaches et m'envoie bon an mal an...

Il s'arrêta pour contempler la figure de ses amis, qui l'écoutaient bouche bée, rit un moment et continua :

— Deux cent cinquante roubles argent en moyenne !

— Mais c'est un voleur ! s'écria Démiane pendant que le visage de Victor exprimait une compassion peu ordinaire.

— Eh non ! c'est un brave homme à sa façon ; je crois qu'il a un enfant, fille ou garçon, je ne sais quoi : il lui ramasse une petite pelote, tout doucement. Dans son idée, à ce bonhomme, cela ne fait tort à personne ! Suivez mon raisonnement, ou plutôt le sien : mon oncle est mort ; c'est lui qui était possesseur ; moi, je ne suis qu'un héritier de raccroc, un intrus ; mon oncle pouvait aussi bien léguer son bien au bonhomme qu'à moi ; donc, il a commis une

grave erreur en me préférant ; donc, il n'y a ni crime ni délit à réparer l'injustice d'un vieillard quinteux, qui s'est souvenu de moi bien mal à propos. Et la morale de tout ceci est que voilà cinquante roubles, que vous me rendrez quand vous pourrez.

— C'est une grosse somme, fit Démiane avec hésitation ; mais Ladof avait refermé son portefeuille d'un air si convaincu, que le jeune musicien prit le billet de banque sans autre objection. Au bout d'un instant il ajouta :

— Dis-moi, André, si ma demande n'est pas indiscreète, comment il se fait que tu vives ici, pauvrement, quand tu pourrais être mieux logé, mieux nourri.....

— Alors, mon cher, je n'aurais pas d'argent à ma disposition pour me passer une fantaisie, comme aujourd'hui. Et puis, à vrai dire, je demeurais ici, et j'avais peine à joindre les deux bouts quand cette fortune m'est inopinément survenue ; j'y suis resté, et j'en suis bien aise, puisque je vous y ai rencontrés.

Le mardi suivant, les deux frères prirent la diligence ; leur bagage tenait peu de place, mais leur joie était aussi grosse qu'une montagne. Quand le véhicule eut franchi les dernières limites de Moscou, quand la route entra

dans la forêt, cette éternelle forêt qu'on retrouve partout en Russie dans le voisinage d'une ville, grande ou petite, Démiane parut sortir d'un rêve et se mit à rire :

— Tiens ! dit-il à demi-voix, j'ai oublié de parler de ce voyage à Caroline.

Ce fut tout ce qu'il accorda de regrets à son aimable professeur d'allemand.

## XX

Paracha avait mis près de dix ans à confectionner son trousseau, mais aussi quel trousseau ! Pas un point qui n'eût été accompagné d'une pensée de colère ou tout au moins d'impatience à l'égard de quelque membre de sa famille. Pas une maille de ses bas qui n'eût dû lui rappeler ses griefs contre l'humanité en général et le célibat en particulier. Heureusement les pensées ne paraissent pas sur le linge, et la maussade fiancée put faire admirer tout son avoir aux jeunes filles accourues dans ce but, la veille des noces. Les réjouissances en usage dans

le peuple ne sont pas de mise dans le clergé; le mariage y perd en grâce et n'y gagne rien en durée ni en solidité. Les jeunes filles, sur des chaises alignées le long de la muraille, se faisaient vis-à-vis et se regardaient dans le blanc des yeux, suivant l'expression populaire, mais sans prononcer une parole; c'est au milieu de cette auguste assemblée que tombèrent les jeunes gens, fort maltraités par le voyage, et payant peu de mine.

Les embrassades d'usage furent échangées en présence de vingt personnes étrangères, plus ou moins hostiles à ces vagabonds de fils qui avaient déserté la maison paternelle on ne sait pourquoi. Ces braves gens méprisaient tellement la musique qu'elle n'existait pas pour eux. On n'est pas plus musicien de profession qu'on ne se balance sur une balançoire en guise de position sociale! Le pauvre Victor avait le cœur bien gros; il eût voulu serrer sa mère dans ses bras, la câliner comme au temps de son enfance, baiser et rebaiser avec effusion la main paternelle qui lui rouvrait la porte longtemps fermée. Il fallut renoncer à ces joies naïves, et s'asseoir devant un repas qu'on leur offrit en toute cérémonie. Paracha les servait avec une modestie qui chez elle n'était pas plus une grâce que le

reste, mais qui parut bien extraordinaire aux deux frères. Elle avait la figure aussi luisante qu'un pot de pommade, effet du savon employé à des lotions exagérées et des frottements réitérés destinés à compléter l'effet du savon ; elle portait une robe d'un gris jaunâtre, qui fut à la mode il y a quinze ans, et qui est allé péniblement s'échouer sur tous les rivages inexplorés des petites localités de province.

Malgré cet extérieur trop brillant, les jeunes filles, nous n'oserions dire ses amies, ni ses compagnes, ni même ses voisines, car les filles de prêtre n'ont pas d'amies, ni de compagnes, ni de voisines, — ce sont des êtres isolés, que leur mariage seul peut rapprocher du genre humain, — les jeunes filles la regardaient avec envie : dans cette loterie de l'existence n'avait-elle pas tiré un mari ? Un mari, ce qu'il y a de plus difficile à se procurer sous le ciel !

Ce mari n'était pas beau, cependant, et n'eût pas dû exciter de jalousie ; son seul mérite était d'être d'une croissance exagérée, qui, prise aux dépens de son embonpoint par la nature capricieuse, lui donnait beaucoup de ressemblance avec une asperge sauvage. Sa figure n'avait rien de particulier, ses yeux gris n'étaient ni clairs ni foncés, ni grands ni petits ; il était plutôt laid,

et à coup sûr fort disgracieux. Mais c'était un bel homme, puisqu'il ne pouvait passer sous la porte sans se baisser, et l'opinion générale se déclara satisfaite.

— Qu'est-ce que tu dis du beau-frère? demanda Victor à Démiane quand, tout le monde étant couché, ils s'évadèrent dans le jardin pour causer un peu librement.

— Rien du tout; c'est l'être le plus insignifiant que j'aie jamais vu. Juste ce qu'il faut à Paracha pour le mener à sa guise.

— Le père a vieilli, reprit Victor avec un soupir. C'est notre faute.

— Oui, mon frère. Mais c'est aussi la faute à notre sœur. Je ne m'étais jamais aperçu combien elle est peu aimable.

— Si nous étions restés... commençait Victor.

— Nous serions malheureux, et le père ne le serait pas moins. Notre place est ailleurs, mon frère. Hormis le père et la mère, tous ces gens qui sont là me semblent sortis d'une ménagerie!

Que dut-il penser le lendemain, quand la ménagerie composa le cortège nuptial et se rendit à l'église sous un beau soleil de juillet! Les hommes étaient superbes; les beaux prêtres

et les beaux diacres sont recherchés par les bonnes paroisses. D'ailleurs, le costume du clergé russe, qui permet les couleurs riches et sombres, et dont la coupe flottante donne tant de gravité au maintien, est généralement bien porté. Les robes aux larges manches violet sombre, vert foncé, marron, mordoré, toutes neuves et d'une coûteuse étoffe de soie ou de laine, donnaient à l'œil une impression particulière de noblesse et de dignité. Mais leurs femmes ! La crinoline n'avait pas encore fini de régner, et les jupes de soie à grandes rayures s'étaient pompeusement sur de larges ballons, déployant au grand jour l'énormité des carreaux et la crudité des nuances. On fabrique exprès en Russie des étoffes de soie chères et lourdes, destinées aux femmes et aux filles de prêtre, et qui ne trouvent jamais d'acheteurs en dehors de cette classe ; le mariage de Paracha en offrit un remarquable assortiment.

La mariée portait elle-même une robe à basques d'un superbe damas broché, grosseille sur vert émeraude, et tout le monde admira la richesse de son ajustement. Là-dessus elle laissait flotter le voile classique de tulle illusion, surmonté de la couronne de fleurs d'oranger. Un bouquet pareil, au corsage, complétait sa

toilette, que toutes les dames s'accordèrent à déclarer irréprochable.

Le Père Kouzma était ému en bénissant sa fille. Pendant la courte allocution qu'il fit aux époux avant de procéder à la cérémonie, ses yeux se tournèrent plus d'une fois vers sa femme, qui pleurait à chaudes larmes. Pourquoi pleurait-elle? Sa fille ne devait pas la quitter, et d'ailleurs toute autre qu'elle eût considéré son départ comme une bénédiction. Peut-être pleurait-elle parce que c'est l'usage; peut-être aussi parce qu'elle se rappelait les émotions qu'elle-même avait éprouvées autrefois sous la couronne nuptiale, et les déboires, les douleurs, les découragements des années qui avaient suivi. Le regard du Père Kouzma se porta aussi sur ses fils, qui l'écoutaient respectueusement, et leur vue sembla réveiller en lui une certaine amertume.

— Élevez bien vos enfants, dit-il aux époux; ne craignez pas de les corriger pour leur enseigner l'amour du devoir et la soumission à la règle. Qu'ils soient des fils soumis, et Dieu vous accordera en récompense ses faveurs et ses bénédictions.

Démiane tira doucement Victor par la manche; mais celui-ci n'y prit pas garde : il regardait la

petite porte située auprès du chœur, et par laquelle madame Moutine venait d'entrer; le jeune musicien suivit son regard.

Elle était bien pareille à elle-même, mais de plus en plus reposée; elle semblait entrée définitivement dans la vie et y avait pris la place qu'elle devait toujours occuper. Sa toilette très-simple faisait un contraste étrange avec les oripeaux voyants qui l'entouraient, et cependant, avec sa robe de toile grise, elle avait l'air d'une reine au milieu de sa cour. Pendant que Victor s'absorbait dans la contemplation de son idole, Démiane comprit soudainement en quoi le luxe diffère du goût, et la morgue de la distinction. De temps en temps il avait de ces illuminations subites, et cette fois il resta si frappé de sa découverte, qu'il oublia de suivre la cérémonie et se fit rappeler à l'ordre par Victor au moment de tenir la couronne de métal au-dessus de la tête de son beau-frère, office pour lequel il avait été désigné comme étant le plus grand de toute la société.

La promenade des époux eut lieu autour du pupitre, dans l'ordre consacré; de temps en temps les jeunes gens qui suivaient le couple en tenant les couronnes au-dessus de leur tête, à bras tendu, marchaient sur la robe de la mariée,

ce qui leur faisait exécuter des gambades bien bizarres ; mais personne ne sembla considérer cette gymnastique comme insolite, et tout se termina suivant le rite accoutumé.

Les jours suivants se passèrent en festins, puis peu à peu la maison se désemplit, les nouveaux mariés allèrent rendre visite au père du jeune homme, et la cure se retrouva comme par le passé, avec Paracha en moins, ce qui ne sembla affliger beaucoup aucun de ses habitants.

La maison paternelle n'eut pas pour nos amis tout le charme qu'ils avaient rêvé ; et il leur fallut s'avouer qu'ils se l'étaient fort surfaite en imagination. Il n'est aucun de nous auquel il ne soit arrivé de rêver longtemps d'un site entrevu jadis, d'une maison autrefois visitée, de gens qu'on aurait voulu mieux connaître, et soudain, par le hasard des circonstances, de se trouver porté vers ce qu'on désirait revoir. Combien peuvent dire que ce rapprochement n'a pas été pour eux une désillusion, petite ou grande ? C'est que le mirage de l'imagination, si puissant faute de point de comparaison dans le présent, nous faisait paraître le site plus pittoresque, la maison plus vaste, les gens plus beaux ou plus intelligents, et la réalité est bien pâle auprès de nos rêveries.

Démiane et Victor s'aperçurent pour la première fois de ce que leurs absences précédentes avaient laissé inaperçu jusque-là : la pénurie des meubles, le désordre de la maison, l'effronterie de la servante, le laisser-aller de leur mère, la sévérité toujours bourrue et parfois intempestive de leur père ; et tous ces traits inobservés leur inspirèrent le désir d'améliorer autant que possible l'existence de ces braves gens, pleine de tiraillements, en grande partie dus à la pauvreté.

— André avait raison, dit un jour Victor à son frère, l'argent que le père nous envoie lui coûte bien cher !

— Veux-tu que nous allions lui en parler tout de suite ? fit Démiane, content de voir cette idée tout à fait acceptée par son frère, qui jusque-là ne s'en souciait qu'à moitié.

Ils exposèrent au Père Kouzma leur plan de réformes, et celui-ci n'en parut pas autrement surpris, ce qui fut un désappointement pour nos amis. Quand on est animé par une pensée généreuse, il est très-dur de se voir accueillir froidement ; un peu de sympathie serait si bonne ! Mais le père Kouzma ne se rendait pas compte du sacrifice que faisaient ses enfants. Grâce à l'idée fautive qu'ont de la valeur réelle de l'argent

les gens qui tirent presque tout de la terre et qui n'ont d'argent monnayé que comme appoint à leurs revenus, le prêtre se figurait qu'avec une quarantaine de roubles par mois à dépenser, ses fils devaient rouler sur l'or. Il les loua, mais sans effusion, et les deux frères le quittèrent l'oreille un peu basse.

— Je crois, dit Victor, que nous avons fait un sacrifice inutile ; on ne nous en saura pas gré.

— Je pense comme toi que personne ne nous en sait gré, répondit Démiane ; mais regarde autour de nous, les robes de la mère sont vieilles, le linge s'en va... Je t'assure que le sacrifice n'est pas inutile.

Victor pensa à la belle robe de sa sœur ; mais il avait pris son parti de ce côté-là, et en sa qualité d'optimiste, il l'eut bientôt pris tout à fait.

Après quinze jours de villégiature, nos amis sentirent qu'il était temps de retourner à Moscou. On a parfois de ces intuitions : on est chez des amis ou des parents, tout semble s'y passer pour le mieux ; tout à coup un courant d'air plus frais vous glace moralement. Le premier jour, on se dit : C'est une porte qu'on aura laissée ouverte ; mais la porte ne se ferme plus, et c'est alors qu'on éprouve soudain le

besoin de rentrer dans ses foyers. Pour les fils de Kouzma, la porte était une vraie porte cochère, et le courant d'air un ouragan; ils demandèrent à leurs parents une bénédiction qui leur fut accordée, et la permission de partir, qu'on ne leur refusa pas davantage. Le prêtre se sentait mal à l'aise devant ses fils; ils étaient devenus trop citadins, trop au-dessus de lui-même; Démiane surtout avait rapporté de ses auditions au Conservatoire une élégance nouvelle, qui le mettait sur l'échelle sociale bien plus près des Roussof que de sa propre famille. L'intimité journalière qui installait les jeunes gens sur le pied de l'égalité chez les seigneurs du village faisait sentir au vieillard combien ses fils se détachaient peu à peu de la souche paternelle, et, sans leur en vouloir, il ne fut pas fâché de les voir partir.

## XXI

La vie recommença pour les jeunes gens semblable à celle de l'hiver dernier, avec beaucoup de travail en plus et quelques douceurs en moins : Victor chez son luthier le jour et

près de Benjamin Roussof jusqu'à neuf heures ; Démiane au Conservatoire le matin, donnant des leçons particulières l'après-midi, et s'écrimant tout seul comme un possédé sur son violon, le soir, en attendant son frère.

André leur avait arraché l'aveu de leur déconvenue dans la maison paternelle, et c'est avec un sourire bienveillant qu'il écouta les doléances de Victor.

— Tu te figurais, lui dit-il, qu'on te saurait gré de ta générosité ? Erreur, mon bon ami ! Je ne sais pas pourquoi l'on parle de sacrifices inutiles ! L'essence même du sacrifice est d'être inutile ; c'est pourquoi, quand on fait de ces sortes de choses, il ne faut pas les parer du nom de sacrifices, parce qu'alors on veut de la reconnaissance, ce qui est une prétention totalement ridicule ; il faut leur donner leur véritable nom : le devoir ! Sous cette dénomination, ils ne demandent rien à personne, et l'on est content de les avoir produits au monde !

Cette maxime était l'une de celles qu'André mettait en pratique, et nos amis eurent plus d'une fois l'occasion de s'en apercevoir. Ils eurent des moments pénibles à passer, mais leur allègre trinité supporta les plus mauvais jours avec une sérénité de bon aloi.

Deux années s'écoulèrent de la sorte ; Démiane faisait de rapides progrès ; son professeur ne se moquait plus de lui et le donnait en exemple aux autres quand il n'était pas là. Cependant il n'avait pas voulu lui procurer beaucoup de leçons particulières, ce qu'il eût pu faire très-facilement. Cet homme bizarre prétendait que si mourir de faim est une chose contraire au développement de l'artiste, sentir de temps en temps une petite crampe d'estomac est un bon stimulant pour le génie. Démiane arriva au bout de la seconde année d'études sans se douter qu'il possédait un talent hors ligne.

Quelques jours avant l'examen final, son professeur Verlomine lui remit un de ses violons :

— Tu ne peux pas jouer à l'examen sur ton crin-crin, lui dit-il ; essaye un peu ce que tu pourras faire de celui-là.

Démiane, dans un ravissement sans bornes, se familiarisa pendant huit jours avec le nouvel instrument, et le jour de l'examen venu, c'est presque avec assurance qu'il se présenta devant le public choisi qui assiste à ces solennités intimes.

Comme il saluait les chaises, — celles du premier rang ne se remplissent que sur le tard, et

malgré son bel aplomb, beau pour un débutant, mais fort imparfait s'il se fût agi d'un autre, notre ami ne voyait pas plus loin que la troisième rangée, — une dame, la seule qui occupât un fauteuil de premier rang, assit carrément son lorgnon sur son nez, et le contempla comme s'il eût été l'Apollon du Belvédère, — en marbre, — au lieu d'être Démiane Markof en chair et en os, et même en fluides plus ou moins magnétiques, dont quelques-uns sortaient par ses yeux troublés qui paraissaient ivres d'orgueil ou de joie.

Il était ivre, en réalité, ivre de son triomphe assuré, et de l'avenir qu'il voyait poindre, quand il commença la polonaise de Véniaevsky, la même qui lui avait valu la faveur d'être écouté par Verlomine. Il se sentait jeune, plein de défauts et de fautes, bourré d'inexpériences, et cependant il croyait n'avoir qu'à frapper la terre du pied, comme Antée, pour bondir plein de force dans l'arène de la vie, et défier les plus fiers lutteurs.

Il jouait avec une animation que dix ans plus tard il eût trouvée de mauvais goût, et son visage, mobile à l'excès, exprimait mille choses diverses et confuses. Pendant qu'un frémissement de satisfaction courait dans l'auditoire,

expert en auditions de ce genre, la dame avait laissé tomber son lorgnon, sans pour cela baisser son regard, et elle examinait à l'œil nu le jeune violoniste avec la même aisance que tout à l'heure, à l'abri de son lorgnon ; seulement, pour mieux le voir, elle clignait légèrement de l'œil droit que par une anomalie elle avait plus faible.

Un homme d'environ cinquante ans, mince, élégant, un peu fané, mais encore très-beau, traversa sans se presser la longue allée de fauteuils et vint s'asseoir auprès de la dame en question, qui lui accorda un léger signe de tête, sans se déranger dans sa contemplation.

— Joli coup d'archet, n'est-ce pas, princesse ? dit à voix basse le nouveau venu d'un ton négligent. C'est un inconnu ; ils l'ont tenu sous cloche jusqu'à présent ; c'est leur coup d'éclat, et je présume qu'il va avoir le premier prix. Regardez les figures épanouies de ses juges ! Et lui, le pauvre diable, il n'a pas l'air de se douter de l'effet qu'il produit ! C'est ce que nous autres diplomates nous appelons l'aplomb de l'innocence. Vous ne dites rien, princesse ; est-ce que vous ne lui trouvez pas de talent ? Vos arrêts font loi, vous savez ! Voudriez-vous casser celui de cet aréopage ? Vous le pouvez à vous toute seule.

— Il a du talent ! dit la princesse en reprenant son lorgnon.

— Un peu trop théâtral dans la pose, eh ?

— Il est beau.

Ces trois mots produisirent un effet singulier sur le diplomate ; il était légèrement incliné sur le bras de son fauteuil, vers la jeune femme ; il se redressa et se pencha sans affectation sur le bras opposé, et lui parla d'un peu plus loin, quoique de cette voix diplomatique et contenue qui sait si bien détacher les paroles tout en les rendant perceptibles pour un seul.

— Oui, princesse, il est beau, beau comme Antinoüs ; c'est un jeune demi-dieu, et il a des yeux magnifiques. La femme qui mettra un éclair dans ces yeux-là aura peut-être découvert un filon d'or... Mais il y a tant de métaux précieux qui finissent par n'être que du cuivre vulgaire, décoré du nom pompeux d'une composition quelconque !

— C'est à l'usage qu'on s'en aperçoit, quand ils deviennent vieux ! répondit la princesse d'une voix brève, en appuyant cruellement sur le mot *vieux*. Mais son adversaire n'était pas de ceux qu'un mot démonte. Il sourit et reprit sur le même ton :

— Comment va le prince ?

— Merci, mon cher, toujours la même chose. On lui ordonne les eaux du Caucase.

— C'est bien loin!

— Qu'est-ce que cela me fait! Autant là qu'ailleurs.

— Et puis c'est du nouveau, le Caucase; vous aimez le nouveau, n'est-ce pas, princesse?

Elle ne répondait pas, il continua comme au hasard d'une conversation à bâtons rompus.

— Il a du talent, ce jeune homme; le connaissez-vous?

La princesse fit un signe de tête négatif et se remit à cligner de l'œil droit.

— Il s'appelle Démiane Markof.

— D'où le savez-vous? fit-elle en se retournant avec une certaine vivacité.

Il lui présenta le programme où le nom de Markof en suivait un autre, connu de tous les amateurs par une quantité de concerts, fort patronnés par un des professeurs.

Elle prit la feuille, la laissa retomber dédaigneusement, si bien que le papier bleu clair alla rouler au pied de l'estrade, où il attira le regard de Markof.

— Démiane! C'est un nom du clergé, dit-elle presque à haute voix.

Le jeune musicien prenait haleine en ce

moment pendant une mesure de silence; ses yeux attirés par le papier remontèrent jusqu'au visage de la jeune femme.

— Bravo, dit le diplomate à demi-voix en applaudissant sans bruit du bout des doigts, et en fixant son regard légèrement ironique sur l'exécutant.

La princesse avait saisi le mouvement et l'intention. Elle frémit et se pencha en avant.

— Bravo, cria-t-elle à pleine voix, en applaudissant vivement de ses mains nerveuses qui déchirèrent leurs gants.

La salle entière, suivant l'usage immémorial et moutonnier de toutes les salles, applaudit à tout rompre. Pâle, ébloui, prêt à chanceler sous le poids d'une émotion qu'il n'avait jamais éprouvée, Démiane salua; mais son regard rencontra les yeux de la princesse, qui applaudissait encore, et c'est à elle que s'adressa ce salut de débutant, gauche, timide et charmant.

Il reprit aussitôt, mais avec une inspiration différente; les nuances si consciencieusement travaillées avec le professeur s'étaient fondues au feu d'une impétuosité nouvelle, et il joua la fin du morceau comme jamais peut-être on ne l'avait jouée, mais contrairement à la tradition.

— Vous lui faites perdre son premier prix,

princesse, dit le diplomate à la belle voisine. Vous lui devez une compensation.

Elle jeta un regard moitié flatté, moitié dédaigneux à ce causeur indiscret, et cessa de regarder le débutant.

Vainement il essaya de rencontrer encore ces yeux magnétiques que tant d'autres avaient interrogés avant lui; la princesse, impassible, ne lui accorda plus le moindre coup d'œil, tant qu'il eut à subir d'autres épreuves, et Démiane, redevenu maître de lui-même, s'en tira de la façon la plus brillante.

Il fut en effet proclamé premier prix; la princesse, qui n'attendait que cela pour partir, se leva et resta un moment, s'offrant au regard du jeune homme, qui instinctivement s'était porté sur elle; il y lut mille choses : encouragement d'artiste, sympathie un peu dédaigneuse, admiration pour la beauté matérielle, tant de choses, qu'en si peu de temps il ne put parvenir à les déchiffrer toutes; et puis elle lui tourna le dos lentement et regagna la porte de sortie pendant que les autres noms frappaient vainement l'oreille de la belle indifférente.

— C'est pour moi qu'elle était restée! pensa-t-il en rougissant plus encore de la hardiesse de sa pensée que de la joie de son premier prix.

— Elle croit avoir trouvé une mine d'or vierge! songea le diplomate, en scrutant le visage de Démiane, et peut-être y va-t-elle creuser un abîme sans fond.

— Tu ne m'as donc pas vu, frère? dit Victor à Démiane quelques instants après, quand à la sortie il put se cramponner à son bras. Lorsqu'on t'a proclamé, j'avais le cou tendu vers toi, il me semblait que ma tête allait arriver jusqu'à ta joue pour t'embrasser.

— Je ne t'ai pas vu! dit Démiane, un peu honteux de se souvenir qu'à ce moment il regardait la princesse, une femme dont il ignorait absolument tout!

## XXII

« Démiane Markof, premier prix de violon au Conservatoire, aura l'honneur de donner un concert dans l'Assemblée de la Petite Noblesse, le mercredi 20 mai 186., à huit heures du soir ».

Cette affiche, placardée partout, n'eût pas attiré un nombre suffisant d'auditeurs, si ma-

dame Roussof et le professeur Verlomine n'avaient placé des billets avec un acharnement remarquable, surtout pour cette époque de l'année où le public amateur de musique émigre en grandes masses vers l'intérieur. C'est peut-être parce que ce concert était le dernier, peut-être aussi parce que jusque-là on n'avait pas fait grand bruit de Markof, que la salle se trouva presque pleine, lorsque le jeune homme apparut sur l'estrade. Instinctivement il porta son regard sur le premier rang de fauteuils; il y vit des gens de toute espèce, jeunes, vieux, laids, beaux, — peu de ceux-ci — mais pas la moindre boucle de cheveux qui lui rappelât la dame dont les yeux l'avaient tant interrogé au Conservatoire. Comme il achevait son examen, un peu désappointé, il apercut le visage fin et ironique du diplomate, qui sourit imperceptiblement. Ce sourire acheva de désorienter le pauvre garçon, et son premier morceau reçut le contre-coup de ses émotions intérieures; on se dit dans la salle, en divers endroits, que « ces messieurs du Conservatoire n'en font jamais d'autres! Il n'est pas de charlatanisme qui leur coûte pour lancer un fruit sec dont ils se sont toqués! »

Pendant qu'un pianiste connu exécutait la

Rapsodie hongroise, et faisait assez de bruit pour couvrir celui d'un tremblement de terre, Verlomine attaqua Démiane dans le salon des artistes.

— Malheureux, lui dit-il, tu nous tournes en ridicule. Tu trahis l'engagement moral que tu as contracté avec nous! Tu joues comme un chef d'orchestre de guinguette! A quoi penses-tu? Ne peux-tu te secouer?

— J'ai peur, dit Démiane, l'oreille basse.

— Ça n'est pas vrai! Tu n'as pas peur! Tu n'as pas eu peur en entrant! Tu n'as pas eu peur l'autre jour à l'examen!

— Je suis triste, fit Démiane, incapable de mentir, incapable aussi de contenir l'amertume qui lui montait du cœur aux lèvres.

Elle aurait dû être là, cette femme! Elle le devait! Elle savait certainement qu'il jouerait; pourquoi n'était-elle pas venue? Mais c'était une chose impossible à dire.

— Tu es triste? parce que tu vas gagner de l'argent gros comme toi? Deux mille roubles de recette, tous frais payés; et monsieur n'est pas content? Pas de poésie, je t'en prie! pas de mélancolie non plus, je déteste les grimaces. Va de l'avant, et tâche d'avoir du nerf.

Démiane ainsi encouragé se dirigea vers la

salle; son entrée ne fut pas brillante, il avait désappointé le public, et les plus indulgents, ceux-là mêmes qui parlaient de la gêne « inséparable d'un premier début », n'osaient trop l'applaudir. Il s'avança résigné à tout, même à un échec complet, qui eût mis à néant les espérances qu'il caressait depuis plusieurs années; il était dans la situation d'esprit d'un homme qui voit arriver un train sur lui et qui ne peut pas quitter la voie, retenu par la terreur, paralysé par la vue de la catastrophe imminente.

— *Le la*, s'il vous plaît, dit-il à l'accompagnateur.

Celui-ci donna la note demandée, tout en s'étonnant que Démiane n'eût pas la précaution d'accorder son violon avant d'entrer. Le jeune homme fit résonner la corde à son oreille, pour gagner un peu de temps... Soudain, son visage s'éclaira, une force nouvelle, une joie triomphante l'envahirent tout entier : l'inconnue du Conservatoire s'avançait lentement vers l'estade, la tête haute, légèrement rejetée en arrière; les traits de son visage n'exprimaient que la satisfaction de l'orgueil, l'assurance du dédain; elle traînait derrière elle les flots d'une superbe toilette, et marchait seule, comme pour affirmer son indifférence à l'égard du monde

entier. Elle alla droit à son fauteuil, près du diplomate, et s'y laissa tomber sans avoir jeté un regard autour d'elle.

Démiane posa l'archet sur la corde, et une joie frissonnante, une vibration intense passa du violon dans tout son être, jusqu'à l'extrémité de ses cheveux soulevés légèrement par un courant électrique. Aussitôt, l'archet chanta divinement, comme porté par des ailes invisibles, et le jeune homme, tout en exécutant pour le commun des auditeurs une sonate classique, fit entendre à l'oreille exercée de quelques-uns un hymne magnifique à l'amour et à la jeunesse.

Elle ne le regardait pas; la tête baissée, elle jouait avec le gland de son éventail, et paraissait indifférente à la musique comme à tout le reste. Qu'importait à Démiane? sa protectrice mystérieuse, la bonne fée qui lui avait fait obtenir son premier prix était venue, — venue pour lui, cette fois, parce que son nom l'avait frappée sur l'affiche; — n'était-ce pas assez d'orgueil et de bonheur?

Démiane s'arrêta, l'allegro était fini. On l'applaudit avec frénésie, comme sait applaudir ce bon public russe, le plus enthousiaste et le meilleur des publics. Il s'inclina en relevant son

archet prêt à attaquer l'andante... Elle leva doucement sa tête altière et attacha sur lui un regard profond et pénétrant qui le fit frissonner de la tête aux pieds.

Pour elle, il fit chanter l'instrument comme une voix humaine; c'est le bois sonore qui était chargé de lui exprimer toutes les caresses d'une âme neuve, soudain ouverte à l'amour le plus enivrant, le plus éthéré, celui d'un être mortel pour une étoile inaccessible, amour d'autant plus fou qu'il ne craint pas de blesser celle qui en est l'objet; elle est si haut que rien ne peut l'atteindre.

— Vous voulez donc l'ensorceler? demanda le comte Raben à sa belle voisine, qui était retournée à son éventail.

— Cela ne vous regarde pas, répondit-elle sans le regarder.

— Est-ce qu'il vous plaît vraiment, ce jeune adepte du crinclin?

Elle secoua légèrement les épaules, et la frange de son burnous tomba sur le bras du diplomate.

— Avez-vous lu *Dalila*, princesse? continua celui-ci sans se déranger.

— *Dalila*? je crois que oui. Eh bien?

Souvenez-vous de Roswein! N'allez pas

briser dans sa fleur ce lis superbe, qui n'a pas l'intention de filer et qui néanmoins veut être superbement vêtu, comme tous les lis.

— Et vous, vous me faites assez l'effet de Carnioli, jeta la princesse avec un accent de colère concentrée qui fit ressembler cette parole à un soufflet.

Le comte Raben s'inclina légèrement.

— De la part d'une dame; de la vôtre, princesse, un mot incisif n'a rien que de flatteur pour celui qui le reçoit. Quand on a affaire à un adversaire tel que vous, c'est un honneur que d'être touché.

— Laissez-moi tranquille! fit la princesse avec humeur.

L'andante déroulait lentement ses péripéties passionnées; il allait et revenait sur lui-même, enlaçant le thème d'une étreinte de plus en plus serrée; enfin le motif s'éleva jusqu'aux cieux, pendant que Démiane, transporté hors du monde, y mettait toute son âme pour le déposer aux pieds de son inconnue.

— Remerciez-le donc! fit Raben avec son sourire sarcastique, vous lui devez bien cela!

— Vous m'en défiez? dit la princesse; avec un geste superbe d'insolence, elle releva la draperie qui cachait ses mains gantées, elle les sou-

leva légèrement et applaudit sans bruit, mais de la façon la plus ostensible.

— Ce n'est pas assez, dit Raben.

— Soit! fit-elle avec hauteur. Et comme Démiane, tout en saluant le public, abaissait vers elle un regard suppliant, elle prononça distinctement, quoique à voix basse, le mot : Merci.

— Alors, c'est dit, vous vous chargez de le rendre immortel? dit Raben à sa belle ennemie pendant qu'elle attachait sur lui un regard de défi.

— Ce n'est pas vous qui serez jamais immortel! lui dit-elle avec ironie.

— Parce que vous n'aurez pas voulu, répliqua-t-il avec une galanterie exquise.

— Oh! mon cher, n'est pas immortel qui veut! Il faut d'abord avoir du génie!

Tout ceci se passait courtoisement, à voix basse, non avec des gestes, mais des ombres de gestes, des aperçus de mouvements, comme il convient entre gens d'un monde choisi, où le moindre frémissement prend une importance. Ils échangeaient ces paroles, aiguës comme des glaives, et derrière eux personne ne s'en doutait. Démiane, devenu pâle, les regardait avec inquiétude, devinait qu'il s'agissait de lui. Elle le regarda — ce regard n'eut même pas la durée

d'un éclair, tant il glissa rapidement entre les paupières baissées de la jeune femme, — mais il y saisit une force nouvelle et termina la sonate avec un brio qui enleva le suffrage des plus récalcitrants. Rappelé trois fois, il revint saluer le public son maître, qui pour le moment ne demandait pas mieux que de devenir son esclave; puis il rentra dans le salon des artistes, où il fut comblé de louanges par ceux qui, une demi-heure avant, l'avaient si rudement secoué. Il les écoutait machinalement, souriant, remerciant, donnant des poignées de main à droite et à gauche, n'entendant en réalité qu'un mot, ce *merci* dont ses yeux avaient deviné le mouvement sur les lèvres de la princesse, mais dont son oreille n'avait pas perçu le son.

— La princesse Rédine te fait de l'œil! dit Verlomine sans cérémonie, presque à haute voix. Elle fera ta réputation, pourvu que tu sois aimable avec elle, avec son chien, sa femme de chambre, et même avec son mari.

— Elle est mariée? demanda Démiane, qui, de tout ce discours, n'avait entendu que le nom de la jeune femme et le mot « mari ».

— A trente-cinq ans! si elle ne l'était pas, elle aurait peu de chance de l'être jamais.

— Trente-cinq ans? Qui est-ce qui a trente-

cinq ans? fit le jeune homme, pensant qu'il se méprenait.

— La dame qui est assise là dans le coin à droite ; tu peux la voir d'ici, en te penchant un peu, des perles au cou, le beau Raben à son côté.

C'était elle-même ! Comme ces marauds la traitaient avec irrévérence ! Fort scandalisé, Démiane allait formuler quelque absurde protestation ; Varlomine le prévint :

— Elle te dira qu'elle en a vingt-huit, et ce sera vraiment gentil de sa part, car elle n'en paraît pas plus de vingt-sept. Sois aimable avec son mari, c'est une condition essentielle.

— Elle l'aime beaucoup? fit Démiane avec un vague serrement de cœur.

Le caustique professeur laissa poindre un sourire.

— Cela ne nous regarde ni l'un ni l'autre, mon cher enfant. Dans tous les cas, contrairement à la plupart des femmes, — des femmes de son espèce, — elle témoigne au vieux prince des égards tout à fait touchants et donne ainsi le ton à son entourage. C'est d'un excellent exemple et d'un goût irréprochable, et c'est la preuve d'une intelligence peu commune.

— Le prince est vieux? demanda Démiane,

qui écoutait sans comprendre, ou plutôt sans vouloir comprendre.

— Il a soixante-huit ans; il a été blessé à la tête en 1855, et son intelligence en a été assez sérieusement atteinte; mais les soins admirables que lui prodigue sa femme ne peuvent manquer de lui conserver très-longtemps le peu de lucidité que la Providence lui a laissé.

Démiane regarda le professeur : celui-ci était imperturbable : jamais personne n'avait pu savoir s'il plaisantait, quand il était résolu à paraître sérieux ; d'ailleurs le pauvre garçon avait bien autre chose en tête, et il se précipita à la poursuite d'un artiste qui faisait mine de vouloir s'en aller, prétextant que jamais il n'aurait le temps de jouer son morceau, au train dont marchait le concert, et qui était attendu dans une soirée où il avait promis de jouer. Avec beaucoup d'instances, Markof finit par obtenir qu'il resterait, à condition de jouer immédiatement après l'exécutant qui se faisait entendre pendant ce temps. Cet arrangement désorganisait toute la suite du concert; mais mademoiselle K... n'était pas venue, et d'une façon comme de l'autre, il fallait tâcher de combler ce vide sans que le public pût se plaindre.

— Quelle corvée, mon Dieu ! quelle corvée

que de donner un concert ! soupira Démiane, quand les difficultés furent aplanies.

— Plains-toi ! Nous avons fait le plus difficile pour toi ! répliqua Verlomine. Tu verras ce que ce sera quand tu seras tout seul ! Ordinairement, mon ami, quand tout est organisé, quand la salle est éclairée, le public arrivé et les artistes en retard, le roi de la fête est dévoré par une migraine effroyable et n'a d'autre rêve que d'aller se coucher.

Quand Démiane revint dans la salle, la princesse était partie ! Il sembla au pauvre garçon que tous les lustres s'étaient simultanément éteints, et que le monde sautait à travers l'espace au sein des ténèbres les plus opaques. Il se redressa néanmoins contre ce coup imprévu ; l'attitude de la jeune femme lui avait inspiré la conviction qu'il la reverrait, et cette conviction lui donna le courage d'accomplir le reste de sa tâche sans trop de lassitude.

Quand tout fut fini, quand il eut reçu les félicitations de tout le monde et donné des pourboires à une quantité incalculable de mains sales, qui semblaient se multiplier d'une façon désordonnée, Démiane se trouva seul dans la rue avec Victor, qui pendant toute la soirée n'avait ni fait un geste ni prononcé une parole.

Blotti dans un canapé, derrière un gros tas de foulards et de paletots, il s'était contenté de regarder son frère avec des yeux soumis et heureux de chien qui contemple son maître.

— Ah ! fit Démiane, je suis moulu ! Je voudrais me coucher là, sur le pavé, et dormir jusqu'à demain midi !

— Rentrons, dit Victor joyeusement en le prenant par le bras ; rentrons bien vite ; donne-moi le violon, je le porterai.

Démiane se laissa faire ; ils montèrent sur un drochki et s'en allèrent cahin-caha par les rues mal pavées du vieux Moscou, puis du Moscou jeune, aussi cahoteuses les unes que les autres. Au-dessus de leurs têtes, l'azur gris de lin des nuits de l'été boréal était piqué de faibles lueurs d'étoiles. C'est une de ces nuits du Nord que le poète a dû pressentir, quand il a dit :

Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,  
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

En effet, près de l'horizon, flottent des clartés mystérieuses, dorées, qui parlent de soleil couchant ou d'aurore prochaine, et qui font rêver à mille choses futures, à mille espérances inavouées. Ces nuits bannissent l'image du passé ; elles débordent de pensées d'avenir.

Le jour n'était plus loin, — il vient si tôt à cette époque! — l'Orient blanchissait déjà lorsque les deux frères descendirent devant leur maisonnette. Une lumière brillait à la fenêtre d'André, la seule qu'ils eussent vue depuis longtemps sur leur passage à travers les rues endormies, où, l'été, le gaz ne s'allume jamais.

— André n'est pas couché, fit Démiane en bâillant.

— Il veut savoir comment le concert a réussi, répondit Victor avec une joie mystérieuse.

Le drochki s'éloigna lentement, et nos amis entrèrent chez eux. André les attendait dans leur propre chambre, une bougie à la main.

— Eh bien! dit-il laconiquement.

— Superbe! répondit Victor, qui semblait avoir retrouvé sa langue, à mesure que son frère perdait la sienne.

— Je te félicite! dit André en serrant énergiquement la main de l'artiste.

— Je te remercie, mais je suis à moitié mort! fit Démiane, qui chancelait véritablement de fatigue et de sommeil.

Il allait se jeter sur son lit, tout habillé; les deux jeunes gens l'arrêtrèrent avec un geste d'effroi.

— Tant pis pour mon bel habit neuf! fit

Démiane en voulant leur résister : il y a dix heures que je suis sur pied, il faut que je me vautre.

— Ce n'est pas cela, dit Victor, toujours avec son sourire triomphant; il y a quelque chose sur ton lit.

Il souleva une serviette, et Démiane aperçut couchée à sa place, la tête sur l'oreiller, la forme bien connue d'une boîte à violon.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il réveillé par l'étrangeté de cette vision. Ces boîtes d'instruments à cordes ont une vague ressemblance avec un petit cercueil.

— Regarde! dit Ladof. Victor retenait son haleine.

Démiane avança la main avec précaution, toucha l'objet et attira à lui la boîte; elle était lourde; il l'emporta sur le vieux petit piano, l'ouvrit et resta immobile.

Dans son écrin de drap rouge, soigneusement capitonné, un superbe violon reposait sur le dos; l'archet d'ébène avait sa place dans le couvercle, et le chiffre de Démiane se lisait sur les deux objets.

— Qu'est-ce que c'est? dit-il en recouvrant le souffle.

— C'est pour toi, mon frère; c'est ton vio-

lon, s'écria Victor, incapable de se contenir; c'est ton vrai violon, avec lequel tu deviendras célèbre!

Fiévreusement, sans répondre, Démiane saisit l'instrument, accorda machinalement deux cordes et promena deux fois lentement l'archet sur la même note, qui rendit un son grave, plein, doux et vibrant comme la plus belle voix de ténor :

— Il est bon, j'en répons! dit Ladof, jusque-là muet.

Démiane reposa le violon, le regarda, puis regarda ses amis :

— Je ne comprends pas, dit-il. Ce violon doit valoir une somme folle.

— C'est pourtant bien simple! dit Ladof avec son sang-froid ordinaire. Tu n'avais pas le moyen d'acheter un stradivarius, ni nous de t'en faire cadeau; alors ton frère t'a fait un markof! Voilà tout.

— C'est toi, Victor, qui as fait cela? dit Démiane pâle d'émotion. Il commençait à comprendre.

— André m'a beaucoup aidé! répondit modestement Victor, rose comme la rose des champs, et aussi petit qu'une petite souris dans l'excès de son humilité.

— De mes conseils, rectifia Ladof.

Démiane resta silencieux, puis soudain son visage se couvrit de larmes; il le cacha d'abord dans ses mains; mais, abdiquant toute fausse honte, il le laissa voir sans vergogne et tendit une main à chacun d'eux :

— Oh! mes amis! dit-il, mes amis!

Il ne trouva pas autre chose à leur dire; et que pouvait-il ajouter à ce cri de l'âme? n'étaient-ils pas vraiment ses amis?

— Nous y avons travaillé longtemps, dit Victor; la boîte est faite depuis quinze mois; elle a séché pendant un an, et nous avons mis trois mois à l'achever. Et, vois-tu, Démiane, j'avais une idée, mais je ne la comprenais pas...

— Je l'ai bien comprise, moi, interrompit André. Nous avons des violonistes, mais nous n'avons pas de violons! Tous nos instruments sont faits par des Allemands, et il y a longtemps que cela me vexé! Mais, moi, je n'ai pas d'ambition; un jour j'irai manger mes buffles sur les bords du Don, et je ne ferai plus de violons que pour mes enfants si j'en ai, pour ceux des autres si je ne me marie pas. Victor, lui, est dévoré d'ambition! Tel que tu le vois, il a plus d'ambition dans sa petite forme que toi, mon grand Démiane, dans tout ton corps qui n'en

finit plus! Il voyait dans ses rêves des violons allemands, des altos de Nuremberg s'asseoir sur son estomac et lui tirer la langue, ce qui lui procurait des cauchemars affreux! Alors, il a voulu faire un violon russe, tout à fait russe, et je crois qu'il a réussi.

Démiane reprit l'instrument et joua les trente premières mesures de l'allegro de la sonate.

— C'est une perle! s'écria-t-il, sans défaut! Oh! Victor, tu vaux mille fois mieux que moi!

Victor souriait; sa joie s'épanouissait autour de lui; il avait l'air d'être porté sur un pavois de roses.

— A un artiste russe, dit-il, il fallait un violon russe. Nous avons l'artiste et l'instrument. Vive la Russie! Vive la patrie! Hourra!

La vieille maison frissonna au cri d'allégresse de nos amis, et l'on entendit dans la soupente la propriétaire, qui avait le sommeil dur, se retourner et geindre, croyant sans doute qu'il tonnait.

— Allons nous coucher, dit André, en soufflant sa bougie; il fait grand jour.

Une heure après, Victor, se réveillant en sursaut, aperçut les yeux ouverts de son frère qui, couché, mais très-éveillé, regardait attentivement la boîte à violon, placée en face de lui.

— Tu ne dors pas? lui dit-il; tu étais si fatigué?

— Je ne suis plus fatigué, frère, dit Démiane d'une voix douce, comme dans un rêve; la vie est bonne, je suis heureux.

### XXIII

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, comme les deux frères achevaient de prendre leur thé, un grand escogriffe à la mine importante apparut sur l'horizon de la place. Après avoir sonné à deux ou trois maisons d'une apparence plus convenable, il se décida à aborder enfin la vieille petite mesure; le nom de la propriétaire se trouvait pourtant bien écrit sur la lettre qu'il tenait à la main, et il l'avait regardé en passant au-dessus de la porte; mais cet homme, imbu de principes aristocratiques, avait mieux aimé faire plusieurs démarches inutiles que d'admettre la possibilité de contaminer ses nobles pieds de valet de chambre au seuil d'une demeure aussi misérable; la personne que ses maîtres daignaient honorer d'une

missive ne pouvait pas, ne devait pas habiter un si pauvre logis. Contraint cependant de se rendre à l'évidence, il carillonna d'une main ferme, et du coup, Petit-Gris effrayé prit son vol au travers de la table, de façon à compromettre sérieusement l'équilibre de la théière sur le samovar. La propriétaire descendit l'escalier de bois avec une prestesse non moins caractéristique, ouvrit la porte et entra en pourparlers avec ce magnifique messager, qui se retira peu après d'un pas majestueux.

— Une lettre pour M. Markof, de la part de la princesse Rédine; il n'y a pas de réponse, dit la bonne femme en se retirant.

M. Markof ne pouvait être que Démiane. Il allongea le bras et ouvrit l'enveloppe sans que Victor eût pensé à réclamer.

— Qui est la princesse Rédine? demanda naïvement le brave garçon, et qu'est-ce qu'elle peut te vouloir?

— C'est de l'ouvrage pour l'hiver prochain, répondit Démiane en posant sur la table le papier anglais, épais, lourd et mat, dont les plis avaient résisté à la pression de l'enveloppe et qui s'ouvrait tout seul.

— Des leçons?

— Non, pas tout à fait, des auditions d'accou-

pagnement, si tu veux. C'est pour jouer des sonates, piano et violon.

— L'hiver prochain, c'est loin! fit Victor, qui eût mieux aimé tout de suite.

— Oui, c'est loin! répéta Démiane avec un soupir.

— Une princesse! Montre son écriture.

Il saisit la lettre, non sans qu'un léger mouvement de son frère eût indiqué le désir de la garder pour lui seul; mais Victor n'y fit pas attention et lut tout hant en russe :

— La princesse Cléopâtre Rédine, partant ces jours-ci pour les eaux de Piatigorsk, prie M. Markof de lui réserver quelques heures l'hiver prochain afin d'exécuter de la musique d'ensemble. La princesse compte être de retour vers le mois de novembre. Suivait l'adresse.

— Le mois de novembre! s'écria Victor.

— Les calendes grecques! dit Ladof, sur le seuil de la porte; il n'était pas allé au travail ce jour-là, se réservant de prendre un congé avec ses amis.

— Non, répliqua Démiane avec fermeté, pendant que ses yeux brillaient d'un feu étrange, moitié colère, moitié triomphe; c'est sérieux.

— Qu'en sais-tu?

— Je l'ai vue; elle était hier au concert, elle était au Conservatoire...

Il s'arrêta et se mordit la langue; que pouvait-il dire de plus?

— Une protectrice, alors? C'est parfait. Jeune ou vieille?

— Jeune, répondit Démiane à contre-cœur.

— Belle ou laide?

— Belle, à ce qu'il m'a semblé.

— Hourra pour la beauté! fit Ladof, d'un ton froid qui contrastait fort avec ses paroles enthousiastes.

— Et elle demeure...?

Victor relut l'adresse.

— Mon bon, dit Ladof, toujours froidement, ta fortune est faite.

— Hein? fit Démiane en se cabrant comme sous un coup de fouet.

— Une princesse jeune, belle, qui protège les arts et qui prend rendez-vous six mois d'avance, ne peut manquer d'avoir à ton endroit les intentions les plus généreuses.

— Tu la connais? fit le jeune artiste, blessé instinctivement par le ton d'André.

— De réputation.

— Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a à dire? continua Démiane avec un peu d'aigreur.

— Rien du tout ! A mon point de vue , rien du tout. Quand on est riche et puissant , on fait ce qu'on veut ; c'est à vrai dire le principal mérite de la richesse et de la puissance.

Démiane s'était levé et se promenait par la chambre , au risque de heurter la table et de marcher sur la queue agitée de Petit-Gris , qui le regardait d'un air mécontent.

— Quelle chose singulière , dit-il après avoir fait deux ou trois tours , que ce besoin de dénigrer les gens qu'on ne connaît pas ! Il suffit qu'une femme soit aimable et riche pour qu'aus sitôt la calomnie l'attaque...

Ladof mit la main sur le bras de l'artiste et l'arrêta court dans sa phrase , aussi bien que dans sa promenade.

— Tu la connais donc bien , dit-il tranquillement , que tu parles de calomnie ?

— Moi ? pas du tout !

— Tu ne la connais pas du tout , et voilà que pour cette femme que tu ne connais pas , que tu as vue deux fois , tu accuses de calomnie ton ami de plusieurs années , celui qui partage avec ton frère le droit de t'aimer , de t'encourager , de te conseiller...

Démiane secoua la main qui tenait son bras , et voulut se détourner.

— Tu ne me mettras pas en colère, dit Ladof toujours calme; je te dis que tu me traites comme un fâcheux, comme un précepteur, comme une vieille bête, et cela pour une femme que tu ne connais pas; elle t'a regardé dans le blanc des yeux, n'est-ce pas? Et tu as perdu l'esprit. Eh bien, va, mon ami, va où le destin te pousse! Après tout, le destin ne s'occupe peut-être pas de toi. Elle a du bon sens, cette femme, elle s'en va... Quand elle reviendra, tu en auras une autre dans la tête!

Il rit doucement, de son rire paisible qui dénotait une si parfaite possession de lui-même, et ce rire calma l'irritation de Démiane.

Il avait retenti bien des fois au milieu de leurs discussions esthétiques, politiques et autres, ce rire d'homme qui connaît la vie et qui sait excuser toutes les faiblesses. Que de fois, après un bel exposé de théories, André avait ri de ses utopies et de lui-même, avec la même simplicité qu'il riait d'autrui à l'occasion! Ce rire bienveillant avait accueilli tous les projets grandioses de Victor, toutes les chimères poétiques de Démiane, et toujours ils avaient fait chorus, irrésistiblement gagnés par sa franchise et sa bonhomie.

L'effet fut le même cette fois encore. Démiane

tendit la main à Ladof et lui dit : — Je suis un imbécile.

— Certainement, répondit le jeune homme, mais je dois avouer qu'il faut une certaine dose de bon sens pour le reconnaître. Prends garde aux ondines, mon ami, prends garde aux fées protectrices, — les Carolines sont moins dangereuses; — à vrai dire, elles ne sont pas dangereuses du tout : une femme qui sent l'oignon et qui met à ses cheveux de la pommade à la rose, ne peut être un danger que pour un apprenti bottier. Victor, comprendrais-tu un apprenti bottier qui ferait un trou à la caisse de son patron pour enlever une Caroline ?

— Je ne connais pas de Caroline, dit naïvement Victor.

— Ton frère en a connu.

— Veux-tu te taire ! fit Démiane, tu vas scandaliser ma femme de ménage.

— Oh ! moi, dit Victor, je ne me scandalise pas, il faut bien que jeunesse se passe.

## XXIV

— Qu'allez-vous faire, à présent, mes deux nababs? dit M. Roussof aux jeunes gens quand ils vinrent lui rendre visite deux jours après le concert.

— J'ai une idée, fit Démiane avec hésitation en regardant son frère du coin de l'œil; Victor aussi...

— Deux idées!

— Non, la même; si nous restons à Moscou, nous allons manger tout notre argent.

M. Roussof fit signe qu'il n'en doutait pas.

— Alors nous avons pensé à faire comme les autres artistes une petite tournée en province: il me semble qu'un premier prix du Conservatoire a des chances de gagner un peu d'argent partout; quand cela ne ferait que de nous défrayer, ce serait déjà très-suffisant.

— Et puis cela nous ferait voir du pays, appuya Victor de l'air convaincu qu'il prenait toutes les fois qu'il exprimait les idées de son frère; il était moins hardi pour énoncer les siennes.

— Sagement raisonné ! dit M. Roussof. Et, sans indiscretion, de quel côté vous dirigez-vous ?

Démiane rougit ; il n'avait pas encore étudié la diplomatie.

— On prétend, dit-il, que le long du Volga, il se rencontre beaucoup de villes où la musique est en grand honneur ; j'ai envie de commencer par Iaroslav.

— Soit. Et jusqu'où irez-vous ?

— Tant que la terre voudra bien nous porter ! dit joyeusement Victor.

— Allons, c'est très-bien.

L'œil scrutateur de M. Roussof gênait Démiane ; il lui semblait que son protecteur devait connaître le motif de sa préférence pour le Volga. Le fleuve n'était-il pas la route naturelle du Caucase ? n'était-il pas permis d'espérer que d'escale en escale il arriverait à Bakou et de là à Piatigorsk, sans que personne pût se douter du motif qui le poussait vers les montagnes ? Un moment notre ami crut bien que M. Roussof avait deviné, car il sourit en lui disant :

— Vous partez seuls ?

— Nous deux ! répondit Victor ébahi.

— J'entends. Et qui est-ce qui accompagnera Démiane au piano ?

— A la grâce de Dieu ! répondit Démiane, soulagé d'un grand poids en voyant que son machiavélisme n'était pas éventé. On trouve des accompagnateurs partout.

— Des mauvais et des bons, dit M. Roussof. Vous n'emprenez personne ? pas de chanteuse habile, pas de pianiste consommée ? Ordinairement les artistes vont par troupes.

— Nous n'avons pas d'amis, fit Démiane avec insouciance ; nous sommes des bohémiens, libres sous le ciel, sans entraves et sans devoirs envers d'autres que nous-mêmes — et vous, ajouta-t-il en saluant M. Roussof. Avant de partir, monsieur, je vous ai rapporté les cinquante roubles qui nous ont permis, il y a trois ans, de venir à Moscou et d'arriver où j'en suis aujourd'hui. C'est à vous à qui je devrai ma fortune, je m'en souviendrai, monsieur Roussof, et je ne serai jamais quitte envers vous.

Il posa le billet de banque sur la table avec un léger tremblement dont il n'était pas maître, et son regard chercha celui du brave homme.

— Tu tiens à me rendre cet argent ? tu ne veux pas de bienfaiteurs ? dit celui-ci en souriant.

— Ce n'est pas cela, monsieur ; la reconnaissance m'est douce, mais je vous avais dit que je vous le rendrais, et ma parole vaut ma signature.

— Tu m'avais dit cela aussi, mon ami, je m'en souviens; c'est bien, tu es un honnête garçon. Et ton argent, tu l'emportes?

— Il va me rester mille roubles que je voudrais vous prier de garder, monsieur. Je crains de ne pas m'arrêter à temps si je les emporte, et je voudrais les retrouver à mon retour...

— Je ne demande pas mieux que d'être ton banquier. Ici ou à Gradovka, tu me trouveras toujours prêt à toute réquisition.

Les deux frères prirent congé de leur ami. Quand ils l'eurent quitté, M. Roussof leva son doigt dans la direction de la porte :

— Chevalier, mais homme d'affaires... il y a en toi, mon ami Démiane, un mélange curieux d'hidalgo et de teneur de livres... lequel l'emportera? Y aura-t-il lutte, ou bien les deux éléments te conduiront-ils tout doucement au tombeau, sans te quitter? Il court après un jupon, c'est écrit sur sa figure; je voudrais savoir s'il finira par l'attraper.

En effet, Démiane avait beaucoup couru, non après un seul jupon, mais après la masse empesée et garnie de dentelles des jupons de la princesse enveloppés dans du papier de soie et couchés de toute leur longueur dans des malles énormes, de ces malles que le chemin de fer de

Trouville — mal appris — refusait d'accepter aux bagages, parce qu'elles ne pouvaient pas entrer dans les wagons. Il avait appris que ces heureux jupons s'en allaient tout doucement, par la voie d'eau, qui n'est pas pressée, rejoindre leur maîtresse à Astrakhan, de là à Bakou, de là à Tiflis, et de Tiflis à Piatigorsk, où l'on peut arriver par la voie de terre, qui d'ailleurs n'est pas plus active. La princesse avait quitté Moscou le matin même du jour où Démiane annonçait son projet à M. Roussof, accompagnée de son mari, dans une berline, de sa femme de chambre, d'une seconde femme de chambre; — une troisième, spécialement attachée au service des jupons, les suivait dans leur navigation volgienne; — de deux valets de pied, du premier valet de chambre du prince, du second valet de chambre, qui à vrai dire servait surtout le premier; de Pouf, le king-charles du prince; de Frisette, la levrette de la princesse, avec une femme pour leur service. Le cuisinier avec ses deux aides, le majordome avec son secrétaire, chargé d'écrire les menus sur une carte unique de bristol vert pâle destinée à la princesse, étaient partis par un autre convoi, et pour le reste de la domesticité, on espérait trouver là-bas ce qui ferait défaut.

Drapé, non dans un manteau couleur de muraille, mais dans un joli paletot gris sable, ce qui était la mode pour le moment, Démiane avait vu partir toutes les voitures; il n'avait pas vu la princesse, ne sachant où la chercher dans cette Babel d'équipages et de chevaux; mais elle l'avait fort bien vu, et s'était soigneusement gardée de le lui laisser deviner.

Quand arrive l'automne, quand le moment est venu de dépouiller les vergers de peur que les pluies et les premières gelées ne corrompent les plus beaux fruits, les amateurs soigneux ne se reposent sur personne du devoir de trier les belles poires de leurs arbres favoris. Les unes sont bonnes tout de suite, d'autres le seront dans huit jours, d'autres encore révéleront leur saveur vers le premier de l'an; le connaisseur en trouve une, la plus belle de toutes, la flaire, la retourne et se dit : Celle-ci peut attendre; elle ne fera que gagner à passer l'hiver sur la planche du fruitier; c'est à peine si en mars elle aura atteint le degré de maturité nécessaire pour donner toute sa saveur et tout son parfum. Après s'être assurée qu'il ne lui manquerait pas, certaine de le tenir par un fil solide, la princesse avait mis Démiane sur la plus haute planche du fruitier.

L'imprudent ne se doutait pas qu'en poursuivant sa fée, il courait risque de rompre les jolis réseaux de fils de la Vierge dont les fées aiment à s'entourer ; la magicienne elle-même n'avait pas prévu un zèle si beau et surtout si voyageur. Heureusement, elle n'en savait rien, et le mal qu'on ignore n'existe pas, au moins tant qu'on l'ignore. Démiane, d'ailleurs, n'avait pas un but bien arrêté en se mettant ainsi à la recherche de la princesse ; il sentait vaguement un encouragement dans l'indication qu'elle lui avait donnée de Piatigorsk ; il se disait qu'elle n'eût pas désigné si clairement cette ville si elle n'avait pas pensé qu'il pourrait l'y rejoindre ; mais le Caucase était bien loin, et la saison des eaux bien courte. Qu'importait ? Démiane était jeune , ambitieux, impatient ; il serait mieux n'importe où qu'à Moscou pour attendre ce que lui promettait le destin.

## XXV

La vue de Iaroslav est une des plus belles de Russie ; non par la voie de terre — de ce côté elle ressemble à une infinité d'autres — mais

du côté du Volga. Avec ses hauts remparts crénelés, ses églises aux coupoles dorées, avec la falaise verdoyante qui se prolonge en amont, il est difficile, au printemps, de s'imaginer quelque chose de plus allègre et de plus original.

— On doit aimer la musique ici! s'écria Démiane, du haut des remparts, quand le soir de leur arrivée il contempla le fleuve, couvert de voiles blanches et rousses, animé par les bacs qui transportaient, d'une rive à l'autre, animaux, voitures, charrettes, et jusqu'à de simples piétons. Des groupes de paysannes, les jeunes coiffées du kakochnik d'étoffe pailletée, les vieilles, la tête entourée de linges comme les saintes femmes des tableaux italiens; des enfants aux chemises de couleur claire; des hommes, fièrement campés sur leurs jambes entourées de laine retenue par des lanières d'écorce, l'ancien bonnet de feutre roux sur leurs boucles châtaines, se groupaient sur les bacs carrés, mus par de robustes bateliers qui manœuvraient tantôt à la perche, tantôt à la rame; on échangeait des appels, des cris de ralliement; les chevaux piaffaient, grattant du sabot les planches sonores; les moutons bêlaient, se pressant avec effroi les uns contre les autres, et là-dessus le beau soleil de sept heures jetait à torrents des rayons

d'or rouge, qui donnaient au loin aux longues pièces de toile fine étendues à blanchir dans les prairies, l'apparence d'oriflammes embrasées par la lueur des batailles.

— C'est un pays riche, répondit Victor, moins enthousiaste et plus positif. La vie a l'air d'y être facile, et l'argent n'y semble pas rare.

En effet, dans tous les traktirs, toutes les hôtelleries, on entendait des chansons et des rires : une troupe de Tziganes faisait sonner des tambourins dans la grande salle du principal hôtel, et tout le monde semblait prendre plaisir à écouter leurs refrains et leurs mélodies bizarres. Dans un cabaret, deux beaux garçons riverains du Volga dansaient une *trépaka* insensée, frappant le sol de leurs talons, bondissant, se relevant, puis continuant à danser presque à ras de terre, les jambes repliées, dans une position qui brave toutes les lois de l'équilibre.

— Quel dommage, dit Démiane en souriant, que mes dignités nouvelles m'empêchent de faire comme eux ! Il me semble que j'aurais dansé avec plaisir pendant une heure au moins.

— Dans une ville si joyeuse, il doit y avoir quelque bal en permanence, suggéra Victor.

— Ah ! mon ami, les beaux jours de la *gesel-*

*schaft* sont passés! Un premier prix du Conservatoire ne doit se montrer qu'en habit noir et en gants blancs.

Ils allèrent se coucher sans danse, mais non sans musique; car, appuyés sur la terrasse qui couronne la fière ceinture de remparts aujourd'hui inutile, ils écoutèrent bien avant dans la nuit tiède et pâle les chœurs des bateliers qui descendent le fleuve en se laissant bercer par les vieilles chansons à quatre voix d'hommes, dont l'origine est inconnue et qui font rêver du pays des songes.

Le lendemain, les deux frères firent leurs visites officielles, et apprirent que rien n'était plus facile que de donner un concert. A Iaroslav, tout le monde cherche à s'amuser; un concert n'est pas plus ennuyeux qu'autre chose, surtout si on le prend comme un prétexte à montrer une jolie toilette ou à ne pas aller au bureau. Une seule difficulté surgit : l'accompagnateur ordinaire des concerts était au lit, fort malade, et avant un mois il ne serait pas en état de se présenter devant le public, si ce bonheur devait lui être jamais accordé en ce monde.

— Qu'a-t-il donc, le pauvre diable? demanda Démiane au jeune paperassier mélomane qui lui faisait ces confidences dans la salle de la mairie.

L'autre leva le coude vers le ciel, et porta sa main à demi fermée à ses lèvres. Dans toutes les langues parlées et mimées, ce geste a la même signification.

— Il boit? On n'en est pas malade un mois!

— Il a bu! répliqua le jeune homme; à vrai dire, il est à l'hôpital avec le *delirium tremens*; mais n'allez pas raconter cela dans les autres villes.

— Soyez tranquille, répondit Démiane, je serai muet, d'autant plus que je ne crois pas à la suprématie de Iaroslav en ce genre; il doit y avoir partout des musiciens qui aiment à lever le coude. Dites-moi seulement comment on fait quand cet être intéressant est à l'hôpital et qu'on veut donner un concert.

— On est bien embarrassé! Les dames de la ville y mettent beaucoup de complaisance; plusieurs d'entre elles sont bonnes musiciennes et accompagnent volontiers les amateurs; mais pour un étranger...

— On me présentera! fit Démiane, qui ne doutait de rien. Nous sommes des gens bien élevés, nous autres! Et puis, j'ai des lettres de recommandation...

On parcourut ces lettres. Une d'elles donnerait accès chez un général goutteux qui jouait

de la clarinette avec une perfection étonnante. Sa femme était coquette et grognon, ce qui n'est pas aussi rare qu'on pourrait le supposer ; sa fille était laide et encore plus coquette, mais moins grognon.

— Ça m'est bien égal, dit notre ami ; je ne suis venu ici ni pour me marier ni pour faire collection de cœurs enflammés. Trouvera-t-on chez ces gens-là quelqu'un pour m'accompagner ?

— La fille ne joue pas mal ; elle accompagne très-bien, mais elle n'a jamais joué en public ; je ne sais pas si elle voudra s'y risquer...

— Bah ! fit Démiane, pour un premier prix de violon !

Ils se rendirent tous trois chez le général goutteux, qui fut enchanté de voir un musicien émérite breveté du Conservatoire.

— Nous jouerons mon duo pour clarinette et violon, dit-il ; j'en trouve rarement l'occasion. Ces messieurs de la ville le trouvent trop difficile, et je vous racolerai un public aussi nombreux qu'aimable : toutes les amies de ma femme et de ma fille, et elles ont pour amies toutes les dames de la ville ! Eh ! Pingouin !

Pingouin apparut sous la forme d'un vieillard aux cheveux gris, trapu, bourru, vêtu de gris

souris, avec des moustaches barbouillées de tabac, et une main derrière le dos; l'autre pendait à son côté, et il avait les bras si courts qu'elle atteignait à peine à la hauteur de sa poche.

— Vous voyez comme il a les bras courts, dit le général; c'est pour cela que je l'appelle Pingouin. — Pingouin! va dire à madame la générale que nous avons ici un premier violon de Moscou pour un concert; qu'elle vienne tout de suite.

Le personnage ainsi admonesté grogna une sorte d'assentiment et disparut. On entendit derrière les portes un bruit assez prolongé d'altercations, sur lequel la voix enrouée de Pingouin revenait comme un thème dans une sonate avec ces mots : Le général l'a ordonné.

— Cela dérange peut-être votre épouse? fit poliment Démiane.

Le fonctionnaire mélomane, dont rien ne troublait la quiétude, agita la main pour indiquer que ceci n'avait pas la moindre importance.

— N'y faites pas attention, dit le général; elle fait toujours comme cela.

Victor pensa qu'avec un semblable intérieur, le général était deux fois malheureux d'avoir la

goutte ; mais au moment où il levait sur son frère un regard expressif, la générale parut avec un bonnet à rubans paille et une broche en triptyque, représentant son mari, sa fille et son fils, actuellement sous les drapeaux, ces derniers fort jeunes et avec une bouche de travers ; mais l'artiste était seul coupable de ce défaut, qui exposait les pauvres enfants à des commentaires désobligeants de la part de ceux qui ne les avaient jamais vus.

En voyant Victor, l'élément grognon de madame la générale lui fit ébaucher une grimace ; mais la présence de Démiane stimula l'élément coquet, et la grimace devint un sourire, sans gagner beaucoup à la transformation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Ces messieurs veulent nous donner un concert ; Verlomine me les envoie...

— Pas moi ! fit Victor, toujours honnête et scrupuleux.

— Ça ne fait rien, continua le général ; je jouerai mon duo. — La générale haussa visiblement les épaules. — Madame Bradof pourrait chanter un air, et Vilsky un autre, ou bien tous les deux ensemble un duo. Mais qui est-ce qui va accompagner ? Est-ce que Mavroucha ne pourrait pas ?...

— Mavroucha ne *peut* pas, affirma madame la générale, passer le meilleur de son temps à faire des répétitions avec des jeunes gens !

Son œil de mère impeccable se promena avec fermeté sur le fonctionnaire mélomane, avec dédain sur Victor, et avec une admiration tempérée de sévérité sur Démiane.

— Eh bien, la petite Hélène ?

— La petite Hélène, c'est autre chose ! Sa mère la tient si mal ! On la laisse aller avec tout le monde !

— Madame... la maman de... la maman de cette demoiselle consentira ? demanda Démiane très-embarrassé pour désigner convenablement la mère de la petite Hélène.

— Oh ! celle-là consent toujours ! fit madame la générale en haussant plus que jamais les épaules, ce qui faisait danser le triptyque à son cou.

Victor prit aussitôt mauvaise opinion de la maman de la petite Hélène ; mais c'était un moraliste sévère, et Démiane n'y entendit pas de malice.

— Quand peut-on la voir ? dit-il.

— Monsieur vous y conduira, fit la générale en indiquant le fonctionnaire avec son menton.

— Vous viendrez me raconter ce que vous

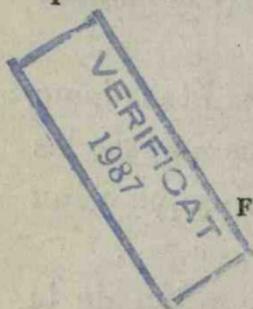
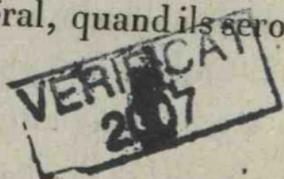
aurez décidé; n'est-ce pas? cria le général au moment où les jeunes gens franchissaient le seuil de la porte. Tu aurais dû les inviter à prendre le thé, dit-il à sa femme quand ils furent seuls.

— Des gens qu'on ne connaît pas! fit-elle dédaigneusement.

— Mais si Verlomine les envoie ici...

— Vous ne savez pas, général, ce que c'est que de veiller sur une jeune fille, repartit la générale. Quand on verra ce qu'ils sont, on les invitera peut-être.

— Oui, murmura le général, quand ils seront partis.



FIN DU TOME PREMIER



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C<sup>ie</sup>, RUE GARANCIÈRE, 8.

